République Algérienne Démocratique et Populaire

Ministère de l'Enseignement Supérieur et de La Recherche Scientifique

Université Hadj Lakhdar – Batna



Faculté des Lettres et des Langues

Département de Français

École Doctorale Algéro-Française

Antenne de Batna

Titre

L'exil et l'errance dans *Étoile errante* de Jean-Marie Gustave Le Clézio

Mémoire élaboré en vue de l'obtention du diplôme de Magistère

Option : Sciences des Textes Littéraires

Sous la direction du :

Pr. KHADHRAOUI Saïd

Présenté et soutenu par :

Melle LAMMI Ghania

Membres du jury :

Président : Pr. DAKHIA Abdelouahab — **Université de Biskra**

Rapporteur : Pr. KHADHRAOUI Saïd — **Université de Batna**

Examinateur : Dr. RAÏSSI Rachid — **Université de Ouargla**

Année universitaire

2010/2011

Remerciements

J’adresse mes vifs remerciements à toutes les personnes qui ont participé de près ou de loin, à l’élaboration de ce modeste travail, je cite particulièrement :

Mon directeur de recherche M. SAID KHADHRAOUI pour sa disponibilité et ses précieux conseils.

Le responsable de l’École Doctorale M. SAMIR ABDELHAMID.

Les membres du jury, pour avoir accepté de lire et d’évaluer ce travail.

Tous les professeurs de l’École Doctorale de Français.

Et je remercie aussi du fond du cœur ma famille et mes collègues.

Table des matières


INTRODUCTION

Depuis le bannissement d'Adam et Eve du paradis, L'Homme habite la terre, il est donc un exilé condamné à errer ici-bas jusqu'à son retour au paradis, le lieu origine de l'humanité.

Le poète palestinien Mahmoud Darwiche note à propos du mythe fondateur de l'exil et de l'errance que:

« *Nous sommes tous des étrangers sur cette terre. Depuis son envoi, Adam est étranger sur cette terre où il a élu domicile d'une façon passagère, en attendant de pouvoir revenir sur son Eden premier*. » [1]

Ainsi, l'Homme est par essence un exilé, un être déchu du paradis originel et depuis, il ne cesse d'errer sur la terre. De ce fait, porter un regard sur l'exil et l'errance, c'est porter un regard sur la vie même comme l'atteste Stéphane Hoarau dans sa thèse : *« Ce n'est donc pas là un sujet d'étude coupé de la vie, mais c'est un regard sur une matière vivante, mouvante, fluctuante. »*[2]

Encore aujourd'hui, à l'ère des "Harraga" et des "Boat people", l'exil et l'errance occupent, voire préoccupent la sociologie, la littérature et les arts.

Ce qui nous intéresse dans ce présent travail, c'est l'appréhension de cette thématique par la littérature, plus précisément celle de Jean-Marie Gustave Le Clézio, en particulier dans son roman *Étoile errante*.[3]

Le choix de l'auteur et du corpus émane d'un vif intérêt porté à un écrivain contemporain considéré comme le plus grand écrivain français vivant et à une littérature dite des errances et des mythologies.

« Sa littérature n'est pas une littérature d'évasion mais de recherche ; celle d'un trésor caché que le lecteur attentif finit toujours par trouver : des maisons sans mur, un temps circulaire, du bonheur conquis. Mais ne nous trompons pas, Le Clézio n'est pas un rêveur, c'est un écrivain qui dénonce, qui combat, qui provoque. » [4]

Qu'en est-il d'*Étoile errante* ? Y dénonce-t-il ? Y combat-il ? Y provoque-t-il ? Il dénonce la persécution des Juifs par les Nazis durant la deuxième guerre mondiale et le traitement infligé aux Palestiniens par les Israéliens qui les ont enfermés dans des camps

---

[1]-DARWICHE Mahmoud, *La Palestine comme métaphore*, Entretiens, Arles, Actes Sud, 1997, p.18.

[2]-HOARAU Stéphane, *Ecritures de l'exil,Exil des écritures*, thèse de doctorat, Université Lumière Lion2.

[3]-LE CLÉZIO J.M.G, *Étoile errante*, Paris, Éditions Gallimard, 1992.

[4]-DECORTANZE Gérard,«*LeClézio,errances et mythologies*»in Magazine Littéraire N°362,février,1998.

de réfugiés pour occuper leurs terres. Quant à la provocation, elle a été un fait dès la publication d'un avant texte d'*Étoile errante*, à savoir le journal de Nejma dans la Revue des *Etudes palestiniennes* en 1988. Ce journal a bien provoqué des remous dans les milieux israélophiles.

Et si la littérature de Le Clézio n'est pas celle de l'évasion, elle est celle de la fuite, de l'exil et de l'errance, en somme celle de la mouvance et du déplacement. C'est ce point justement que nous ambitionnons de mettre en lumière dans *Étoile errante.*

Nous avons constaté en lisant ce roman que les personnages se déplacent sans cesse. Ils sont pris dans un mouvement de départ étant contraints de quitter un espace présent hostile, des personnages victimes des forces historiques, politiques et idéologiques dont Esther la Juive et Nejma la Palestinienne. C'est autour de ces deux étoiles que gravite le texte d'*Étoile errante*.

Esther est obligée de quitter la France à cause de son identité juive vers l'Italie durant la deuxième guerre mondiale suite à l'avancée des troupes allemandes. Par la suite, elle rejoint Jérusalem et la terre dite promise des Juifs. Là, elle rencontre une jeune Palestinienne Nejma, qui, elle aussi se trouve forcée de quitter son territoire avant d'être emprisonnée dans le camp de Nour Chams à cause de la création du nouvel État d'Israël. Le mouvement d'exil de l'une renvoie à celui de l'autre. Leurs destins se ressemblent à quelques différences près et ce, malgré leur appartenance à deux nations opposées. Pour ces êtres exilés, le mouvement dessine les contours de leur existence et définit leur vie, ce mouvement fait d'eux des êtres errants après en avoir fait des exilés, d'où notre intérêt à la thématique de l'exil et de l'errance dans *Étoile errante*.

Dès lors, notre question essentielle est de savoir comment se manifestent l'exil et l'errance dans *Étoile errante* et comment ils transcendent les dimensions historiques, géographiques, politiques et idéologiques jusqu'à devenir une dynamique littéraire chez Le Clézio.

Pour y répondre, nous sommes amenés à scruter le texte d*'Étoile errante* un peu de l'extérieur mais beaucoup de l'intérieur afin de dévoiler les moyens que l'auteur a mis en œuvre pour rendre compte d'une réalité historique assez épineuse par l'intermédiaire d'un imaginaire et d'une fiction qui vont au-delà d'une réalité vécue.

Nous commençons notre tâche par une recherche lexicale en interrogeant les définitions de l'exil et de l'errance afin de mettre le doigt sur la polysémie de ces deux mots comme pas liminaire de notre travail.

D'après le Nouveau Petit Robert, l'exil est d'origine latine, "exilium", qui signifie "hors de". La première définition donnée à ce mot est: l'expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer, ensuite il est dit que c'est la situation de la personne ainsi expulsée. Par extension, l'exil est l'obligation de séjourner hors d'un lieu, loin d'une personne qu'on regrette. Il est question donc d'éloignement et de séparation. Ce même dictionnaire fournit un large éventail de mots voisins à "exil" tels que ban, bannissement, déportation, expulsion, expatriation, proscription, relégation, transportation,[5] mais sans en être des synonymes pour autant.

Pour ce qui est de l'errance, et en se référant toujours au Nouveau Petit Robert, il est question de l'action d'errer, d'aller ça et là du latin "errare", c'est aussi aller de côté et d'autre, au hasard, à l'aventure. Errer a aussi le sens de voyager, d'où "errant" qui se dit de celui qui voyage sans cesse. Errer veut dire s'écarter, s'éloigner de la vérité donc se tromper, s'égarer, d'où "erreur" et "erroné".[6]

Il nous apparaît clair dors et déjà que nous avons affaire à deux concepts qui se dérobent à toute limite et à toute frontière déterminées par le sens. Lorsque cette polysémie s'ajoute à une réalité socio-historique aussi compliquée que celle de la shoah et du conflit israélo-arabe, il n'y a que l'écriture littéraire de Le Clézio qui pourrait venir à bout de toute cette complexité.

Si nous admettons dans un premier temps que l'exil et l'errance revêtent un caractère géographique vu le constant déplacement des protagonistes dans l'espace, nous émettons l'hypothèse que ce déplacement est indissociable d'un autre déplacement dans le temps d'où notre recours au chronotope bakhtinien. Il semblerait aussi qu'il n'y ait pas que le physique qui soit investi sur les chemins de l'exil et de l'errance, le psychique l'est tout autant, d'une part, vu les errances de la mémoire et son tiraillement

---

[5]- Le Nouveau **Petit Robert** de langue française, Nouvelle édition du Petit Robert de Paul Robert, texte remanié et amplifié sous la direction de REY-DEBOVE Josette et REY Alain, Le Robert, Paris, 2010, p.977

[6]- Ibid, pp.920-921.

entre un passé révolu et regretté et un présent marqué par le sceau de l'exil et d'autre part, vu la perte des repères identitaires impliquant une quête qui peut aboutir ou pas.
Enfin, notre dernière hypothèse est que l'écriture littéraire d*'Étoile errante* est elle même prise dans ce courant de mouvance jusqu'à subir un éclatement, une dispersion, voire une errance sur les plans narratif et énonciatif.

Il ne s'agit pas pour nous de traiter l'exil et l'errance : terme, thème et phénomène dans l'absolu mais plutôt dans le cadre d'un roman, d'un auteur, d'un lieu (lieux) et d'une époque (époques) avec toutes leurs caractéristiques et leurs spécificités.
Il ne s'agit pas non plus de dissocier la figure de l'errant de celle de l'exilé mais de voir comment Le Clézio les a peintes dans *Étoile errante.* Qu'elles se côtoient, qu'elles se complètent ou que l'une constitue le prolongement de l'autre, ce qui nous incombe c'est de comprendre comment ces deux figures vivent et bougent dans les lignes et entre les lignes. Ceci se fera en suivant le parcours de deux protagonistes qui animent les pages de notre roman et qui évoluent dans un monde mouvant et mouvementé.

Nous n'avons nulle prétention de cerner l'écriture d'un géant de la littérature contemporaine d'autant plus que son œuvre a été et demeure l'objet de diverses études et analyses, notamment la thématique de l'errance qui est assez récurrente chez lui.
Tout ce à quoi nous aspirons dans l'instant présent est d'apporter une humble contribution à l'analyse d'un roman relativement moins étudié que d'autres romans de J.M.G Le Clézio tels que *Désert*, *Le chercheur d'or* etc.
Quant à l'errance, nous espérons tout d'abord ne pas tomber dans le piège des redites tant ce thème a été exploité en particulier de l'autre côté de la méditerranée que ce soit dans les travaux universitaires ou les critiques littéraires.
Toutefois, ce qui pourrait apporter une touche d'originalité ou du moins un trait distinctif à notre présent travail, c'est le fait d'aborder le thème de l'errance en corrélation avec celui de l'exil. Il est vrai que chacun de ces deux thèmes à lui seul peut faire couler beaucoup d'encre et constituer un objet de thèse, voire de thèses en particulier quand il s'agit d'un J.M.G Le Clézio et d'une *Étoile errante*, et afin de ne pas être entraînée dans une ambition démesurée, nous avons structuré notre travail de la manière qui suit.

Comme nous l'avons signalé au préalable, notre premier contact avec les termes de l'exil et de l'errance se fait dès l'introduction de ce présent travail à travers les

définitions d'un dictionnaire de la langue française, des définitions qui rendent compte du caractère polysémique de ces termes-clés et qui nous servent de tremplin pour prendre l'élan qu'il faut dans l'étude d*'Étoile errante*.

En effet, lire que l'exil est une expulsion de quelqu'un hors de sa patrie, avec défense d'y rentrer et que c'est aussi une obligation de séjourner hors d'un lieu et loin d'une personne qu'on regrette, nous met déjà sur la voie : le caractère de la contrainte, le déplacement géographique, le sentiment de regret d'un lieu ou d'une personne. Il en est de même pour l'errance qui est l'action d'errer, de voyager, d'aller de côté et d'autre au hasard, à l'aventure et c'est aussi s'écarter, s'éloigner de la vérité. Une vérité qu'il faut donc chercher quitte à errer pour la trouver, et c'est ce que font d'ailleurs nos protagonistes. Tout ceci est donc très significatif et prend forme et vie dans *Étoile errante*. Ces définitions du dictionnaire ne constituent bien entendu qu'un avant-goût de ce qui suivra. Aussi est-il nécessaire de faire appel à d'autres types de définitions, celles de quelques critiques littéraires.

Le reste de notre travail se scinde en trois chapitres.

Le premier survole l'exil et l'errance des anciens temps à l'époque contemporaine à travers tout d'abord les textes sacrés, le Coran et la Bible notamment. Ces textes dressent les premiers portraits d'exilés et d'errants et montrent que cette thématique est ouverte sur la destinée humaine dans toute sa complexité et ce depuis le premier couple humain jusqu'aux prophètes. Nous passons ensuite à la mythologie grecque avec les Danaïdes et surtout *L'Odyssée* d'Homère qui nous offre une figure emblématique de l'exil et de l'errance sous les traits d'Ulysse. Quant à l'époque romaine, elle avait en Ovide un grand exemple de l'homme exilé. Ovide, à travers sa poésie rend compte de sa douleur en exil. Par la suite, les expériences de l'exil se multiplient et prolifèrent avec elles les textes littéraires traitant de ce sujet avec Marot, Du Bellay, Voltaire, Prévôt, Mme de Staël, Chateaubriand, Hugo etc.

Ainsi, depuis la nuit des temps, de l'antiquité au moyen âge, en passant par les temps modernes, des textes sacrés aux œuvres profanes, l'exil et l'errance de l'humain continuent à être une source d'inspiration pour l'écriture qu'il s'agisse de poésie ou de prose.

Arrive ensuite l'expérience et l'expression contemporaine de l'exil où ce dernier n'est plus une pratique isolée consistant à bannir un individu mais il touche des groupes

d'individus, voire des peuples et des fragments d'humanité. Nous évoquons l'expérience africaine et l'expérience maghrébine parce qu'elles sont profondément marquées par l'exil.

Cette première lecture de l'exil permet déjà de dégager un certain nombre de caractéristiques susceptibles d'éclairer quelques facettes du corpus en matière de mouvance, de réminiscences, de nostalgie etc.

Un autre volet nous permet de survoler les notions de l'exil et de l'errance outre les définitions du Nouveau Petit Robert. Il s'agit de la façon dont quelques critiques littéraires conçoivent l'exil et l'errance, Edward Said notamment, Augustin Giovannoni, Jacqueline Arnaud, Dominique Berthet, etc.

L'apport de ces critiques est extrêmement important et d'une aide précieuse pour comprendre comment s'investissent les thèmes de l'exil et de l'errance dans notre corpus et quelle est la corrélation qui existe entre eux. Sont-ils les deux faces d'un même phénomène ou bien l'un est une conséquence de l'autre, ou encore divergent-ils complètement l'un par rapport à l'autre ?

Une fois le terrain mouvant de l'exil et de l'errance est balisé, nous nous rapprochons de notre corpus avec des pas plus sûrs.

Mais étudier *Étoile errante* ne peut se faire sans interroger les substrats biographiques et contextuels qui entourent le roman. La vie de Le Clézio est sous le signe du voyage, du déplacement, voire de l'exil et de l'errance depuis l'immigration de son arrière grand-père breton à Maurice jusqu'à ses propres déplacements d'un continent à un autre et par là même, d'une culture à une autre. Il est indien au Nouveau Mexique, nomade au Maroc, chercheur d'or à Maurice… L'œuvre d'un tel auteur ne peut être que riche et variée multipliant les paysages naturels, culturels, littéraires. Et tout comme il va d'un lieu à un autre, il va aussi d'un genre à un autre et d'un univers littéraire à un autre sans se réclamer d'aucune école et d'aucun courant.

« Son œuvre est solitaire et ne se réclame que de quelques poètes : Lautréamont, Michaux, de civilisations non européennes, de pensées fort éloignées de l'occident contemporain par l'esprit et le temps. » [7]

---

[7]- LABBÉ Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, Paris, L'Harmattan, 1999, p.13.

Ainsi de *Le Procès Verbal* à *Ritournelle de la faim*, l'œuvre a évolué continuellement et ne s'est à aucun moment immobilisée ou stagnée.

A présent, nous pouvons commencer à nous pencher sur le roman *Étoile errante*. Du point de vue de la perspective contextuelle, l'histoire se situe au moment de la deuxième guerre mondiale et dure jusqu'en 1982.

Elle convoque deux lieux de tension : l'Europe où a lieu l'holocauste des Juifs et le moyen orient où perdure la persécution des Palestiniens par les Juifs.

Nous terminerons ce premier chapitre en présentant quelques assises théoriques qui nous permettront l'étude littéraire à proprement parler d'*Étoile errante*. Nous aurons donc recours aux théories de l'énonciation et de la narratologie en nous basant sur les travaux de Catherine Kerbrat-Orecchioni pour la première et sur les travaux de Gérard Genette pour la deuxième.

Le deuxième chapitre intitulé *Étoile errante* ou le syndrome de l'errance analysera l'énonciation de l'exil et de l'errance dans le roman essentiellement dans leur acception spatio-temporelle. Nous aurons un passage obligé par l'étude du titre du roman et l'étude du profile des protagonistes, qui, de part leur onomastique motivée et leur prédisposition naturelle à la mouvance, sont des êtres voués à l'errance.

Nous aborderons ensuite la façon dont l'exil et l'errance se manifestent sur le plan spatial et sur le plan temporel, nous commencerons par visiter les lieux traversés géographiquement parlant et questionner les paysages afin de voir jusqu'où ils contribuent à mettre en relief l'errance des protagonistes.

L'énonciation revêt, dès lors, une grande importance en particulier en ce qui concerne les embrayeurs spatiaux que nous recenserons afin de voir jusqu'où ils participent à l'encodage et à la signifiance de l'exil et de l'errance surtout, à partir du moment où ils participent à la structuration des trajets des personnages.

Ainsi, tout une isotopie significative et renvoyant justement au déplacement sera relevée dans le corpus.

Quant à la manifestation de l'exil, elle se fait surtout sentir sur le plan temporel. La chronologie est par moments bouleversée par les réminiscences des protagonistes d'où une inscription textuelle de la mémoire à travers des embrayeurs temporels récurrents qui assurent le va et vient entre le passé et le présent et que nous allons répertorier puis examiner la façon dont ils influencent les trajectoires erratiques des

protagonistes. Aussi tenterons-nous de lire à travers les temps verbaux et la façon dont ils sont employés une autre facette de l'exil et de l'errance.

Si nous optons pour analyser les dimensions spatiale et temporelle séparément, cela ne signifie pas que ces deux pôles sont indépendants l'un de l'autre car le départ de nos protagonistes de leur lieu premier, de leur temps premier les fait entrer dans une nouvelle dynamique spatiotemporelle qui prend tout son sens à travers le chronotope Bakhtinien. Le dernier point du deuxième chapitre sera l'analyse d'une expression récurrente dans *Étoile errante* : "l'autre côté". Cet autre côté renvoie-t-il au temps, au lieu ou les dépasse-t-il tous les deux ?

Le troisième chapitre interrogera la corrélation entre l'exil et l'errance et la quête d'identité, sera interrogée aussi la rencontre d'une Palestinienne et d'une Juive et tout ce qu'elle peut avoir comme signifiance. Cette rencontre serait-elle un autre moyen de transcendance et de dépassement des politiques et des idéologies par le littéraire ?

Sera interrogé ensuite le rapport de l'écriture avec l'exil.

Le point essentiel du chapitre sera étudié en dernier lieu, il s'agit de la façon dont l'errance se manifeste sur le plan narratif d*'Étoile errante*. Nous étudierons dans ce sens la polyphonie des voix narratives, les anachronies, l'ellipse, la mise en abyme et la manière dont ces procédés ébranlent le récit et créent un éclatement narratif à l'instar de l'éclatement spatial et temporel.

Et enfin, cap vers l'intertextualité qui transportera pour ne pas dire déportera le texte d*'Étoile errante* vers d'autres textes. C'est sur ce point que sera clôturé le chapitre.

Nous terminerons notre travail par une conclusion qui synthétisera les points essentiels que nous aurons traités et les réponses auxquelles nous serons parvenus.

CHAPITRE I :

L'exil et l'errance du passé à la contemporanéité

L'exil a toujours été une des composantes de la condition humaine. En effet, Adam et Eve l'ont connu à l'aube de leur vie, une fois chassés du jardin d'Eden. Il n'est donc pas étonnant que ce phénomène soit et demeure un des moteurs de la création littéraire jusqu'à nos jours.

La question de l'exil demeure d'actualité vu les troubles historiques et sociaux contemporains. Elle est présente dans l'écriture comme elle l'est dans le vécu des individus et des peuples.

Avant d'aborder la question de l'exil dans le cadre d'un trouble historique et social bien déterminé, nous avons jugé utile d'essayer de suivre l'itinéraire du thème de l'exil tel qu'il a été pris en charge par les textes sacrés et profanes, toujours est-il que certains des conflits actuels remontent jusqu'à la nuit des temps et ont entraîné l'exil et la dispersion de quelques peuples comme c'est le cas des Palestinien et des Juifs dont il est question dans notre corpus : *Étoile Errante* de Jean-Marie Gustave Le Clézio.

I-1- L'exil et l'errance entre textes sacrés et œuvres profanes

Jean-Pierre Makouta Mboukou traite la question de l'exil dans les textes les plus anciens, selon lui :

> *« L'exil est un chancre qui a eu raison des temps, des philosophies, des systèmes socio culturels et de toutes les religions. Il n'a cessé de fleurir et de nourrir de sa sève vénéneuse la vie des sociétés et cela de l'antiquité sacrée à l'antiquité profane, des temps antiques aux temps modernes et contemporains, de l'exil d'Adam, d'Eve, de Caïn, d'Agar et de son fils Ismaël à l'exil de Joseph en Egypte, de la déportation des enfants d'Israël à Babylone à la fuite de Muhummad à Médine; de la dispersion des Juifs à travers le monde, à la déportation des nègres aux Amériques; des guerres de religion, au XVIème siècle, à la folie hitlérienne. L'exil a essaimé sur toute la terre, à toutes les époques, chez les Blancs, chez les Jaunes et chez les Nègres. »* [8]

[8] - MAKOUTA MBOUKOU Jean-Pierre, *Les littérature de l'exil, Des textes sacrés aux œuvres profanes*, Paris, L'Harmattan, 1993, p.9

La question de l'exil ne date donc pas d'aujourd'hui mais plonge ses racines dans les profondeurs de l'existence humaine.

Le coran et la bible et une somme de textes mythologiques abordent le phénomène de l'exil en dressant les premiers portraits d'individus et de peuples exilés.

I-1-1- L'exil et l'errance dans les textes sacrés

Aussi bien dans le coran que dans la bible, la première figure de l'exilé est celle d'Adam et Eve, chassés du paradis pour avoir désobéi à Dieu en mangeant le fruit défendu comme l'attestent les versets coraniques suivants :

> « *Et nous dîmes à Adam :''Habitez ton épouse et toi le jardin. Mangez de ses fruits sans contrainte, de partout où vous voudrez. Mais de cet arbre n'approchez, sans quoi vous seriez tous deux des iniques entre tous. C'est juste sur quoi Satan les fit trébucher : il les fit sortir donc de là où ils étaient. Nous leur dîmes :"Descendez sur la terre établissement et jouissance pour un tapis."* » [9]

Et depuis, une bonne partie de la descendance d'Adam demeure aux prises avec l'errance ici-bas. A cet exil inaugural se succéderont d'autres figures, d'autres formes, d'autres situations d'exils.

Abraham et toute une lignée de prophètes ont eu leur lot d'exil et d'errance. Abraham quitte son pays à cause des mœurs et des pratiques de ses concitoyens. Il n'est pas le seul à subir l'épreuve de l'exil, car sa femme Agar qui est étrangère à la tribu de son mari et son fils Ismaël vont quitter leur demeure à cause de l'hostilité des habitants de la cité à leur égard et de celle de Sara la première femme d'Abraham.

La sourate de Joseph, qui relate le parcours de vie de ce prophète, est une des plus belles histoires du coran :

> « *L'ayant donc emmené, et étant convenu de le placer dans les abysses du puits, et comme nous lui eûmes révélé : ''Tu leur dénonceras cet acte*

[9] - Le Coran, essai de traduction de l'arabe, annoté et suivi d'une étude exégétique, par Jacques Berque, Paris, Sindbad, 1990, II , 35-38, p.30.

lorsqu'ils attendront le moins :(...)/ ils le vendirent à vil prix, pour une poignée de dirhams : en lui, le monde ils méprisaient. Son acheteur qui était d'Egypte dit à sa femme : ''Ménage-lui bon accueil. Peut-être tirerons-nous de lui quelques avantages, ou l'adopterons-nous comme enfant.'' C'est ainsi que nous établîmes Joseph sur cette terre là, nous, proposant de lui enseigner une interprétation des occurrences.[10]

Cette sourate nous apprend que Joseph, victime de la jalousie de ses frères à cause de l'amour et de l'estime que leur père Jacob a pour lui, va être jeté dans un puits ce qui est déjà un exil. Il sera ensuite vendu à un riche commerçant égyptien ce qui le conduira à un autre exil en Egypte.

Moise, une autre figure prophétique de l'errance, son métier de berger le prédestinait au déplacement. Il va avoir une mission prophétique qui tourne essentiellement autour de l'exil. Quand Moise devient prophète, sa principale mission consiste à sortir le peuple israélien d'Egypte, ce sera l'une des plus longues errances relatées dans le Coran :

« *Nous révélâmes à Moise : ''Emmène Mes esclaves avant le jour, fraie-leur une route à sec dans la mer, n'aie pas peur d'être rejoint, sois sans crainte.'' Pharaon les poursuivit avec son armée, et la mer l'occulta de son occultation. Fils d'Israël, nous vous avons sauvés de votre ennemi…* »[11]

Moise symbolise donc à la lettre l'exemple de l'errance à travers le désert et la mer ; il guide le peuple d'Israël. Dans la bible, le récit de cette mission est rapporté dans l'Ancien Testament sous le titre évocateur de l'Exode.

Quant au prophète Jésus, il a connu l'exil avant sa naissance, sa mère la Vierge Marie a été contrainte de fuir les siens qui la soupçonnaient d'adultère. Venu au monde, Jésus continue à errer jusqu'à l'extrême, puisque dans le récit coranique, contrairement à ce qui est rapporté dans la bible, Jésus n'a pas été tué, un sosie a été mis à sa place, d'après les versets suivants :

[10]- Ibid, XII, 15-20-21, p.246.

[11]- Ibid, XX, 77-78, p.334.

> *« Pour avoir assuré ; "Nous avons tué Jésus le Messie fils de Marie ", L'Envoyé de Dieu. Ils ne l'ont pas tué, ils ne l'ont pas crucifié, mais l'illusion les en eut possédés. Ceux qui là – dessus controversent ne font que douter, sans avoir en l'espèce d'autre science que de suivre la conjecture…Ils ne l'ont pas tué en certitude.* »[12]

Cette élévation provisoire de Jésus, peut-elle être considérée comme une autre forme d'exil, une errance dans les cieux ? En réalité, ça, il n'y a qu'Allah qui le sait exactement.

Enfin, le coran donne voix à l'une des figures d'exilés la plus marquante, celle du prophète Mohammed. Sa première forme d'exil est sa condition d'orphelin. Il a perdu son père avant sa naissance, puis sa mère lorsqu'il a atteint l'âge de six ans. Et vient par la suite, l'exil effectif quand il a quitté sa Mecque natale vers Médine fuyant humiliation et persécutions infligées par les Mecquois. Ce déplacement est désigné par le terme « hégire » (de l'arabe hijra), il représente aussi un tournant décisif dans l'histoire de l'Islam.

I-1-2- L'exil et l'errance dans la mythologie grecque

Eschyle s'inspire d'une légende primitive que les mythes grecs ont relatée : La Danaïde pour transmettre l'une des premières figures de l'exilé datant de l'aube de la civilisation humaine : les Danaïdes. La légende fait remonter l'origine des Danaïdes à une ancêtre prestigieuse : Io, prêtresse d'Héra à Argos. Aimée de Zeus, Io est jalousée par l'épouse légitime Héra, qui la transforme en vache. Zeus ne se décourage pas et, métamorphosé en taureau, il continue à l'aimer.

La jalousie d'Héra ne fait qu'augmenter accentuant sa vengeance. Elle lance un taon à sa poursuite. Io, malheureuse et affolée, n'a d'autre issue que la fuite, elle se met à errer d'Europe en Asie, avant d'atteindre l'Egypte. C'est là que Zeus redonne à Io son apparence féminine et qu'elle donne naissance à un fils : Epaphos. Mais la malédiction d'Héra poursuit même les générations suivantes, les Danaïdes notamment. Elles sont une cinquantaine d'arrière-petites-filles d'Epaphos. En souvenir de leur ancêtre Io, elles

---

[12]- Ibid, IV, 157, p.117.

fuient leur terre natale refusant d'épouser leurs cousins. Et c'est ainsi que commence l'exil des Danaïdes, venant d'Egypte, elles demeurent extérieures à la communauté des citoyens d'Argos.

La mythologie grecque regorge de figures d'exilés dont Ulysse. Homère, dans son odyssée, raconte le périple et les aventures d'un homme perdu durant de longues années sur une île entourée de flots loin de sa patrie Ithaque et de sa femme Pénélope.
Ulysse, c'est le glorieux guerrier qui a vaincu l'ennemi : la valeureuse Troie. La moindre récompense qu'un tel héros mérite est un retour triomphal à Ithaque et aux siens ce qui n'était pas le cas, car aux dix années de siège de Troie se succèdent dix autres années de séparation et d'éloignement. Ce sont dix années d'exil et d'errance infligées par Poséidon, dieu de la mer pour avoir aveuglé le cyclope divin, ce que Poséidon considère comme une offense tel que le relate Homère :

> « *Poséidon porteur de la terre, a contre lui une rancune opiniâtre, à cause du cyclope, dont il aveugla l'œil unique, le divin Polyphème, le plus fort de tous les cyclopes […] Et c'est pourquoi Poséidon, sans le tuer, fait errer Ulysse loin de son pays.* »[13]

Dès le début du chant, Homère décrit la douleur de l'éloignement : « *Mais mon cœur, s'écrie Athénée, se déchire au souvenir du prudent Ulysse, le malheureux, qui depuis si longtemps souffre, loin de ses amis, en une île ceinte de flots, au nombril de la terre*. »[14]

I-1-3- L'exil dans la tradition romaine

Ovide expulsé brutalement de Rome par Auguste puis assigné à Tomes à perpétuité, rédigea les *Tristes* et les *Pontiques*, élégies exprimant la douleur de son exil. Ainsi, l'antiquité voit naître les premiers écrits peignant les afflictions de l'exilé.
L'exil d'Ovide est parmi les événements les plus marquants mais aussi les plus obscurs de l'époque. Ce que l'empereur reprochait au poète c'était d'avoir publié *l'Art d'aimer* :

---

[13]- HOMERE, *L'Odyssée,* traduction, introduction, note et index par Médéric Dufour et Jeanne Raison, Paris, Garnier- Flammarion, 1965, chant I, p.19.

[14]- Ibid, p.18.

« *La cause officielle, c'est d'avoir publié l'Art d'aimer considéré comme un récit scandaleux corrompant les mœurs*. » [15]

Mais personne n'ignorait à Rome que l'immoralité de ces écrits n'était pas le seul motif du châtiment. En effet, tout portait à croire qu'il avait commis envers l'empereur une offense plus grave et plus personnelle, mais aucun écrivain de l'antiquité n'a révélé de quelle nature était cette faute. Il n'y a que les écrits du poète lui-même qui peuvent éclaircir ce qui s'est réellement passé et qui lui a provoqué une relégation dans des contrées sauvages et très éloignées de Rome. Il s'agit des *Tristes* et des *Pontiques,* deux recueils d'élégies sous forme de lettres. Elles sont l'écho de la douleur de l'exilé à Tomes sur le Pont-Euxin.

Ovide a écrit ses premiers vers en pleine traversée vers la terre de son exil, une traversée que ses souvenirs d'un temps heureux rendent plus triste et plus douloureuse.

> « *Ce n'est plus comme autrefois, dans mes jardins, ni les membres mollement étendus sur tes coussins, ô lit délicat, mon siège ordinaire, que je les ai composés. Je suis au milieu d'un jour obscur par l'orage, livré à la fougue de la mer indomptée, et mes tablettes elles-mêmes sont battues de flots azurés. La tempête acharnée lutte contre moi, elle s'indigne de ma persévérance à écrire au bruit de ses terribles menaces*. »[16]

Au milieu d'une mer déchaînée à l'image d'une âme ébranlée par l'arrachement à sa Rome, à son lit, à son jardin, à tout ce qui lui était familier, le poète exilé ne trouve refuge que dans l'écriture.

Aussi trouve-t-il soulagement dans le fait de faire parvenir ses écrits à Rome, la ville à laquelle il ne peut avoir accès :

> « *Va petite livre, j'y consens, va sans moi dans cette ville où, hélas ! Il ne m'est point permis d'aller, à moi qui suis ton père ; va, mais sans ornement, comme il convient au fils de l'exilé ; et malheureux, adopte les insignes du malheur. [...] Présente*-toi *hérissé de poils épars ça et là et ne sois pas*

[15]- MAKOUTA Jean-Pierre, *Les littératures de l'exil, Des textes sacrés aux œuvres profanes*,op.cit., p.165

[16] - Elégie XI, http://remacle.org/bloodwolf/poetes/ovide/tristes.htm

honteux de quelques taches : celui qui les verra, y reconnaîtra l'effet de mes *larmes. Va mon livre et salue de ma part les lieux qui me sont chers, j'y pénètrerai ainsi par la seule voie qui me reste ouverte*. » [17]

Par la suite, au cours des siècles suivants, d'innombrables hommes de lettres ont écrit en exil, pensons entre autres à Marot, Du Belley, l'abbé Prévôt, Mme De Staël, Victor Hugo, Bertolt Brecht, Alexandre Soljenitsyne ou encore Milan Kundera.

I-1-4- L'expérience et l'expression contemporaine de l'exil

Si le phénomène de l'exil n'est pas nouveau, il va cependant s'accroître au cours du XXème siècle pour constituer pour moult écrivains un véritable ferment pour leur œuvre.

C'est un siècle qui a connu de grands bouleversements : deux guerres mondiales, la colonisation, les guerres civiles, les mouvements indépendantistes avec tout ce que ces bouleversements entraînent comme conséquences, notamment le déplacement et la fuite des individus et des populations vers des cieux plus calmes et des contrées plus pacifiques tel que le souligne Edward W. Said :

> « *Notre époque qui se caractérise par une situation de conflit moderne, par une tendance impérialiste et les ambitions quasi théologique de dirigeants totalitaires, est en effet l'époque des réfugiés, des déplacements de populations, de l'immigration massive*. »[18]

Ainsi de nos jours, la littérature traitant de l'exil constitue à elle seule un champ littéraire qui comporte toute une série de caractéristiques propres : la déterritorialisation géographique, temporelle et culturelle, le contact avec l'altérité, l'engagement idéologique ou la dénonciation, le tout ajouté à un déploiement d'une écriture spécifique déterminée par des configurations énonciatives et narratives très particulières ou du moins différentes.

---

[17] - Elégie I, Ibid.

[18]- EDWARD W. Said, *Réflexions sur l'exil et autres essais*, traduit de l'anglais par CharlotteWoillez, Actes Sud, 2008, p.242.

A l’ère du brassage et du métissage, Christiane Albert note à juste titre que :

> *« De plus en plus d’écrivains francophones aux identités multiples rendent compte dans leurs œuvres du brassage de populations qui caractérise notre époque. Ils mettent en scène des personnages d’exilés, de réfugiés ou d’immigrés en quête d’identité qui ne se définit plus à travers une origine précise, mais qui est à recréer individuellement dans un télescopage de lieux et de temporalités, et de cultures. »*[19]

Jean-Marie Gustave Le Clézio est sans doute l'un de ces écrivains, mais avant d'aborder le thème chez cet auteur nous avons jugé utile de donner un aperçu sur deux littératures profondément influencées par l'exil : la littérature africaine noire et la littérature africaine maghrébine.

I- 1- 4-1- L’expérience africaine

Ne dit-on pas que la littérature africaine est fille de l’exil ? Comment peut-il être autrement sur un continent dont l’histoire est marquée par le sceau des guerres, de la colonisation et surtout par l’épisode tragique de l’esclavage qui a arraché des milliers d’Africains de leur terre pour les réduire en esclaves dans les riches plantations de l’Amérique. L’exil ne peut donc apparaître que comme un leitmotiv dans cette histoire, dans cette littérature. Ainsi naît la négritude porteuse d’une voix d’exil dans la langue de l’exil, le français notamment, et depuis *Le Cahier d’un retour au pays natal* de Césaire (1939) jusqu’à *L’impasse* de Daniel Byaoula (1996), l’exil ne cesse d’habiter la littérature négro-africaine en tant que thème littéraire.
Mais la problématique de l’exil n’est pas évoquée de la même façon dans les textes africains.

Chez les poètes de la Négritude par exemple, l’exil est à la fois cause d’un profond mal être et source d’inspiration poétique. C’est parce qu’il vit l’exil dans sa chair que Léon Gontran Damas éprouve dans *Pigment* (1937) une constante fascination pour le vide et la mort. C’est parce qu’il souffre de l’exil que Léopold Sédar Senghor a

---

[19] - ALBERT Christiane, *L’immigration dans le roman francophone* contemporain, Paris, Karthala, 2005, p. 82.

ressuscité dans *Chants d'ombre* (1945) sa terre natale. C'est parce qu'il est habité par l'exil qu'aimé Césaire dans *Le Cahier d'un retour au pays natal* met en mots une quête identitaire.

Le thème de l'exil ne hante pas exclusivement les poètes de la négritude mais se donne à lire aussi dans les romans autobiographiques des années cinquante où l'exil est essentiellement géographique.

L'exil pendant l'ère coloniale a beaucoup d'aspects en commun avec l'exil dans les textes classiques et sacrés de la littérature occidentale, à savoir : la hantise du passé, la solitude et la remise en question de sa propre identité. Jean-Paul, Sartre dans sa célèbre préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, soutient que la rencontre coloniale avec la culture blanche marque l'émergence d'une nouvelle expression poétique de l'exil, il assimile l'existence du Noir à une forme d'exil très particulière :

> « *Un exil double : de l'exil de son cœur, l'exil de son corps offre une image magnifique ; il est pour la plupart du temps en Europe, dans le froid, au milieu des foules grises ; il rêve à Port-au-Prince, à Haïti. Mais ce n'est pas assez ; à Port-au-Prince, il était déjà en exil ; les négriers ont arraché ses pères à l'Afrique et les ont dispersés. […] La chance inouïe de la poésie noire, c'est que les soucis de l'indigène colonisé trouvent des symboles évidents et grandioses qu'il suffit d'approfondir et de méditer sans cesse : l'exil, l'esclavage, le couple Afrique -Europe et la grande division manichéiste du monde en noir et blanc. Cet exil ancestral des corps figure l'autre exil : l'âme noire est une Afrique dont le nègre est exilé.* »[20]

A partir des indépendances, et du fait même de l'émergence des régimes dictatoriaux, on assiste dans les textes à la présence de ce que l'on pourrait appeler l'exil intérieur. Privés de libertés essentielles, dont la liberté d'expression surtout, les écrivains font parler leurs personnages, c'est ainsi que transparaît l'image de l'Africain exilé sur son propre sol natal et ce, jusqu'aux années quatre-vingt-dix où on bénéficie de

---

[20]- SARTRE Jean-Paul, *Orphée Noir*, préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, PUF, 1969, pp.17, 18.

ce que Boniface Mongo-Mboussa appelle « *L'errance assumée* » et qui selon lui devient à l'heure de la mondialisation, l'une des voies qui conduit paradoxalement à l'enracinement s'appuyant sur ce que nous enseigne Edouard Glissant : « *L'errance, c'est cela même qui nous permet de nous fixer. De quitter ces leçons de choses que nous sommes si enclins à semoncer, d'abdiquer ce ton de sentence où nous compassons nos doutes*. »[21] C'est peut-être à cela que veut arriver aussi J.M.G Le Clézio.

I-1-4-2- L'expérience maghrébine

L'exil est un thème dominant dans la littérature maghrébine d'expression française comme l'affirme Jacqueline ARNAUD :

« *L'exil chez les écrivains maghrébins est un thème répétitif, lié à l'existence de l'émigration : il s'est nourrit d'une réflexion sur la brisure d'identité, qui peut conduire à l'errance physique et mentale* d'êtres *déracinés*. »[22]

Rachida Saigh Bousta de l'université de Marrakech note que :

> « *Depuis ses débuts, et encore de nos jours, la littérature maghrébine de langue française ne cesse de porter l'empreinte de son errance entre le lieu de son ensourcement identitaire inaugural et ses tensions vers l'espace autre (France/Occident) où elle s'épanouit et/ou s'exile*. » [23]

L'exil ne cesse donc de hanter la littérature maghrébine à travers les écrits de Kateb, de Dib, de Chraïbi, de Ben Jelloun, de Nabil Fares, pendant le colonialisme, après l'indépendance et ce, jusqu'aux années 90 en particulier pour l'Algérie que nombre de ses artistes, écrivains et intellectuels ont dû fuir.

Afifa Bererhi dans littératures des immigrations, note que :

---

[21]- www. Africultures.com/php/index.php ?nav=article&n…

[22]- ARNAUD Jacqueline, *Exil, errance, voyage dans « L'exil et le désarroi »* de Nabil Farès, *« Une vie, un rêve, un peuple toujours errants »* de M. Khair-Eddine *et « Talismano »* de A.Meddeb, dans *Exil et littérature*, Grenoble, Ellug, 1986, p.51

[23] - SAIGH-BOUSTA Rachida, *Exil et immigration:"Pré-texte" et/ou quête du lieu vacant* dans *Littératures des Immigrations*, volume1: *Un espace littéraire émergent*, sous la direction de Charles Bonn, Paris, L'Harmattan, 1995, p.163

« Historiquement, le roman maghrébin devait nécessairement s'inscrire dans un ordre démocratique rendant incontournable la prise en charge de l'interculturel. Et de fait, l'écrivain maghrébin inscrit son destin scriptural dans la transhumance, dans l'exil. Il y voit sa perte, sa gloire et du lieu d'entre la pause et la mouvance qu'il occupe s'épanouissent des expériences de créativité.

Pour n'évoquer que nos contemporains, il n'y a qu'à se pencher sur les textes de Khatibi, Farès ou Meddeb, pour se rendre compte que leur poétique les situe aux portes de l'universel si ce n'est en son cœur. Pour ces écrivains de l'errance, la littérature est la seule patrie et l'exil une chance illuminante quoique fugace. »[24]

Aussi les écrivains maghrébins font-ils sans doute partie de ces « *esprits exigeants* » dont parle jacques Madelain, et qui :

« Ne s'accommodent pas de la somnolence sédentaire et, percevant leur existence comme une migration incessante, ils s'aventurent dans des pérégrinations dont les mots sont à la fois les obstacles et les adjuvants.

Nerval, Michaux, Saint -John Perse, Segalen, Le Clézio, ont avec beaucoup d'autres, comme compagnons de voyage, les écrivains maghrébins de langue française.

Cette volonté de comprendre, d'aller plus avant dans la connaissance, trouve dans la métaphore spatiale un moyen privilégié pour tenter d'exprimer la démarche intérieure. »[25]

Leur voyage est donc une aventure de l'écriture dans l'écriture, leur déplacement physique, réel, spatial est l'écho d'une vie intérieure qui est tout sauf inerte. Et les romans maghrébins aux yeux de Jacques Madelain ont le rôle cité dans les lignes suivantes :

---

[24] - BERERHI Afifa, *Territoire perdu, territoire réinventé,* dans *Littérature des immigrations*, volume2: *Exils croisés*, sous la direction de Charles Bonn, Paris, L'Harmattan, 1995, p.82

[25]- MADELAIN Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad, 1983, p.60.

« C’est sur cette nuit que ces roman nous interrogent, sur le doute et sur la peur qu’on tente d’exorciser en les nommant. Et l’errance dans cette noirceur de nous-mêmes, dont nous voudrions tirer une lumière, ce voyage au bout de la nuit que l’homme essaie d’effectuer, la trajectoire de sa pensée, la quête de sa méditation, se dessinent au contour d’images pour dire avec des mots ce que les mots eux-mêmes ne peuvent désigner en puisant dans l’espace où l’homme vit les images qui pourraient dire le terrain de parcours de son voyage intérieur. »[26]

Encore une fois, Jacques Madelain insiste sur le voyage intérieur dont le déplacement spatial n'est que le reflet.

Une fois qu'on a survolé le champ de l’exil en tant que vécu humain et thème littéraire, des textes sacrés aux textes profanes, de l'antiquité au XXème siècle et mis le doigt sur la richesse mais aussi la complexité du terme, nous allons essayer de nous éclairer en recensant quelques différents sens que donnent les critiques à ce terme.

I-2- Autour des notions d'exil et d'errance

I-2-1- L'exil

Pour André Strauss, l’exil est : *« Un départ d’un ou de plusieurs individus de leur pays d’origine par contrainte politique, raciale ou professionnelle. »*[27]

L'exil est de prime abord un départ donc un déplacement physique individuel ou collectif d'un pays d'origine donc d'un point géographique bien déterminé, par contrainte et non un choix et pour des raisons diverses: régime politique, conflit racial et ethnique ou quête d'un travail et là, la raison serait purement économique.

Mais l'exil n'est pas que géographique et physique, alors la question de Jacques Mounier prend toute sa pertinence :

---

[26]- Ibid, p.57

[27]- STRAUSS André, « *Des exils du langage à la langue de la littérature* », dans *Exil et littérature* de Jacques Mounier, Grenoble, Ellug, 1986, p.113.

> « *Si l'exil est communément physique,* c'est *à dire spatial, géographique, n'existe-il pas également un exil culturel, un exil dans la culture, dans la langue ou les langages et donc non seulement un rejet, un bannissement et un châtiment, mais aussi une incompréhension, une aliénation, une perte d'identité ?* » [28]

Cette interrogation suggère que la notion d'exil renferme d'autres dimensions plus subtiles, plus intérieures qu'extérieures. Elle relativise son acception géographique qui devient alors une préoccupation moindre face à d'autres considérations qui ont trait à la culture, à la langue, bref, à l'identité.

Edward Said écrivain et critique d'origine palestinienne ayant lui-même vécu en exil le définit dans les termes suivants :

> « *L'exil est l'un des plus tristes destins. Dans le temps pré moderne, le bannissement était un châtiment d'autant plus redoutable qu'il ne signifiait pas seulement des années d'errance loin de la famille et des lieux familiers, mais une sorte d'exclusion permanente qui condamnait l'exilé, où qu'il aille, à se sentir étranger, toujours en porte à faux, inconsolable sur le passé, amer sur le présent et l'avenir. Il y a toujours eu un rapport entre la menace de l'exil et la terreur d'être un lépreux, sorte de statut social et moral de paria. De punition raffinée, et parfois exclusive, d'individus hors du commun comme le grand poète latin Ovide, expulsé de Rome vers une lointaine cité de la mer noire. L'exil s'est transformé au XXème siècle en une cruelle épreuve pour des communautés et des peuples entiers, résultat souvent involontaire de situations telles que la guerre, la famine….* »[29]

Edward Said évoque l'exil d'Ovide dont on a déjà parlé, cet exil est un bannissement prévu pour punir le poète, ici l'exilé ne souffre pas seulement de l'éloignement mais aussi d'un sentiment d'exclusion et d'étrangeté. L'exil qui était une forme de châtiment individuel est devenu collectif de nos jours à cause de la guerre et de la famine.

---

[28]- MOUNIER Jacques, *Exil et Littérature*, Grenoble, ELLUG, 1986, p.5.

[29] - EDWARD W. Said, *Des intellectuels et du pouvoir (Representations of the intellectuel)*, traduction française par Paul Chemla, Paris, Seuil, 1996, p.63.

Augustin Giovannoni considère que :

« L'exil est pour l'être humain une amère et dure invitation au sérieux. Son expérience concentre en effet dans une décision ou un choix dans un événement tragique ou une persécution, souvent dans un arrachement ou une violence, l'impossibilité du retour en arrière, et ceci non pas de manière diluée, mais subitement et dans une rupture : le renoncement à l'ancienne vie se fait de manière irrevérsible. Comme épreuve, l'exil représente la précarité, la vulnérabilité, la fondamentale inconsistance de tout ce qui semblait acquis ou permanent. »[30]

Là aussi le cadre géographique de l'exil est largement dépassé. Il s'agit d'une expérience marquante qui résulte d'une violence telle que la guerre et qui oblige l'exilé à renoncer non seulement à un sol mais à l'ancienne vie. Il y a aussi remise en question de tout ce qu'il croyait définitivement acquis. S'ajoute le fait que l'exil est un triste destin, une cruelle épreuve amère et dure.

Quant à Jacqueline Arnaud, elle avance la définition suivante de l'exil :

« L'exil au sens premier, est un état de fait, l'expulsion de sa patrie par une violence politique, et par extension, l'éloignement forcé, on choisit comme pis aller, quand on ne se sent pas chez soi dans son pays. Entre les deux acceptions, pour le migrant (au sens large du terme), des différences de degré rendent compte du type de violence qui a provoqué l'exil. Il existe un exil intérieur qui peut aller jusqu'à l'aliénation. »[31]

L'idée de violence politique comme cause de l'exil persiste, il peut s'agir aussi d'un choix pour le migrant d'une manière générale. Il y a un autre exil qui ne nécessite aucun déplacement, c'est l'exil intérieur dans son propre pays, au fond de soi même.

[30] - GIOVANNONI Augustin, *Écritures de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 2006, p.07

[31]- ARNAUD Jacqueline, op.cit, p.52

Jean Sgard pense que : « *pour qu'il y ait exil, il faut qu'il y ait déplacement, transfert dans un autre groupe social, et par conséquent, échange, confrontation* » [32]
Pour Jean Sgard, l'exil est associé au déplacement mais non tout juste géographique car il y a par là même un autre type de déplacement, un déplacement social dirons-nous, dicté par le passage d'un groupe d'origine à un groupe autre. Ce passage ou transfert donne lieu à un échange et/ou confrontation entre les deux cultures.

Augustin Giovannoni pose la question : *qu'est-ce que l'exil* ? Dans son ouvrage *écritures de l'exil* et sa réponse est la suivante :

> *« Généralement l'idée est associée à un déplacement et à une distance par rapport à ce que nous appelons un référent-origine qui peut être un état, une religion, une langue ainsi qu'au sentiment de perte et de nostalgie lié à cette distance. On considère parfois qu'un autre élément essentiel de l'exil est la contrainte du départ sous la pression du danger*. »[33]

Le déplacement perdure encore pratiquement dans toutes les définitions citées jusqu'à être semble-t-il une constante de l'exil sauf qu'en dehors de ce déplacement d'un lieu d'origine à un autre, il y a éloignement non seulement par rapport à un pays, mais aussi par rapport à une religion d'origine, une langue ce qui entraîne la douleur d'avoir perdu quelque chose qui nous appartenait et pour laquelle nous gardons un sentiment de nostalgie.

Augustin Giovannoni voit un autre élément poussant à l'exil: la pression du danger, il s'agit donc d'une contrainte et non d'un choix, et ce danger émane souvent d'une violence.

Plusieurs corrélations existent entre l'exilé et l'étranger de Julia Kristeva.

> *« N'appartenir à aucun lieu, aucun temps, aucun amour. L'origine perdue, l'enracinement impossible, la mémoire plongeante, le présent en suspens. L'espace de l'étranger est un train en marche, un avion en vol, la transition*

[32]- SGARD Jean, « Conclusion », *dans Exil et littérature*, ouvrage collectif présenté par Jacques Mounier, Grenoble ELLUG, 1986, p.293.

[33] - GIOVANNONI Augustin, *Écritures de l'exil* op.cit., p.43

même qui exclut l'arrêt. De repères point. Son temps ? Celui d'une résurrection qui se souvient de la mort et d'avant, mais manque la gloire d'être au delà : juste l'impression d'un sursis, d'avoir échappé. »[34]

Julia kristeva résume dans ce passage plusieurs points caractérisant l'étranger et qui sont à notre sens tout à fait valables pour l'exilé. Il est question d'une série de pertes : de lieu, de temps, d'amour, d'origine, de racines. La mémoire oscille entre un passé révolu et un présent incertain. L'espace est sans cesse mouvant au gré des voyages. L'étranger ou l'exilé est comme un mort ressuscité ou un vivant ayant échappé à la mort, il n'arrive à faire partie d'aucun de ces deux mondes.

On voit bien que l'idée du déplacement géographiquement parlant est presque toujours présente, mais elle est à chaque fois suivie ou même devancée par d'autres dimensions aussi importantes et pertinentes dans la configuration de l'exil.

Ainsi, dans l'étude consacrée aux formes littéraires de l'exil : *Exils et Créations littéraires* dirigée par Béatrice Cacers, il est mentionné que : *« L'exil est pluriel, on peut s'exiler sans jamais quitter son pays, on peut s'exiler tout en conservant sa langue natale ou on peut encore opérer un double ou triple exil. »*[35]

Quelque soit la richesse et la complexité du terme, la littérature le prend en charge avec toutes ses variations, l'imaginaire en fait un monde, des mondes où circulent des personnages confrontés à une « pluralité » tout comme l'analyse est confrontée à une pluralité de sens.

A partir de tout ce que l'on a dit à propos de l'exil, il apparaît clair que cette notion est d'une ambiguité indénéable. Et si les termes de "bani", de "proscrit", d' "expatrié", d'" émigré" ou de "réfugié" correspondent à des réalités juridiques, historiques et économiques, le mot exilé quant à lui demeure insaisissable d'autant plus que le banni, le proscrit, l'expatrié, l'émigré et le réfugié se sentent quelque peu exilés, l'exil serait donc un sentiment.

En tout cas, une chose est certaine c'est que l'exil a été de tout temps associé à une série de sentiments négatifs tels que : la solitude, le vide, le dépaysement etc. Il

[34] - KRISTEVA Julia, *Etrangers à nous-mêmes*,Editions Fayard, 1989, p.18.

[35] - CACERS Béatrice, *Exils et littérature*, Paris L' Harmattan, 2001, p.13.

suffit d'examiner les exemples des quelques fragments de textes cités dans ce présent travail et aussi et surtout notre corpus *« Étoile errante »*

Il est donc difficile, voire impossible, de trouver une formule unique pour rendre compte de la réalité de l'exil, une réalité hautement subjective. Cela ne nous nous empêche pas bien entendu de tenter de rassembler quelques caractéristiques de l'exil à la lumière de ce que nous avons avancé au préalable.

Dès cette première piste de lecture de l'exil, nous pouvons noter déjà qu'il s'agit là d'un phénomène aussi complexe qu'ancien, il annonce une somme de caractéristiques que nous résumons en quelques points :

Tout d'abord, que se soit dans un texte sacré, mythologique ou autre, l'exil est plus ou moins une contrainte de quitter le lieu premier, le lieu source du personnage, soi sous l'injonction divine ce qui est le cas des prophètes ou d'Ulysse dont l'exil est imposé par Poséidon, dieu de la mer, soi suite à une contrainte humaine qui peut être politique ou économique. L'exilé politique quitte son pays essentiellement pour des raisons de sécurité fuyant persécution, guerre ou dictature, en somme tout ce qui constitue une menace pour sa vie.

L'exilé économique quant à lui, se déplace surtout dans le but d'améliorer ses conditions de vie et celles de ses proches fuyant ainsi pauvreté et précarité. Cela n'empêche pas bien entendu l'existence d'un exil volontaire émanant d'un choix délibéré, dans ce cas l'exilé part et choisit de s'établir dans un autre pays dans l'espoir de trouver satisfactions à des besoins spécifiques : aventure sentimentale, recherche d'exotisme, dépaysement culturel, aventure spirituelle, épanouissement intellectuel. A cette catégorie d'exilés volontaires, appartiennent des écrivains comme : Bernanos, Rimbaud, Hemingway…Mais la perception commune de l'exil le désigne le plus souvent comme une alternative unique qui exige dans la majorité des cas un départ commandé par la violence ou la misère.

En plus du fait d'être un choix ou une contrainte, l'exil peut être solitaire ou concernant tout un peuple.

Aussi porte-t- il dès le début en son sein un projet de retour qui le définit et lui confère tout son sens, un retour qui peut être possible ou impossible.

D’autre part, la notion d’exil suggère généralement un déplacement physique dans l’espace. Ainsi, toutes ces formes d’exils religieux, mythologiques, idéologiques, politiques ou économiques, volontaires ou imposés, solitaires ou populaires, se définissent dans un premier temps par rapport à un référent géographique et à un éloignement physique.

Les textes sacrés ou profanes donnent à lire le déplacement d’un corps vivant sur un chemin jalonné d’obstacles géographiques : déserts, mers, montagnes avec une certaine souffrance physique : faim, soif, fatigue que l’exilé vit dans sa chair, le tout doublé de découragement, de perte de foi et d’indignation auxquels vient s’ajouter le déchirement qui pourrait s’opérer à l’intérieur même de l’exilé suite à la perte de son lieu d’origine, de son lieu source, de cet espace identitaire, une perte qui pourrait constituer un drame psychologique et reléguer au second plan la question de géographie.

Ceci en ce qui concerne l’exil, mais qu’en est- il de l’errance ?

I-2-2- L’errance :

L’ambiguïté, la complexité et la polysémie du terme n’est pas à démontrer, elle est claire. Nous n’allons pas reprendre le même parcours que celui prévu pour l’exil, néanmoins, nous présenterons quelques considérations sur le concept.

Face à la complexité du terme polysémique "errance", nous proposons de l'éclaircir à la lumière de la définition présentée au début de l'introduction afin d’en délimiter les contours et de le replacer dans une problématique précise.

L’étymologie du verbe errer (du latin iterare) met l’accent sur le mouvement d’aller ça et là, l’usage littéraire du substantif « errance » fait preuve d’une extraordinaire polysémie. L’errant est celui qui voyage sans cesse, se dit du chevalier errant, du Juif errant.

Errer, c’est aller au hasard, à l’aventure. Au sens figuré, une imagination errante et vagabonde est une pensée qui se laisse aller librement. On dit aussi laisser errer ses pensées.

Dominique Berthet considère que:

« De l'ancestrale dissémination du peuple d'Israël aux images mythiques du Juif errant, l'errance condamne à être sans terre, à être partout et nulle part. Elle fait du déplacement son territoire. L'errant ne rencontre que l'impossible enracinement : les terres du pays d'accueil lui restent symboliquement interdites. La situation d'errance lorsqu'on se sépare des siens, que l'on abandonne ce que l'on a et qu'on s'éloigne de ce que l'on est, est une expérience douloureuse, une expérience mortifière. »[36]

Le premier point notable en ce qui concerne l'errance c'est que ce phénomène rappelle toujours Israël et les Juifs. C'est le fait d'être sans terre aucune, de ne pas être chez soi sur la terre d'accueil, son mot d'ordre est le déplacement. Aussi la douleur est-elle un trait poignant de l'errance à cause de toutes les pertes qu'endure l'errant.
Dominique Berthet estime que :

« L'errance a de nombreux visages et revêt différents aspects. Elle *peut relever du déplacement physique, mais aussi d'un cheminement intellectuel, ou encore d'une pathologie mentale. Errance de la pensée, de l'esprit, de l'imagination vagabonde, errance de la recherche, de la réflexion, de l'écriture.* »[37]

Si l'exil est multiple, il semble que l'errance l'est aussi d'après les dires de Dominique Berthet. Il n'y a pas que le corps qui se déplace, l'esprit erre au même titre que la pensée, l'imagination, la réflexion, la recherche et surtout l'écriture qui erre à son tour.
Le verbe "errer" signifie aussi se tromper, avoir une opinion fausse, s'écarter de la vérité. On parlera aussi d'errements.
Dominique Berthet avance aussi que :

« *L'errance peut s'envisager au moins sous deux aspects : d'ordinaire, elle est associée au mouvement, souvent à la marche, à l'idée d'égarement, à l'absence de but. On la décrit comme une obligation à laquelle on succombe sans trop savoir pourquoi, qui nous jette hors de nous même et qui ne mène*

---

[36] - BERTHET Dominique, *Figures de l'errance*, Paris, L'Harmattan, 2007, p.169.

[37] - Ibid, p.09.

nulle part. Elle est échec pour ne pas dire danger. L'errance toujours vue sous cet angle s'accompagne d'incertitude, d'inquiétude de mystère, d'angoisse, de peur. C'est une épreuve. » [38]

Ainsi, l'errance, en plus du fait d'être un mouvement, un déplacement géographique, par l'intermédiaire de la marche surtout, elle est aussi un poids psychologique marqué par l'égarement, l'incertitude, l'inquiétude, l'angoisse et la peur.
Dominique Berthet, en se référant toujours au verbe errer (iterare), considère que :

« Etre errant c'est être, à un moment donné, sans attache particulière, allant d'un lieu à un autre, en apparence sans véritable but. En apparence seulement, car l'errance est une quête, une quête d'autre chose, d'un autre lieu [...] L'errance pose, en effet un certain nombre de questions concernant le lieu, l'espace, le mouvement, le temps. » [39]

Dans le cas de l'errance, l'absence de but n'est qu'une apparence. On n'erre donc pas pour errer, au fond, on erre à la recherche de quelque chose, d'autre chose et même si l'errant ne s'en rend pas toujours compte, il est en réalité en quête d'un ailleurs ou de soi même peut être. Dominique Berthet enchaîne :

« Dans cette errance, l'objectif n'est pas de se perdre mais au contraire de se trouver. L'errance est la quête incessante d'un ailleurs. Du fait de cette quête, généralement, il n'est pas envisagé de retour en arrière, c'est-à-dire de retour à l'endroit d'où on a senti le besoin de partir. Car l'errance relève de la nécessité intérieure, nécessité de partir, de porter ses pas plus loin et son existence ailleurs. Le retour serait la marque de l'échec de l'errance parce qu'expression de l'inaccessibilité de la quête. Mais l'errance n'est pas nécessairement continue. Elle peut s'accompagner de pauses, de temps d'arrêt, de même qu'elle peut comprendre des étapes. De plus, elle ne relève pas d'une condamnation à l'errance perpétuelle. Elle peut avoir une fin. Quoi qu'il en soit, on en ressort toujours autre, différent. L'expérience de

[38] - Ibid, p.09.

[39]- Ibid, pp. 9-10.

l'errance transforme, comme tout moment fort de l'existence. Après plus rien n'est pareil. Le regard que l'on porte sur les choses a changé… »[40]

L'errance serait donc une quête d'un ailleurs souvent inaccessible où le retour n'est pas envisageable sauf en terme d'échec. Quelque soit la durée de l'errance, elle transforme l'être.

L'errant se rapproche aussi de l'étranger de Julia Kristeva :

« Pourtant, il n'est jamais simplement écartelé entre ici et ailleurs, maintenant et avant. Ceux qui se croient ainsi crucifiés oublient que rien ne les fixe plus là-bas et que rien ne les rive encore ici. Toujours ailleurs, l'étranger n'est de nulle part. »[41]

L'errant est donc de nulle part, il ne peut se fixer ni ici, ni là-bas, il aspire toujours à l'ailleurs.

Ces réflexions montrent encore à quel point la notion d'errance est elle aussi jusqu'à un certain degré insaisissable.

Jusqu' où tout cela est vrai en ce qui concerne notre corpus ? C'est ce que nous essayerons d'étudier dans les prochaines étapes de notre présent travail.

Mais, est-ce qu'un exilé erre forcément ? Est-ce qu'un errant est nécessairement un exilé à l'origine ? Nous tenterons d'y répondre dans l'étape suivante :

I-2-3- Entre exil et errance

L'exil n'est pas l'errance et l'errance est différente de l'exil. Si l'errance est une traversée des lieux, elle est aussi une traversée des temps et des cultures, une traversée où le retour n'est plus envisageable ou du moins, le voyage est constamment relancé.

L'errance démultiplie les lieux et brise les frontières en ayant une forte tension vers l'ailleurs, un ailleurs qui n'est pas uniquement géographique mais plus, beaucoup plus.

---

[40] - Ibid, p.10.

[41] - KRISTEVA Julia, *Etrangers à nous-mêmes,* op.cit., p.21.

Quant à l'exil, il suppose qu'on est venu d'un lieu précis vers un autre lieu (précis aussi). De plus, l'exil a une trop forte connotation politique et psychologique.
« Alors que l'exilé est taraudé par la hantise du retour, l'errant est avant tout celui qui, à force de bouger, finit par emporter ses racines avec lui, ne les rattachant à aucun périmètre unique privilégié ou exclusif. » [42]

Aussi l'errance récuse-t-elle un des présupposés initiaux de l'exil à savoir l'écartèlement entre le lieu d'origine et le lieu d'accueil, l'« ici » et le « là-bas ».
Si l'errance est différente de l'exil, ce dernier peut en constituer l'origine, le point de départ. L'errance n'est pas tout juste une composante de l'exil, elle en est surtout un prolongement, une complexification. L'errance peut être issue de l'exil comme elle peut être une issue à l'exil. Quoi qu'il en soit, le traitement que nous ferons de ces deux notions dépendra de la façon dont ils prennent corps et âme dans le texte littéraire de notre corpus. Et, avant d'en arriver là, un survol de la vie de l'auteur, un aperçu sur son œuvre et sur le roman objet de notre étude seront incontournables et d'une grande utilité.

I-3- Auteur, œuvre, texte et contexte

Dans un premier temps, il conviendra de faire appel au substrat biographique, géographique et historique qui entoure le texte de notre corpus comme pas liminaire vers l'étude de la thématique de l'exil et de l'errance, car lire ces deux thèmes c'est d'abord lire Le Clézio lui-même.

I-3-1- Jean-Marie Gustave Le Clézio ou l'écrivain voyageur

Naissance à Nice en 1940, enfance à l'île Maurice, études à Nice, enseignement en Angleterre, voyages en Europe, en Afrique du nord, aux îles Canaris, en Thaïlande, au Nouveau Mexique, au Panama. Aujourd'hui, le Clézio ne cesse son éternel voyage, il continue à mener une transhumance entre le Nouveau Mexique, l'île Maurice, Nice et Paris.

Une vie sous le signe du voyage, une origine multiculturelle : bretonne, mauricienne et franco-anglaise ne peuvent que nourrir une œuvre vouée à la mouvance.

---

[42] - LAHENS Yanick, « *Quand l'exil devient errance* » dans Conjonction, N°169, avril – juin 1986 p. 09.

Quant aux thèmes de l'exil et de l'errance prédominants dans l'œuvre de Le Clézio, ils trouvent probablement leur source dans l'histoire familiale de l'auteur, point sur lequel s'interroge Jean Onimus:

« *Ne doit – il pas son parti pris d'errance, son perpétuel sentiment d'exil et sa rancune contre la société de l'argent et du profit aux déboires financiers de son grand père ? »*[43]

La réponse est dans le journal *voyage à Rodrigues* : « *A cause de ce bannissement, la famille de mon grand-père perd ses attaches, elle devient errante, sans terre [...] l'exil loin de la maison natale est [...] le commencement de l'instabilité.* » [44]

Cette même réponse est aussi dans les propos de Le Clézio en personne au Mundaneum de Mons (Belgique) le 20 octobre 2007 lors des présentations du Prix Des Cinq Continents :

> *« Mon substrat n'a pas vraiment d'identité, je ne peux pas me relier à un sol véritablement, je suis né à Nice non pas à l'île Maurice. J'ai la nationalité mauricienne, c'est juste un papier, ce n'ai pas une nationalité que je porte je dirai de façon légitime, c'est une nationalité que j'ai reçue à la naissance : je n'y suis pour rien. J'ai la nationalité française mais j'ai été élevé dans une espèce de bulle mauricienne en France, donc j'ai le sentiment de n'avoir aucune terre dans laquelle je suis enraciné, mais ça c'est un grand avantage pour un romancier parce que je peux vivre n'import où. Actuellement, je vis aux Etats-Unis, avant j'ai vécu au Mexique, avant j'ai habité l'Angleterre, j'ai été éduqué en France. Je n'ai pas cette racine terrienne mais j'ai des racines culturelles multiples : je me relie beaucoup à la littérature anglaise parce que j'aime beaucoup le son de la langue anglaise, mais j'aime aussi la littérature française en particulier par son côté militant, et j'aime le créole par ce qui me rattache à l'enfance, à ce que me racontait mon grand-père, cette vie qu'il vivait à Maurice, avec ce lien à ce qui était pour lui la terre natale : Maurice. Tout cela est imaginaire et réel à la fois, complexe.* »[45]

---

[43]- ONIMUS Jean, *Pour lire Le Clézio*, Presses Universitaires de France, 1994, p.12

[44] - *LE CLEZIO J.M.G, Voyage à Rodrigues*, Gallimard, 1986, p.113

[45] - Les Cahiers de J-M.G Le Clézio N°1, *A propos de Nice*, coordonné par Isabelle Roussel-Gillet et Marina Salles, Paris, Complicités, 2008, p.15

Le Clézio n'a donc pas de patrie, pas de pays ou bien il en a plusieurs. Une chose est certaine : un pays, il en a au moins un. Il n'y a pas plus éloquent que les mots de l'écrivain lui-même pour désigner ce pays, le seul peut-être dont il n'est pas exilé. Dans un entretien avec Tirthancar Chanda cité par Bruno Thibault, Le Clézio explique :

> « *Je me considère moi-même comme un exilé parce que ma famille est entièrement mauricienne. Depuis des générations nous sommes nourris au folklore, à la cuisine, aux légendes et à la culture mauricienne. C'est une culture très mélangée où se mêlent l'Inde, l'Afrique et l'Europe. Je suis né en France mais j'ai été élevé en France avec cette culture là. J'ai grandi en me disant qu'il y avait un ailleurs qui incarnait ma vraie patrie. Un jour, j'irai là-bas, et je saurai ce que c'est. En France, je me suis donc toujours un peu considéré comme une pièce rapportée. J'aime beaucoup la langue française qui est peut-être mon véritable pays.* »[46]

Ainsi, la prédilection pour les thèmes de l'exil et de l'errance chez le Clézio n'est pas le fruit d'un hasard, mais elle a un soubassement biographique confirmé et renforcé, par la suite, par un engagement humaniste qui fait prendre à notre auteur le parti des persécutés, des exilés et des parias. A propos des persécutés justement, il est question d'au moins deux dans notre corpus : les Palestiniens et les Juifs.

I-3-2- Une œuvre à l'image de son auteur

« Peu d'œuvres sont aussi étroitement liées à leur auteur à son tempérament à son monde imaginaire, à son expérience vitale » [47]

Le Clézio est un écrivain très productif, il n'a cessé d'écrire depuis l'âge de sept ans et de publier depuis 1963. Son œuvre est aujourd'hui aussi abondante que multiple et diverse : près de quarante ouvrages auxquels s'ajoutent les nombreux articles publiés dans des journaux ou revues. Mais au delà de l'abondance, de la multiplicité et de la diversité, l'œuvre de Le Clézio est dite singulière vu son originalité et aussi sa

[46] - THIBAULT Bruno, *J.M.G Le Clézio et la métaphore exotique*, Amsterdam, Rodopi, 2009, p.9.

[47] - ONIMUS Jean, *Pour lire Le Clézio*, op.cit., p.8

marginalité. Tout ceci contribue à façonner une œuvre irréductible à toute classification, une œuvre qui ne se fige pas et évolue d'une manière propre et personnelle.

« Il y avait une petite fois », ainsi commence *Le procès verbal* et l'œuvre de Le Clézio en 1963. Un roman dans lequel erre le héros Adam Pollo, et qui a valu à son auteur le prix Théophraste Renaudot et la consécration d'une longue et belle carrière en littérature.

La fièvre, son deuxième livre, un recueil de nouvelles qui paraît en 1965. Ce sont des histoires qui ont pour point de départ l'expérience de la douleur. En 1966, Le Clézio publie *Le déluge* où treize jours de la vie de François Besson suffisent pour dénoncer la confusion, l'angoisse et la peur de la grande ville occidentale.

L'année 1967 voit paraître deux livres, le roman *Terra Amata* et l'essai *L'extase matérielle*, le premier est une sorte de dialogue sur l'immoralité de l'âme dont le personnage central est un petit garçon nommé Chancelade.

Le deuxième repose les problèmes fondamentaux de l'existence humaine. En 1969, paraît *Le livre des fuites*, un roman qui a pour thèmes : les voyages, la déambulation et la fuite perpétuelle à travers les aventures de Jeune Homme Hogan.

En 1970, paraît *La guerre* qui aborde comme son nom l'indique l'expérience de la guerre par l'intermédiaire du journal de Béa B.

La même année, paraît *Haï*, un essai d'anthropologie sur la culture amérindienne.

En 1973, paraît *Les géants*, où Le Clézio dénonce le monde d'aujourd'hui à travers la description d'un hypermarché.

La même année, paraît *Mydriase* qui signifie la dilatation des pupilles sous l'effet de certaines drogues, ce livre décrit les modifications des perceptions de la personne sous l'effet de drogues hallucinogènes.

Voyages de l'autre côté qui paraît en 1975 nous entraîne au-delà de la société moderne et occidentale vers un monde de silence et de liberté.

Dans *Mondo et autres histoires*, publiées en 1978, Le Clézio témoigne une certaine nostalgie de l'enfance et de l'innocence de la société préindustrielle. Encore en 1978, Le Clézio publie l'essai *L'inconnu sur la terre* dont le texte propose au lecteur le cheminement de la pensée vers un langage et un ton de rêverie et de méditation.

Toujours en 1978, inspiré par la rencontre d'Henri Michaux, un poète qui l'a tant influencé, Le Clézio publie *Vers les icebergs*.

Enfin, arrivent les années 1980 qui sont particulièrement productives et marquées surtout par la parution de *Désert*. Ce roman raconte d'une part le sort des hommes bleus du désert nord-africain au moment de la colonisation du sud marocain par les troupes françaises entre 1909 et 1912, d'autre part l'histoire de Lalla, fille de nos jours, descendante de ces hommes bleus, qui est entraînée à l'immigration vers Marseille et la France.

Les onze nouvelles de *La ronde et autres faits divers*, de 1982 suivent le destin de quelques adolescents et s'intéressent aux conditions des immigrés et des exclus du milieu urbain.

Nous savons que l'ancêtre breton de Le Clézio a fui la révolution française et les événements de Valmy vers les îles de l'océan Indien.

Ces îles inspirent à l'auteur deux livres : *Le chercheur d'or* qui paraît en 1985 et *Voyage à Rodrigues* en 1986. Le premier raconte les aventures du grand-père de l'auteur et le deuxième est un journal de bord qui éclaire la génèse du premier.

La fascination de Le Clézio pour la vie et la culture des Amerindiens se traduit par des travaux importants notamment l'essai de *Trois villes saintes* publié en 1980 et qui dénonce la destruction des civilisations amérindiennes du Mexique. Aussi Le Clézio traduit-il des textes mythologiques indiens : *Les prophéties du Chilam Balam* en 1976 et *Relation de Michoacan* en 1984. Ces traductions ont été complétées par un essai : *Le rêve mexicain ou la pensée interrompue* qui paraît en 1988.

Printemps et autres saisons est publié en 1989, ce recueil de cinq nouvelles raconte le destin de cinq femmes issues d'origines diverses marocaine, juive, créole.

Les années 1990 voient la parution de grands romans qui confirment le succès de Le Clézio auprès du grand public : *Onitsha* qui paraît en 1991, en partie autobiographique est l'histoire d'un petit garçon qui embarque pour l'Afrique avec sa mère pour rencontrer son père, médecin de brousse. *Étoile errante*, de 1992 qui forme un diptyque avec *Onitsha* est l'objet de ce présent travail.

En 1997, Le Clézio publie *Poisson d'or*, le roman raconte le destin vagabon et tragique d'une jeune fille d'Afrique du nord volée, battue et vendue.

Quelques mois plus tard, il publie *La fête chantée*, un recueil de textes éthnologiques qui continue le thème de la culture amérindiennne. Paraît également en 1997 *Gens de*

nuages, une sorte de journal de voyage dans le désert du sud marocain, écrit avec sa femme Jemia.

En 1999, paraît un livre contenant deux romans *Harsard* et *Angoli Mala* où l'aventure est confrontée au sentiment de déracinement.

En l'an 2000, paraît *Cœur brûlé et autres romances*, un recueil de sept nouvelles racontant la vie d'adolescents qui quittent l'incertitude de l'enfance et l'histoire d'une vieille femme qui termine sa vie en se remémorant des souvenirs évanouis.

Révolutions de 2003 traite les thèmes de l'exil et de la recherche d'une terre, *L'Africain*, paru en 2004, retrace la vie de l'auteur lui-même et celle du père "l'Africain".

Ritournelle de la faim, son dernier roman, paru en 2008, est d'inspiration autobiographique, il y dresse le portrait d'Ethel, un personnage inspiré de la figure maternelle.

J.M.G Le Clézio a reçu de nombreux prix depuis le prix Renaudot qu'il a obtenu pour son premier livre. En 1980, il a reçu le prix Paul Morand pour la totalité de son œuvre. En 1994, il a été élu le plus grand écrivain vivant de langue française. En 1997, il s'est vu attribuer le Grand Prix Jean Giono pour son roman *Poisson d'or* et en 1998, il a reçu le prix littéraire de la Fondation Prince-Pierre de Monaco.

Enfin en 2008, c'est la consécration de toute une carrière avec le prix Nobel.

L'auteur et son œuvre ont été l'objet de nombreuses études universitaires et d'ouvrages de critique littéraire.

Beaucoup de points concernant l'œuvre de Le Clézio sont résumés dans le passage suivant de Marina Salles :

> *« Le lecteur de Le Clézio se voit confronté à un vaste horizon culturel, arraché à ses habitudes européo-centristes, invité à épouser le temps de la lecture des points de vue minorés par la société : celui d'enfants, d'étrangers, de marginaux. Une intertextualité riche, variée, souvent diffuse, l'éclatement de l'intrigue et l'absence de clôture narrative, le refus des procédés mimétiques concernant la présentation des personnages, une attention à la musicalité du texte qui éstompe les limites entre œuvre*

> *romanesque et récit poétique, exigent du lecteur une participation et certaines capacités d'adaptation. »*[48]

Étoile errante comporte sans doute ces caractéristiques, du moins une partie si ce n'est pas la totalité, c'est ce que notre travail essayera d'éclairer à travers l'étude des thèmes de l'exil et de l'errance.

I-3-3- *Étoile errante* : une histoire dans l'Histoire

Le récit commence pendant l'été 1943, à Saint-Martin-Vésubie, un secteur d'occupation italien où la famille d'Esther comme d'autres familles juives a trouvé refuge. Pour Esther âgée alors de treize ans, il ya les jeux et les découvertes de l'adolescence mais aussi un pressentiment de menace, de danger.

Septembre de la même année, les troupes italiennes quittent le village cédant leur place aux troupes allemandes. Esther et sa mère et tous les autres Juifs doivent partir pour échapper aux Nazis. Le même jour, le père d'Esther disparaît à jamais dans le maquis en essayant de faire passer un groupe de Juifs clandestins.

Par miracle, Esther et sa mère ont survécu alors que beaucoup d'autres ont été capturés et déportés. Après un séjour à Festiona, puis à Paris, elles embarquent vers la Palestine, hiver 1947. Elles passent un moment à Haïfa. Le 14 mai 1948, l'état d'Israël est proclamé.

Enfin, Esther prend la route tant espérée de Jérusalem et là, elle fait une rencontre furtive mais déterminante avec Nejma une jeune Palestinienne, elles échangent leur nom sur une sorte de cahier noir qui sera par la suite le journal de Nejma dans le camp de la mort Nour Chams. Et là, commence l'histoire de Nejma. Après une enfance et une adolescence heureuse dans sa douce ville natale Akka, elle se retrouve pourchassée avec tant d'autres Palestiniens de leurs villes, de leurs terres et parqués dans des camps de réfugiés pour agonir seuls, abandonnés par l'ONU et par le monde.

Pendant près de deux ans, Nejma restera dans le camp avant de s'enfuir avec Saadi le Badawi et une petite fille dont la mère est morte à cause de la peste qui a ravagé le

---

[48] - SALLES Marina, *Le Clézio notre contemporain*, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p.310

camp, Nejma et Saadi errent à travers la Palestine pour avoir la vie sauve. Le lecteur les perd de vue aux frontières de la Jordanie.

Et reprend ainsi l'histoire d'Esther, qui, déçue de la guerre, de la mort, quitte Israël. Elle s'installe à Montréal devient médecin et maman d'un garçon et ne revient qu'en 1966 en Israël. En 1982, Esther retournera à Nice pour exhumer sa mère, enterrer ses années d'errance et surtout faire le deuil de son père.

Quant à Nejma, elle erre toujours ou bien elle brûle peut-être à l'image de Sabra et Chatila

.

I-3-3-1- Le contexte d'énonciation d'*Étoile errante* :

Ils est important de signaler en premier lieu que le roman *Étoile errante* a été écrit au milieu des années 1980, un moment qui coïncidait avec les mouvements de l'Intifada de 1982, et comme il se déroule en partie en Palestine et en Israël et raconte l'histoire d'une Palestinienne et d'une Juive, Le Clézio ne voulant pas donner au livre une connotation politique, a préféré attendre avant de le publier.

Une fois publié, *Étoile errante* dédié par Le Clézio aux *« enfants capturés »* a obtenu le grand prix de la ligue internationale des droits de l'homme dès sa parution en 1992 saluant son traitement humaniste du conflit israélo-palestinien. Mais la publication du journal de Nejma dans la Revue d*'Etudes Palestiniennes*, quatre ans auparavant en 1988, avait provoqué un grand bruit *:* Guy Scarpetta par exemple soupçonnait l'écrivain de soutenir « *le terrorisme* » de l'O.L.P, Bernard Henry Lévy l'accusait d' « *antisionisme déclaré, déchaîné* ». Le texte incriminé est bien entendu « *Camp Nour Shams, été 1948* »

Un texte où résonne la voix de Nejma directement. La jeune Palestinienne rédige dans son cahier le récit circonstancié de sa fuite, de son errance et de son enfermement au camp de réfugiés sans nul espoir d'un avenir meilleur.

Comme le note Tahar Ben Jelloun à propos du témoignage de Nejma :

> *« Mieux que n'importe quelle analyse socio-historique de la question palestinienne, le texte de J.M.G Le Clézio rend compte avec beaucoup de sobriété et de justesse de ce que fut l'expulsion des Palestiniens de leurs*

terres en 1948. C'est la voix de Nejma, arrivée à seize ans au camp de refugiés qu'on entend tout au long de ce récit bouleversant…
Nejma, qui raconte simplement la mémoire des jours vécus dans le camp, verra la mort faire lentement son travail… Elle dit qu'elle a honte, honte de ce que les hommes sont capables de provoquer comme détresse. »[49]

Quoi qu'il en soit *Étoile errante* figure parmi les livres les plus vendus de Le Clézio. D'après la revue Elle, *Étoile errante* aurait remporté le record de vente de romans de juin 1992.

I-3-3-2- Les Palestiniens et les Juifs entre exil et errance

Étoile errante est un roman de déplacement et de mouvance du titre à la dernière phrase, cette mouvance relève-t-elle de l'exil ou de l'errance ou bien des deux à la fois ? Nous allons essayer de nous éclairer à travers la façon dont Edward Said distingue l'exil :

> *« S'il est vrai que toute personne que l'on empêche de rentrer chez elle est exilée, il faut faire une distinction entre les exilés, les réfugiés, les expatriés et les émigrés. L'exil est issu de la pratique antique de l'ostracisme. Une fois frappé d'ostracisme, l'exilé a une vie anormale et misérable* et porte les *stigmates de son statut d'étranger. Les réfugiés, eux sont le produit de la réalité du XX*[ème] *siècle. Le mot "réfugié" a pris une portée politique et évoque de vastes troupeaux d'individus innocents et désorientés, ayant besoin d'une aide internationale urgente, alors qu' "exilé" implique, selon moi, une forme de solitude et de spiritualité. »*[50]

Nous insistons sur « réfugiés » parce qu'il en est question dans notre corpus. Il s'agit des Palestiniens dont parle Nejma dans le passage suivant en les désignant par "nous" :

> *« Le camp de Nour Chams est en train de sombrer peu à peu dans le malheur. Quand nous sommes arrivés dans le camion baché des Nations*

---

[49] - Tahar Ben Jelloun, « *Le Clézio et Goytisole : la question palestinienne* » cité dans la métaphore exotique de Bruno Thibault, *J.M.G Le Clézio et la métaphore exotique* op.cit., p.165

[50] - EDWARD W. Said, *Réflexion sur l'exil et autres essais*, op.cit., p.250.

Unies, nous ne savions pas que cet endroit allait être notre nouvelle vie. Nous pensions tous que c'était pour un jour, ou deux avant de reprendre la route. Le temps que cesse les bombardements et les combats dans les villes, et alors les étrangers nous donneraient à chacun une terre, un jardin à cultiver, une maison où on pouvait recommencer à vivre comme avant». EE, pp.219-220

Nejma et le groupe de Palestiniens qui sont avec elle sont donc des réfugiés, un troupeau d'individus innocents, des femmes et des enfants pour la plupart et l'aide internationale qu'ils sont censés avoir a cessé : *« Il y avait longtemps que le camion des Nations-Unies n'était pas revenu. »* EE p.272

Mais Nejma est-elle réfugiée tout court ?

Si selon Edward Said "exilé" implique « *une forme de solitude et de spiritualité* », n'est-ce pas le cas de Nejma qui s'isole très souvent en haut d'une colline de pierres et s'adonne à une multitude de réflexions : *« Je regarde le camp, du haut de la colline de pierres, assise sur un rocher non loin de l'endroit où est enterré le vieux Nas. Est-ce qu'il pensait à cette colline quand il disait : le soleil ne brille-t-il pas pour tous ? »* EE, p.226

Quant au retour de Nejma à sa ville natale Akka, il relève de l'impossible. Tout ceci fait d'elle une exilée en plus de son statut de réfugiée.

Qu'en est-il donc de l'errance ?

Selon Rymond Mbassi Atéba :

« Le statut de réfugié est un paradigme conjoncturel du problème de l'identité dans son rapport avec l'errance. Il s'agit d'une déterritorialisation plus ou moins passagère pour faire face à une situation socio-politique désastreuse, comme cela est le cas des réfugiés palestiniens dans Étoile errante, qui sont déplacés de Jérusalem pour laisser la place aux Juifs qui y créent un nouvel Etat d'Israël. Mais cette déterritorialisation, appréhendée au départ comme un délogement provisoire, deviendra plus tard définitive.

Dés lors, Nejma, Aamma, Roumya, Saadi deviennent des errants de circonstance. »[51]

Ainsi, les réfugiés deviennent des errants à partir du moment où ils considèrent qu'ils sont là d'une manière provisoire et dans l'attente du meilleur. Un meilleur qui ne viendra jamais d'ailleurs. *« Le réfugié est soumis à un régime de transhumance qui explique, au bout du compte, l'existence de l'homme-errant. »* [52]

Quant aux expatriés et aux émigrés, Edward Said les distingue ainsi :

« Les expatriés vivent volontairement dans un pays étranger, souvent pour des raisons personnelles ou sociales. [...] Les émigrés jouissent d'un statut ambigu. Techniquement, un émigré est quelqu'un qui émigre vers un nouveau pays. Il est certainement possible que cela résulte d'un choix. »[53]

Mais combien même le départ d'un expatrié ou d'un émigré émane d'un choix et d'une volonté déliberée, cela ne le préserve pas des sentiments douleureux innhérents à l'exil. Après la guerre, Esther la Juive choisit et décide d'émigrer de l'Europe vers Jérusalem, son passage au statut d'émigrée ne l'empêche pas d'errer. Pour ce qui est du peuple juif, c'est le peuple proverbial de l'errance. Rymond Mbassi Atéba pense qu': *« on ne peut nier le fait que le peuple juif a connu depuis la lointaine antiquité, en passant par le moyen-âge où l'antisémitisme devient réel, une histoire tourmentée par la captivité et l'agressivité de l'altérité proche orientale ou occidentale. »*[54]

Un épisode de cette réalité juive est traité ou fictionnalisé par Le Clézio dans *Étoile errante.* Cela se passe lors de la deuxième guerre mondiale :

---

[51] - MBASSI ATEBA Raymond, *Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Une poétique de la mondialité*, Paris, L'Harmattan, 2008, p.295.

[52] - Ibid, p.295.

[53] - EDWARD W. Said, *Réflexion sur l'exil et autres essais*, op.cit., p.250.

[54] - MBASSI ATEBA Raymond, *Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Une poétique de la mondialité*, op.cit., p.292.

« D'un côté, des apôtres intégristes d'une race aryenne, dite pure, de l'autre, un peuple convaincu d'être le peuple de Dieu. Adolf Hitler certainement agacé par ce discours qui rivalise le sien, ordonne l'extermination. » [55]

Le Clézio reprend donc cet événement somme toute historique et en fait une matière première du roman en question. A travers l'histoire du personnage d'Esther Grève se décline l'histoire du peuple juif. Esther qui fuit une Europe intolérante vers une Palestine impuissante comme le souligne Rymond Mbassi Atéba :

« L'errance du peuple juif, du moins de l'Europe à la terre promise, est à mettre au compte de l'intolérance de l'Europe toute entière, qui n'a pas assumé autant que les Juifs eux-même le compromis de l'éloge de la différence. » [56]

Un compromis qui aurait rendu Hitler moins sanguinaire et les Juifs plus ouverts. Mais ce qui s'est passé est tout autre, les Juifs marginalisés par l'Europe et l'occident marginalisent à leur tour les Arabes palestiniens.

Les deux héroïnes qui animent les pages de notre corpus et qui évoluent dans un monde mouvant et mouvementé sont représentantes de deux peuples : le peuple juif et le peuple palestinien.

Le peuple juif est un peuple exilé en l'absence d'une terre proprement sienne, d'une terre source, la seule terre qu'il ait jamais eue est une terre promise, du moins c'était le cas jusqu'en 1948, ce peuple exilé d'une terre dite promise vit dispersé un peu partout dans le monde à travers les siècles, cela d'une part.

D'autre part, les Juifs n'ayant pas une terre d'origine propre et n'ayant pas une terre ou un lieu d'exil bien déterminé, se déplacent, bougent, bref errent et constituent ainsi un peuple errant par excellence. De ce fait, leur exil est doublé d'errance. Vient la deuxième guerre mondiale aussi bouleversante et traumatisante pour les sédentaires que pour les exilés errants, les Juifs doivent alors fuir la persécution allemande, déportation et génocide comme le décrit si bien Madeleine Borgomano :

« C'est une fuite sans objectif, sinon la seule survie, le début d'une errance .Les Juifs bannis de Saint- Martin par l'armée allemande reprennent leur fuite sans fin,

---

[55] - Ibid, p.292.

[56] - Ibid, p.293.

dont le commencement se perd dans la nuit des temps. »[57]

Quant au peuple palestinien représenté par la figure emblématique de Nejma, il n'est devenu exilé et errant que vers les années 40 lorsque les immigrants juifs commencent à affluer vers la Palestine.

Les Palestiniens sont expulsés de leurs maisons, de leurs terres. Les hommes se font tuer à la guerre qui oppose l'armée arabe et l'armée israélienne et les femmes et les enfants sont parqués dans des camps de réfugiés précaires encadrés par les nations unies pour laisser place aux nouveaux arrivants juifs. Voilà donc un peuple exilé sur sa propre terre et il ne cesse de l'être jusqu'au jour d'aujourd'hui sans parler des Palestiniens qui ont dû se réfugier au Liban, en Irak ou en Jordanie. Et le journal de Nejma est plus qu'une éloquente description de l'injustice et du coup dur asséné aux droits de l'homme.

Anne Millat citée par Bruno Thibault dans sa métaphore exotique observe que le roman relate *« une histoire en miroir où les persécutés deviennent à leur tour des persécuteurs. »*[58]

Bruno Thibault enchaîne en rappelant qu'Albert Camus a analysé dans *l'homme révolté* la dialectique par laquelle une révolte politique et ou métaphysique, authentique et légitime au départ, peut se transformer parfois en un nouveau système d'exclusion et d'oppression.

C'est ce qui a dû se passer dans le rapport palestino israélien sauf que Le Clézio ne le dit pas texto dans *Étoile errante,* lui qui a toujours refusé de prendre parti et de donner à son œuvre une dimension politique allant jusqu'à retarder la publication *d'Étoile errante* d'une dizaine d'années, mais cette réalité est un peu suggérée entre les lignes. D'ailleurs, Julia Kristeva le confirme : *« n'est –il pas vrai que l'amertume accumulée dans l'âme de l'exilé peut s'exprimer par la persécution d'un autre exilé ? »* [59]

D'exil ou d'errance, Le Clézio donne vie et voix à une sorte de mobilité de fluidité hors paire.

---

[57] -BORGOMANO Madeleine, *Nice et son haut pays* dans « *les cahiers de J.M.G Le Clézio* N°1, coordonné par Isabelle Roussel Gillet et Marina Salles, op.cit., p.24.

[58] - THIBAULT Bruno, *J.M.G Le Clézio et la métaphore exotique*, op.cit., p.165.

[59] - KRISTEVA Julia, *Etrangers à nous même*, op.cit., p.99.

Ce petit retour aux sources du réel nous a paru utile pour comprendre où en sont les deux peuples palestinien et israélien de l'exil et de l'errance et où ils en sont l'un par rapport à l'autre sans pour autant sombrer dans d'infinis détails historiques, avant d'entamer notre étude littéraire proprement dite.

La présence de la guerre dans *Étoile errante* n'est pas fortuite, Marina Salles le confirme en faisant remarquer que *« l'évocation des guerres du siècle, jusqu'aux plus récentes [...] cristallise quelques- uns des grands thèmes de l'univers le clézien : l'errance, l'exil, la solitude et la mort. »* [60]

A présent, nous donnons un aperçu sur les deux théories sur lesquelles nous nous basons essentiellement pour approcher notre corpus à savoir l'énonciation et la narratologie.

I-4- Aspect méthodologique et théorique

L'exil et l'errance sont deux thèmes récurrents chez Le Clézio et la façon dont ils prennent vie dans *Étoile errante* est susceptible d'être largement décelable par les voies de l'énonciation et de la narratologie.

I-4-1- L'énonciation

Le domaine de l'énonciation s'est élargi d'une manière considérable depuis les réflexions pragmmatiques de Benveniste et Jakobson à la fin des années 50.

L'énonciation est définie comme étant l'acte individuel d'utilisation de la langue pour l'opposer à l'énoncé, objet linguistique résultant de cette utilisation.[61]

Katherine Kerbrat-Orecchioni définit la problématique de l'énonciation de la manière suivante :

> *« C'est la recherche des procédés linguistiques (shifters, modalisateurs, termes évaluateurs, etc.) par lesquels le locuteur imprime sa marque à*

---

[60] - SALLES Marina, *Le Clézio notre contemporain*, op.cit., p.65.

[61] - MAINGUEEAU Dominique, *L'énonciation en linguistique française*, Hachette Livre, Paris, 1994, p.9.

l'énoncé, s'inscrit dans le message (implicitement ou explicitement) et se situe par rapport à lui (problème de la "distance énonciative"). »[62]

Dans notre présent travail, nous tenterons une recherche des shifters appelés aussi déictiques qui contribuent au déploiment des thèmes de l'exil et de l'errance. Katherine Kerbrat-Orecchioni les définit ainsi :

« Ce sont les unités linguistiques dont le fonctionnement sémantico-référentiel (selection à l'encodage, interprétation au décodage) implique une prise en considération de certains des éléments constitutifs de la situation de communication, à savoir
-le rôle que tiennent dans le procès d'énonciation les actants de l'énoncé
-la situation spatio-temporelle du locuteur, et éventuellement de l'allocutaire. »[63]

Les pronoms personnels sont les plus évidents et les mieux connus des déictiques
La localisation temporelle et spatiale est aussi un déictique largement exploitable quant à l'expression de l'exil et de l'errance.
La localisation temporelle en français s'effectue essentiellement grâce au double jeu des formes temporelles de la conjugaison verbale et des adverbes et locutions adverbiales.
En ce qui concerne la localisation spatiale, elle est prise en charge essentiellement par des éléments adverbiaux tels que : ici, là, là-bas etc.
Ces micro-systèmes d'opposition correspondent à divers découpages de la catégorie de la spatialité. Si on ignore la position du corps de l'énonciateur qui les a émis, ces termes restent parfaitement opaques ; si le corps change de place, leur interprétation change corrélativement.

Quand il est question d'un texte littéraire, l'application des théories de l'énonciation devient plus ou moins délicate comme le souligne Katherine Kerbrat-Orecchioni :

---

[62]- KERBRAT-ORECCHIONI Katherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langag*e, Paris, Armand Colin, 1980, p.32.

[63] - Ibid, p.36.

« Dès lors qu'il s'agit d'un texte littéraire, le problème du "Qui parle ?"s'obscurcit donc effroyablement. Barthes ne déclare-t-il pas, à propos de Flaubert dont l'œuvre ne passe pourtant pas spécialement pour "dialogique", que le propre de l'écriture " est d'empêcher de jamais répondre à cette question : Qui parle ?"(1970, p.146). Le "je" peut en effet y dénoter tout autre chose que l'émetteur effectif, mais aussi, car cela vaut pour toutes les coordonnées déictiques, "ici" et "maintenant", tout autre chose que sa situation spatio-temporelle. » [64]

Dans notre présent travail, l'énonciation est relayée par la narratologie.

I-4-2- La narratologie

La narratologie est une discipline fondée sur l'étude des textes narratifs. Elle est parfois qualifiée de science de la narration.

C'est en 1969 que Tzevetan Todorov a proposé le terme de narratologie. Deux autres chercheurs, Mieke Bal et Gérard Genette, ont approfondi les recherches portant sur cette méthodologie.

La distinction entre la narration, l'histoire et le récit à laquelle s'ajoutent la mimésis et la diégèse constitue le fondement de l'étude narratologique. C'est en effet à partir de ces éléments que toute la théorie littéraire va être mise en place.

- L'histoire se définit comme l'ensemble des événements racontés.
- Le récit, c'est le discours oral ou écrit qui raconte les événements.
- La narration est l'acte réel ou fictif qui produit ce discours, c'est à dire le fait même de raconter.
- La mimésis distingue l'œuvre de la fiction, elle indique que la situation narrative est une imitation, une invention.
- La diégèse quant à elle, fait référence à l'univers dans lequel l'histoire se déroule, d'où la confusion entre diégèse et histoire. La diégèse s'oppose plutôt à la description et désigne l'aspect narratif du discours.

[64] - Ibid, p.172.

Tout récit suppose une certaine organisation. L'histoire des événements, pour être compréhensible doit avoir un certain ordre. La plus simple des organisations ordonnées est celle produite par la succession temporelle. Une autre forme d'organisation est celle de l'ordre logique ou causal et où : *« La fiction progresse grâce à un mécanisme de causes à effets ; un événement entraîne sa conséquence et ainsi de suite. »* [65]

Or, il se trouve parfois que cet ordre chronologique ou logique est chamboulé dans un texte au service d'un thème, d'une idée etc, véhiculés par un texte comme pourrait l'être les thèmes de l'exil et de l'errance.

Aussi l'analyse d'un texte par une approche narratologique nécessite-t-elle l'étude du point de vue et la focalisation.

Le point de vue est l'ensemble des procédés utilisés par l'auteur pour présenter le récit sous des angles différents.

La focalisation révèle les différents foyers qui permettent de décrire les événements, les paysages ou les personnages. Il s'agit donc de désigner celui qui voit ou celui qui perçoit.

On distingue : la focalisation interne, c'est le point de vue le plus fréquent. Dans ce cas, les descriptions et les portraits suivent le regard du personnage principal ou, à défaut, celui de chacun des personnages tour à tour. L'impression que le narrateur pénètre également les pensées des personnages est omniprésente.

La focalisation externe, là, le narrateur rapporte les événements en position de témoin objectif, il n'entre pas dans le for intérieur des personnages.

La focalisation zéro, dans ce cas, le narrateur est présent partout, sait tout, pénétrant la totalité de l'univers romanesque, on parle alors de narrateur omniscient.[66]

Aux questions de point de vue et de focalisation, s'ajoutent celles des instances ou voix narratives.

La première instance narrative est celle du narrateur, il ne s'agit pas de retrouver l'auteur mais de reconnaître la voix qui s'exprime dans la fiction.[67]

---

[65] - GOLDENSTEIN Jean-Pierre, *Lire le roman*, Bruxelles, De Boeck Ducolot, 1999, p.97.

[66] - GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, p.203-221.

[67] - Ibid, p.239-266.

Pour ce qui est de l'espace et de la temporalité, examinons ce qu' en dit Lydie Ibo de l'université de l'Université de Bouaké-Côte d'Ivoire:

> *«Pour la narratologie, l'espace est analysé en fonction de la dynamique des actions. Les éléments qui constituent l'espace sont d'abord inventoriés. Puis l'analyse tient compte des déplacements des actants pendant les actions menées dans ces espace.*
> *Il s'agit alors de déterminer les mouvements des actants, mouvements donnant lieu à un schéma des trajectoires[…]*
> *La temporalité en narratologie se rapporte surtout au temps de la fiction et au temps de la narration[…]*
> *Le temps de la narration, c'est l'expression du temps indiqué par les modes et temps verbaux. Le temps de la fiction détermine l'époque pendant laquelle se situe l'aventure racontée ».*[68]

La narratologie propose aussi une analyse des personnages : portrait physique, moral et comportemental, statut social, tout ceci est complété par l'étude du réseau relationnel du personnage et le schéma de ses actions.[69]
D'où l'importance de l'étude de l'espace, du temps et des personnages dans *Étoile errante*.

L'appréhension de notre corpus par les voies de l'énonciation et de la narratologie est à même de nous faire parvenir à notre objectif dans ce présent travail étant donné que l'intérêt de l'application de ces deux méthodes n'est pas dans la divergence mais dans la complémentarité.

Notre présence sur la terre est la conséquence de l'exil du premier couple humain. Ainsi, l'exil, tout en étant un vécu humain, est une matière qui alimente la littérature depuis la nuit des temps. Le thème a été traité aussi bien dans les textes sacrés que dans les œuvres profanes.

---

[68]- IBO Lydie, *Approche comparative de la narratologie et de la sémiotique narrative,* greenstone.lecames.org/collect/revue/index/assoc/…/B-008-01-105-117.pdf
[69] - GOLDENSTEIN Jean-Pierre, *Lire le roman*, op.cit., pp.49-70.

Les premiers portraits d'exilés étaient les prophètes. A son tour, la mythologie grecque présente des portraits d'exilés et d'errants dont Ulysse. Vient l'antiquité romaine qui voit en Ovide le visage emblématique de l'exilé.
De la bible au coran, des chants d'Homère à la poésie d'Ovide, du moyen âge et le mythe du Juif errant aux temps modernes puis contemporains, écrire l'exil en exil demeure l'un des traits de la littérature, africaine et maghrébine notamment.

Les termes d'exil et d'errance sont polysémiques. Outre la définition ou les définitions qu'en donne le dictionnaire, plusieurs critiques ont tenté de les cerner sans toutefois arriver à une formule unique, c'est que les deux phénomènes sont assez complexes.
Mais la littérature les a exploités à fond, en tant que terme, en tant que thème et en tant que phénomène, l'œuvre de Le Clézio notamment.

Si l'exil et l'errance sont deux thèmes récurrents chez cet auteur, c'est parce que la vie de ses ancêtres est marquée par les deux phénomènes, la sienne aussi. En effet, il vit entre l'Amérique et l'Europe, entre le Nouveau Mexique et Nice. Le Clézio est souvent désigné par des appellations telles que "l'écrivain nomade", "l'écrivain voyageur" etc.

Quant à *Étoile errante*, c'est l'un des plus grands romans de Le Clézio. Il raconte comme son nom l'indique l'histoire de deux destinées errantes de deux femmes, de deux peuples qui se disputent une terre sur laquelle se rencontrent deux étoiles errantes: Esther et Nejma, elles échangent leur nom par écrit. Une rencontre et un échange qui contrastent avec le gouffre qui sépare les deux peuples.

Nous avons survolé les thèmes de l'exil et de l'errance dans les textes sacrés et profanes. Nous avons visité ces deux notions en nous appuyant sur les propos de quelques critiques. Nous avons interrogé la vie et l'œuvre de Le Clézio, le tout pour y déceler une piste, des pistes susceptibles de nous aider à appréhender ces thèmes dans notre corpus. Aussi avons-nous eu recours à deux clés qui pourraient nous donner accès à la façon dont l'exil et l'errance prennent vie dans *Étoile errante* à savoir l'énonciation et la narratologie. Ceci nous permet d'entamer l'étude littéraire proprement dite dans l'étape suivante.

CHAPITRE II :

Étoile errante ou le syndrome de l'errance

Les trois cent cinquante pages d'*Étoile errante*, à commencer par le titre, bougent vibrent et vivent au rythme de la mouvance des personnages, du temps, de l'espace et des mots.
Ainsi, nous commençons le chapitre d'emblée par l'étude du titre du roman.

II-1-*Étoile errante* : un titre, un thème

Chez Le Clézio, le titre à lui seul fait thème, *Étoile errante* notamment, c'est aussi un titre-personnage car il met déjà dès le départ les personnages en scène. Il s'agit d'une mise en scène sur le mode métaphorique.
Étoile errante est un syntagme nominal à valeur descriptive dont le nom–noyau « *Étoile* » est dépourvu de déterminant, s'ajoute à cela l'usage de la majuscule ce qui rapproche «*Étoile*» de la structure du nom propre et dévoile ainsi le secret du code onomastique sur lequel nous reviendrons ultérieurement.

D'autre part, le titre *Étoile errante* est une formule symbolique et poétique, c'est une citation de la chanson péruvienne citée en espagnol et qui sert d'épigraphe au roman : *Estrella errante, Amor pasajero, Sigue tu camino, Por mares y tierras, Quebra tus cadenas,* dont la version française est : *Étoile errante, amour passager, suis ton chemin par les mers et les terres, brise tes chaînes.*
Compris littéralement, le syntagme *Étoile errante* est contradictoire car une étoile fixe, prise dans une constellation, ne peut être errante.
Mais d'après les dictionnaires, l'expression « étoile errante » désignait autrefois les planètes. L'errance des femmes-étoiles évoquerait plutôt les chevaliers errants du moyen âge ou la légende du Juif errant condamné à marcher sans arrêt ni repos jusqu'à la fin du monde pour avoir outragé le Christ.
Bruno Thibault avance que : « *walter Putnam a bien vu que le titre de ce roman Étoile errante, convoque et combine deux images : l'image de l'étoile filante et le mythe du Juif errant.* »[70]

---

[70]- THIBAULT Bruno, *J.M.G Le Clézio et la métaphore exotique*, op.cit., p.163.

Il se peut qu'une malédiction analogue à celle du Juif errant pèse sur les étoiles, c'est à dire les héroïnes, Esther notamment, et qui disait : « *je hais les voyages* » EE, p.147
« *J ai compris que je n'aurai plus jamais de repos* » EE, p.148
Donc l'adjectif « errante » rappelle fortement la diaspora et le mythe du Juif errant mettant en évidence la valeur métaphorique que revêt le titre.

La connotation judaïque de l'adjectif « errante » s'ajoute à celle du mot « étoile » représentée par une figure géométrique de cinq ou six branches, la dernière est appelée hexagramme, hexagone étoilé, bouclier de David ou sceau de Salomon. L'étoile de David est un symbole reconnu du judaïsme et de l'identité juive. L'étoile de David est mentionnée une seule fois dans le roman lors de la proclamation de l'état d'Israël : « *Au–dessus du musée, le drapeau est monté sur la hampe, avec l'étoile bleue qui flottait dans le ciel.* » EE, p.213
Bruno Thibault estime que : « *cette étoile symbolise dans le roman l'aventure ancestrale, mais aussi les tribulations contemporaines de la communauté juive entre intégration et persécution, entre diaspora et sionisme.* »[71]
Le roman ne fait pas mention d'une autre utilisation du symbole de l'étoile, une sorte d'utilisation détournée, c'est l'étoile jaune imposée aux Juifs par les Allemands pendant la guerre, mais le port de l'étoile jaune n'était pas obligatoire tant que dura l'occupation par les Italiens.

Ce n'est pas seulement Esther qui est désignée par la métaphore « étoile » mais aussi le personnage de Nejma la Palestinienne et là, il s 'agit bien entendu de l'autre étoile celle à cinq branches, elle aussi n'est mentionnée qu'une seule fois dans le texte : *« celle que je connaissais bien, avec sa voile rouge et sur l'étrave, l'étoile verte de mon nom, que mon père emmenait avec lui.»* EE, p.274
Elle apparaît dans les souvenirs de Nejma quand elle revoit en imagination, le retour au crépuscule, des barques de pêche, surtout celle de son père.
Ainsi, le titre anticipe sur le texte qu'il intitule en renfermant dans sa structure sémantique le nom des deux personnages principaux du roman, lesquels nous tenterons d'étudier dans un autre volet.

[71]- Ibid, p.136.

Pourquoi le titre est-il au singulier alors que le récit met en scène « deux étoiles » ?

Il s'agit de deux jeunes filles issues de deux peuples différents, opposés, voire ennemis. Le singulier peut être expliqué vraisemblablement par la similitude des destins des deux héroïnes, des destins sous le signe de l'exil et de l'errance. Aussi est-il possible de lire le titre d'une autre manière : l'une des deux protagonistes, Esther n'est pas à proprement parler une errante puisque sa quête s'achève par la reconstitution de son identité juive, par contre Nejma, vu son rayonnement passager et incertain, serait la vraie errante ou bien l'étoile errante dans le sens moderne, c'est à dire assimilable à une étoile filante.

On pourrait bien adopter cette interprétation si on se référait à l'histoire d'Esther qui occupe la majeure partie du roman par rapport à celle de Nejma qui apparaît au milieu du livre de façon brève, passagère pour être donc elle, l'étoile errante ou filante.

Le titre est donc étroitement lié aux personnages, c'est le premier qui les présente.

II-2- Les personnages, les étoiles et l'errance

> *« Jamais personne ne m'avait parlé des étoiles depuis que mon père me les avait montrées, un soir, l'été de sa mort. Les étoiles fixes et les étoiles filantes, qui glissaient comme des gouttes sur la surface de la nuit. Ainsi, il m'avait donné mon nom, étoile, petite étoile…. »* EE, p.192

C'est le personnage principal du roman qui tient ces propos concernant les étoiles. Ce passage montre à quel point les étoiles sont significatives pour les personnages et pour le roman, les étoiles filantes (ou errantes) en particulier. Ces personnages sans lesquels nous ne pouvons concevoir une fiction, tiennent tant aux étoiles.

Michelle Labbé avance que : *« le personnage ou le protagoniste est en même temps le premier signe de fiction. »* [72]

Et afin d'approcher les soubassements des thématiques de l'exil et de l'errance et la façon dont ils se déploient dans un texte de fiction, nous nous penchons dans ce volet sur le profile du protagoniste errant.

[72] - LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, op.cit., p.81.

Dans un roman comme *Étoile errante*, le système onomastique est un élément qu'on ne peut ignorer tant il est chargé de significations.

II-2-1- Le système onomastique

Roland Barthes décrit le nom propre comme étant « *le prince des signifiants. Ses connotations sont riches sociales et symboliques. »*[73]

Dans ce sens, le nom propre ne se limite pas à la désignation, mais « *s'offre à une exploration, à un déchiffrement. »* [74]

Nous pouvons nous appuyer sur ce que Roland Barthes a écrit dans son étude des noms propres chez Proust. Il analyse le pouvoir que possède cette « *classe d'unités verbales »* que sont les noms propres « *de constituer l'essence des objets romanesques. »* [75]

Le nom d'Esther est déjà cité à la page 16 : *« elle avait treize ans, elle s'appelait Hélène Grève, mais son père disait : Esther. »* EE, p.16

Jean - Xavier Ridon dit : *« en fait, Le Clézio se moque directement du système de fiche d'état civil qui définit notre identité selon le nom, le lieu de naissance, la race etc.… »*.[76] Cela se voit surtout dans ses premiers livres.

Tous les personnages le clézien ont un nom, l'auteur, qui, sans renouer vraiment avec la fiche d'état civil du roman réaliste, privilégie souvent les prénoms : Esther, Lola, Leila, Nejma… Des prénoms dotés d'une part, d'une valeur singularisante et d'autre part, d'une fonction allégorique.

Marina Salles observe que :

> « *Les connotations mythiques de leurs noms les leste au contraire d'un surplus d'humanité, les assimilant à des êtres collectifs* dont les *caractéristiques singulières s'effacent sous les Attributs ontologiques. […] L'humanité de le Clézio vise à concilier la perception moderne de l'individu comme une créature singulière, irremplaçable, affirmée par l'unicité du*

---

[73] - BARTHES Roland, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985, p .335.

[74] - BARTHES Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, suivi de *nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972. p.124.

[75] - Ibid, p.124.

[76] - RIDON Jean – Xavier, *Henri Michaux, J.M.G Le Clézio*, *L'exil des mots*, Paris, Editions Kimé, 1995, p.71.

nom, et l'intégration à un continuum: une communauté, une histoire, la condition humaine. » [77]

Ceci est valable à très grande échelle pour Esther et Nejma qui représentent un peuple, une communauté contenus dans chacun des replis de leur nom.
A observer le passage suivant :

> *« Esther était la plus sauvage de toutes, avec ses cheveux noirs et bouclés coupés courts, son visage halé, et quand sa mère la voyait rentrer pour manger, elle lui disait : " Hélène, tu a l'air d'une gitane ! " son père aimait bien cela, il disait alors son nom en espagnol : « Estrellita, petit étoile. »* EE p.17

Nous remarquons que trois prénoms sont donnés au même personnage.
Esther est le vrai nom de la petite fille, il signifie "étoile" en hébreu mais elle est contrainte de changer de prénom et de se faire appeler Hélène pour cacher ses origines juives pendant la guerre.
Estrellita donne par un jeu linguistique son nom au roman *Étoile errante*. En effet, le livre porte en exergue une chanson péruvienne dont les premiers mots sont :"étoile errante" cette variation onomastique va de paire avec les thèmes du roman : l'exil, l'errance, la guerre.
Raymond Mbassi Atéba donne un autre détail sur la forte motivation du choix du nom d'Esther :

> *« Esther signifie l'étoile, il s'agit également d'un personnage biblique. En effet, Jérusalem* a *été pris par Nabuchodonosor, qui a déporté les Juifs en Babylonie, après avoir détruit leur temple en 587 avant Jésus- Christ. Esther est une juive de la tribu de Benjamin, née à Babylone pendant la captivité. Elle épouse le roi des Perses, Assuérus, et sauve les Juifs d'un massacre que*

[77] - SALLES Marina, *Le Clézio notre contemporain*, op.cit., pp.240, 241.

fomentait l'un des ministres de ce roi. La bible lui consacre un livre. Le livre d'Esther. »[78]

Raymond Mbassi Atéba fait remarquer à la suite de cela que : *«Esther Grève est porteuse d'une hérédité lourde de son prénom. Son voyage entre mémoire et histoire est la reconstitution littéraire des exils qui ont marqué le destin des Juifs.* » [79]

Dans *Étoile errante*, ce n'est pas seulement Esther qui est désignée par la métaphore « étoile », mais il y a aussi le personnage représenté par la jeune fille palestinienne Nejma, ainsi peut – on lire :

> «*Ceci est la mémoire des jours que nous avons vécus au camp de Nour Chams, telle que j'ai décidé de l'écrire, moi Nejma en souvenir de Saadi Abou Talib, le Baddawi et de notre tante Aamma Houria, en souvenir aussi de ma mère Fatma que je n'ai pas connue, et de mon père Ahmad.* » EE, p.223

A part le nom de Nejma qui nous intéresse, le passage contient d'autres noms profondément ancrés dans la société arabo-musulmane.
Le nom Nejma est cité dans une page ultérieure et mis en exergue typographiquement : *« elle écrivit son nom, comme ceci, en lettres majuscules : NEJMA. »* EE, p.219
Nejma veut dire « étoile » en arabe, l'étoile est un symbole profondément ancré dans l'imaginaire musulman, sa présence sur le drapeau de beaucoup de pays musulmans en est la preuve, de la Turquie à la Somalie et de la Syrie à la Mauritanie. Le nom de la Palestinienne Nejma nous rappelle le roman majeur de Kateb Yacine et de toute la littérature maghrébine francophone : *Nedjma* qui relate la quête d'identité d'un pays.

Comme nous venons de le voir, le choix des noms n'est pas fortuit, il est motivé par la volonté d'aller au delà du signifiant vers un signifié doté d'une forte charge sémantique et d'une fonctionnalité originale pour que le rapport signifiant signifié ne soit pas tout juste arbitraire, telle est la vertu de l'univers littéraire. Il apparaît clair que

---

[78] - MBASSI ATEBA Raymond, *Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Une poétique de la mondialité*, *op.cit.*, p.44.

[79] - Ibid, p.45.

l'errance transparaît dors et déjà à partir du code onomastique adopté par Le Clézio dans *Étoile errante.*

II-2-2- La prédisposition à l'errance

Nous venons de noter que le nom est motivé chez Le Clézio. Y a t-il d'autres détails, d'autres caractéristiques qui prédisposent le personnage à l'errance ?
Dans la plupart des textes de Le Clézio, évoluent des personnages juvéniles, des enfants et des adolescents. Michelle Labbé explique cela de la façon suivante:

> *«Si tant de héros dans l'œuvre de J.M.G Le Clézio sont des enfants, c'est justement parce que leur regard est la référence suprême, qu'ils sont aptes à la découverte, ont cette faculté d'émotion et d'étonnement qu'ont perdu les adultes dont l'esprit, émoussé au contact des théories et de l'utilisation pragmatique des choses, ni ne s'effraie ni ne s'émerveille et qui, croyant avoir tout expliqué, ne cherche plus. »*[80]

L'esprit des enfants s'émerveille devant tout et n'a pas la prétention d'avoir tout expliqué, il cherche, donc erre.

Dans *Étoile errante*, nous accompagnons Esther de l'enfance jusqu'à la vieillesse alors que nous n'avons de Nejma que son adolescence et quelques bribes et fragments de son enfance grâce à des réminiscences. En quoi cela travaille-t- il notre thème?
Des éléments de réponse peuvent être fournis par de Jean – Xavier Ridon :
« L'idée de l'enfance redéfinit un espace d'origine. Elle présente un espace privilégié de l'existence où tout apparaît comme un commencement. »[81]
Si pour tout exilé, la quête de l'origine est une constante, cette origine n'est concevable qu'à partir de l'enfance, l'aube de la vie.

Le cas d'Esther est un peu particulier, elle est exilée du lieu de son enfance et exilée de la terre promise. Saint–Martin n'est pas vraiment pour elle le commencement et Jérusalem n'est pas tout à fait l'aboutissement, d'où son errance.

---

[80] - LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, op.cit., p.128.

[81] - RIDON Jean – Xavier, *Henri Michaux, J.M.G Le Clézio, L'exil des mots,* op.cit., p.103.

Nejma est exilée d'Akka, sa ville natale, exilée de son pays même en y étant restée, elle est exilée de son enfance. Jean – Xavier Ridon dit aussi à propos de l'enfant qu' *« il est cette image de soi qui nous dissocie de nous même comme étant différente parce qu'elle se situe dans le temps qui ne peut pas se réactualiser. »*[82]

L'enfance est un temps essentiel pour un exilé qui tente de renouer avec son origine, son passé sans possibilité de le réactualiser parce que la machine à remonter le temps n'est pas encore inventée par l'homme, mais il y a toujours la possibilité de le revisiter par la mémoire.

Ce même critique voit aussi que : « L*'enfant est un être de l'exil par excellence car son être n'est fait que d'exil, il ne possède aucun point fixe qui lui permettrait de se dire.* »[83].

L'enfant ne sait pas encore, ne connaît pas encore, les repères sont pour lui brouillés, il erre, cherche et finira un jour par comprendre ou bien ne jamais comprendre.

« Esther n'arrivait pas à comprendre ce que tout cela signifiait, ces hommes, ces femmes tellement différents, parlant toutes ces langues, venant de toutes les régions du monde sur cette place » EE, p.25

Ce qu'Esther n'arrivait pas à comprendre, c'est cette condition des Juifs pourtant comme le dit Jean Onimus : *« les enfants ont une prodigieuse puissance d'observation et de participation. »* [84]

Esther, de part sa nature et son tempérament, est quelqu'un qui bouge énormément comme si elle était prédisposée et prédestinée à l'errance : « *Esther ne pouvait pas rester une minute en place dans l'appartement.* » EE, p.43

« Un soir, dans son lit, dans la chambre obscur, Esther avait entendu sa mère se plaindre de ce qu'Esther passait son temps à vagabonder. » EE, p.43

La deuxième catégorie des personnages juvéniles est celle des adolescents. Car l'adolescence est cette phase intermédiaire entre l'enfance et l'âge adulte, une espèce d'entre-deux déterminant pour la formation de l'être.

---

[82] - Ibid, p.103.

[83] - Ibid, p.104.

[84] - ONIMUS Jean, *Pour lire Le Clézio,* op.cit., p.127.

Esther a dix sept ans : « *J'ai dix sept ans. Je sais que je vais quitter ce pays pour toujours* » EE, p.143

Esther n'est plus une enfant, elle commence à prendre son destin en main, avec le besoin comme tout adolescent d'affirmer sa personnalité.

Nejma a seize ans, elle dit:

> « *Et comme dans un miroir, je voyais mon propre visage, non celui d'une jeune fille de seize ans, beauté voilée que les yeux impatients des jeunes gens interrogent, mais visage d'une vieille femme ridée, flétrie, noircie par le malheur, desséchée par l'approche de la mort*. » EE, p.232.

Nejma accablée par le malheur, la misère au camp de Nour Chams ne donne pas l'air d'une adolescente mais plutôt d'une vielle femme, comment peut il être autrement face à la soif, à la faim, au manque d'hygiène ? Dans de telles conditions, le physique se dégrade et peut être même le moral, alors la frontière entre la jeunesse et la vieillesse devient infime. Ici Nejma n'est pas en position d'affirmer sa personnalité, ce qui la préoccupe c'est de survivre.

Le choix des protagonistes adolescents comme figures d'exilés et d'errants est peut être dû au fait que l'adolescent n'est pas encore un être accompli et qui est en quête de lui-même. Ses repères sont parfois brouillés, alors il erre, il les cherche et se cherche.

Il n'est pas seulement question d'une traversée des territoires à la recherche d'un lieu d'ancrage mais aussi d'une traversée du monde intérieur à la recherche de soi. L'adolescent est déjà exilé de lui-même, et quand s'ajoute à cela un exil réel amplifié par une guerre sans merci, le déchirement n'en sera que plus vif.

L'adolescent est amené à se définir, et l'adolescent exilé doit se définir et aussi se redéfinir en tenant compte des paramètres relatifs à sa situation et à sa condition d'exilé et là, la tâche est doublement rude.

Il y a un autre détail concernant le profile des protagonistes d'*Étoile errante*, c'est le fait d'être des femmes du moins des futures femmes.

Les femmes ne sont pas allées à la guerre mais la guerre est venue vers elles, elles en subissent les conséquences jusqu'à la moelle.

Aussi nos deux protagonistes sont-elles des orphelines. Esther a perdu son père Michel Grève tué sur les collines de Berthemont en essayant de faire passer un groupe de Juifs clandestins. Elle n'est pas la seule orpheline, la guerre en a fait tant : *« les orphelins allaient à l'église de Festiona, chaque après midi, à la tombée de la nuit »* EE, p.128

Mais le statut d'orphelin demeure au cœur de toute articulation familiale, sociale et humaine, il concerne aussi le peuple palestinien, et Nejma en est le meilleur exemple. Elle n'a jamais connu sa mère, et son père est tué à la guerre israélo-palestinienne.

L'absence du père est très significative dans le cas de l'exil étant donné que le père représente l'origine et son absence équivaut à une absence d'origine.

Nous avons essayé de donner un aperçu sur le profile des héroïnes *d'Étoile errante* avant d'aborder l'espace et le temps où se déploient leur exil et leur errance.

Nous avons relevé qu'elles portent des noms renvoyant à l'errance, qu'elles sont dans la plus grande partie du roman à un âge sensible et délicat marqué par l'instabilité aussi bien intérieure qu'extérieure, qu'elles sont des femmes, qui, même n'étant pas sur les champs de bataille, subissent doublement l'impact de la guerre : misère, précarité, fuite, expulsion et perte des êtres chers ce qui fait des enfants des orphelins et des femmes des veuves. Toutes ces conditions réunies constituent un terrain propice à l'exil et à l'errance.

Dans l'étape suivante, nous nous proposons d'examiner le chronotope de l'exil et de l'errance, c'est-à-dire étudier leur rapport avec le temps et l'espace.

La problématique de l'espace est une notion inhérente à l'exil puisqu'il est à priori question d'un déplacement ou de plusieurs déplacements d'un lieu-source, un lieu-origine, un lieu natal, un lieu-patri, bref un lieu premier vers un lieu autre. Dans le cas de notre corpus *Étoile errante*, la question ne s'arrête pas à l'exil tout court et qui est par définition une relation entre deux espaces, deux lieux : lieu source et lieu d'exil (lieu refuge, lieu d'accueil) mais le prolonge, le complexifie par la multiplicité des déplacements et des lieux jusqu'à l'errance. Nos étoiles errantes qui sont d'abord deux étoiles exilées et arrachées à leur espace familier parcourent une multitude de lieux, cela nous mène à parler plus d'errance que d'exil du moins dans ce volet.

II-3- Le chronotope de l'exil et de l'errance

Selon Michelle Labbé: « *le roman serait devenu l'écrit où des protagonistes de fiction développent leur action dans l'espace et le temps sur quelques centaines de pages.* »[85]

Justement cette action des protagonistes consiste en grande partie en mouvance et errance dans des espaces et des temps multiples.

Donc l'énonciation de l'errance semble être tributaire de certains codes essentiellement topographiques et chronologiques. Le temps et l'espace comme l'indique Barthes sont les deux éléments clefs de tout récit.[86]

Ces deux éléments clefs ne sont pas totalement dissociés, séparés, décloisonnés, et comme on peut ordinairement le voir, ils sont liés.

Une vogue littéraire récente, largement répondue par Mikhaïl Bakhtine privilégie la notion d'espace-temps dite chronotope. Cette notion tend à montrer l'interaction entre l'espace et le temps.

« Nous appellerons chronotope, ce qui se traduit par " temps espace " la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature [...], il exprime l'indissolubilité de l'espace et du temps. »[87]

Dans *Étoile errante*, l'auteur situe précisément dans l'espace et le temps son récit par des indices mis en tête de certains chapitres : Saint-Martin-Vésubie été 1943, p.15/ Festiona, 1944, p.120/ Port d'Alon, décembre 1947, p.143/ Camp de Nour Chams, été 1948, p.223/ Ramat - Yohanan 1950, p.295/ Montréal, rue Notre-Dame, hiver 1966, p.311/ Nice, été 1982, Hôtel de la Solitude, p.327.

Le roman est ponctué par des indications spatio-temporelles. Lieux et dates définissent des chronotopes, des morceaux d'espace-temps. La datation est chronologique mais discontinue, trouée de longs silences par exemple entre 1950 et 1966,1966-1982.

L'espace est discontinu aussi. Les noms de lieux sont authentiques et désignent les points de friction entre histoires individuelles et histoires collectives. Le récit suit

---

[85] - LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, op.cit., p.81.

[86] - BARTHES Roland, « *introduction à l'analyse structurale des récits* » Communications, N°8, Paris, Seuil, 1966, p.11.

[87] - BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978, p.237.

les errances d'Esther de Saint Martin à Festiona de Port d'Alon au kibboutz Ramat Yohanan, de Montréal à Nice.

La troisième partie fait exception. Au centre du roman, elle introduit Nejma la Palestinienne. L'histoire d'Esther occupe beaucoup plus de place dans le roman que celle de Nejma : deux cent cinquante pages contre soixante-dix. Toutefois, le déséquilibre n'est pas si grand qu'il y paraît vu que la partie consacrée à Nejma est la partie centrale.

Esther et Nejma se sont croisées, pour quelques instants sur la route de Jérusalem et depuis, elles ne se sont jamais revues, mais l'image de Nejma va accompagner Esther. Aux toutes dernières pages du roman, elle exprime la force de cette présence en elle : *« je pense encore à Nejma, ma sœur perdue il y a si longtemps dans ce nuage de poussière du chemin, et que je dois retrouver. »* EE, p.345

A proximité du camp de Nour Chams, la géographie et la chronologie deviennent incertaines : la vie dans le camp efface tous les repères. Comment situer dans le désert un camp de réfugiés qui ne figure sur aucune carte ? Et comment mesurer le temps quand *« les jours se sont amoncelés, pareils à cette fine poussière qui vient de nulle part, invisible et impalpable, mais qui recouvre tout. »* EE, p.229

Si le temps est discontinu, l'espace l'est aussi, et l'histoire d'Esther l'est davantage surtout si l'on se réfère au chapitre de Nejma inséré au centre de deux chapitres qui traitent la vie et l'errance d'Esther.

Comme nous avons affaire à des étoiles errantes qui bougent, qui se déplacent, l'étude de leur errance géographique est de rigueur. Cette étude consistera à visiter les lieux qu'elle implique et la façon dont elle est énoncée.

II-3-1- L'errance géographique ou géographie de l'errance

C'est une géographie impliquant trois continents, une mer méditerranée, des monts et des rivières, des villages et des villes, des forêts et des déserts aux noms et descriptions authentiques.

II-3-1-1- Les lieux traversés

Pour notre première héroïne, Esther Grève la Juive, l'espace du premier déplacement cité est Saint Martin « *un vert paradis* » à ses yeux, elle, la fillette de treize

ans. Mais est-ce que Saint-Martin est pour autant le lieu du commencement de son errance ?

Si l'on se réfère à la page 150 du roman, il s'avère que Saint – Martin n'est pas le lieu où s'amorce l'errance d'Esther : « *je me souviens, quand j'avais dix ans, c'était au début de la guerre, quand nous avions fui Nice, vers Saint- Martin* » EE, p.150.

Il y a eu donc un déplacement antérieur de Nice à Saint Martin qui est seulement une escale où le temps s'est arrêté. Ce moment de répit n'a pas duré longtemps car il fallait quitter Saint-Martin à cause du repli des troupes italiennes et l'avancée des Allemands. Et c'est la marche d'Esther et sa mère « *dans la longue cohorte* » des réfugiés juifs obligés de fuir immédiatement devant l'armée allemande afin d'avoir la vie sauve, un véritable exode, *« une fuite sans fin dont le commencement se perd dans la nuit des temps. »*[88]

Esther et sa mère ont survécu, leur errance les a conduites jusqu'à Festiona en Italie où elles ont trouvé refuge jusqu'à la fin de la guerre. L'errance reprend mais le récit renonce à la raconter et renonce par là même à citer les lieux de cette errance sauf peut être dans le passage suivant où Esther était excédée par l'attente du train :

> « *Quand cela finira-t-il ? Il me semble aujourd'hui que je n'ai jamais cessé de voyager depuis que je suis née, dans les trains, dans les autocars, sur les routes de montagnes, et puis allant d'un logement à un autre, à Nice, à Saint Martin, à Festiona puis Nice encore, et Orléans, Paris jusqu'à ce que la guerre soit finie.* » EE, P.148

De là, on retrouve Esther au port d'Alon, sa dernière escale en Europe. Commence ainsi son passage de la terre interdite à la terre promise.

Esther a longtemps attendu son père en Italie, mais il ne les a jamais rejointes, sa mère et elle. A présent, il faut tourner la page et tout oublier en partant, tel était le conseil de l'oncle Simon Ruben : « *il faut partir pour oublier ! Il faut oublier !* » EE, p.144

Oublier qui et quoi sur cette terre?

Il a dit : *« Est ce qu'il ne faut pas oublier ce que la terre a recouvert ? »* EE, p.144

---

[88] - Les Cahiers de J-M.G Le Clézio N°1, *A propos de Nice*, coordonné par Isabelle Roussel-Gillet et Marina Salles, op.cit., p. 24.

Esther a fini par comprendre : « *Maintenant je sais qu'il voulait dire mon père, c'était cela qu'il disait, mon père avait été recouvert par la terre, et il fallait bien l'oublier.* » EE, p.144

Voilà donc une autre raison pour partir, quitter ces lieux vers d'autres. La destination est la Palestine et Jérusalem. Il ne s'agit plus maintenant d'une fuite mais d'un voyage motivé par le rêve de Jérusalem. Depuis sa petite enfance, Esther entend parler de Jérusalem :

> « *Dans le silence de la nuit, la voix d'Elisabeth murmurait, répétait la même histoire, celle qu'Esther entendait depuis qu'elle comprenait les paroles, le nom magique qu'elle avait appris sans le comprendre, la ville de lumière, les fontaines, la place où se joignaient tous les chemins du monde.* »
> EE, p.217

Les Juifs ne se répètent–ils pas depuis deux mille ans : « *l'an prochain à Jérusalem* » ?

« *La ville était l'endroit le plus beau du monde, où tout ce qu'on désirait se réalisait, où il ne pouvait pas y'avoir de guerre, parce que tous ceux qui avaient été chassés et spoliés dans le monde, et qui avaient erré sans patrie, pouvaient y vivre en paix.* »EE, p.217

La question est comment atteindre une ville pareille : *« une ville comme un nuage [...] une ville qui flottait au dessus du désert comme un mirage. »* EE, p.155.

Le chemin est long et dur et le plus grand obstacle est la mer qu'il faut traverser. Pour ça, il faut échapper à la puissante flotte anglaise qui intercepte les bateaux susceptibles de transporter les Juifs à la terre promise.

Esther et sa mère, après un pénible voyage dans un train bondé de Paris à Marseille, arrivent à Port d'Alon où elles embarquent dans le bateau Sette Fratelli tant attendu et rêvé après une première tentative qui a échoué, elles débarquent enfin sur la terre promise au moment de la proclamation de l'état d'Israël, de cette plage près de Haïfa, les deux femmes gagnent en camion Jérusalem. C'est sur cette route défoncée par la guerre qu'Esther rencontre Nejma, une jeune fille palestinienne qui se détache d'un convoi de réfugiés arabes en route pour l'Irak :

« *Les réfugiés marchaient sur le bord de la route le long des camions. Ils étaient une centaine, peut être davantage, seulement des femmes et de jeunes enfants. Vêtues de haillons, pieds nus, la tête enveloppée dans des chiffons, les femmes avaient détourné le visage tandis qu'elles passaient dans le nuage de poussière.* » EE, p.218

Et là, à l'authenticité des lieux, s'oppose un geste symbolique peu vraisemblable : les deux jeunes filles échangent leurs noms par écrit sur un cahier noir appartenant à Nejma.

L'étoile qui s'est détachée de l'espace français européen est à présent dans un autre : le moyen orient : un espace d'une autre guerre et d'un autre conflit non moins hostile que celui qu'elle a laissé derrière elle et tel que le note Marina Salles : « *Étoile errante est le roman d'une désillusion :* il *n'y a pas de terre promise.* » [89]

Le parcours d'Esther ne s'arrête pas là, c'est peut être là qu'il commence, mais avant de le poursuivre, nous allons visiter celui de Nejma toujours sous le signe de la guerre et de l'errance en mettant l'accent sur l'espace et les lieux dans lesquels cette errance prend sens.

La première apparition de Nejma a lieu sur le chemin menant Esther à Jérusalem. Après la fatidique rencontre des deux étoiles, Nejma , embarquée dans les camions bâchés qui partent dans une direction inconnue, a été abandonnée en plein désert dans un camp de réfugiés appelé Nour Chams : lumière du soleil.

Nous pouvons dire qu'à partir de ce point, les repères spatiaux deviennent moins clairs, néanmoins nous savons qu'il s'agit d'un désert où la lumière brûle et dessèche : « *Ici, la lumière ne cesse pas de brûler les étendues du désert, la lumière a une telle force que les autres collines […] semblent avancer comme des vagues.* » EE, p.226

Nejma n'a traversé ni continents, ni mers, ni océans, mais elle n'est pas moins errante qu'Esther. Cette dernière n'a au moins pas connu l'enfer des camps de concentration.

Nejma est originaire de Akka, elle est donc née au bord de la mer qui reste pour elle le plus grand manque et le plus fort objet de désir : « *Il me semble que, si je pouvais voir la mer, encore, la mort n'aurait plus d'importance.* » EE, p.236

Enfermée dans un camp, les lieux de l'errance semblent limités, moins variés, il s'agit d'un camp au milieu du désert, avec tout ce que le mot "désert" peut avoir comme

[89] - SALLES Marina, *Le Clézio notre contemporain,* op.cit., p.48.

sens : *« le camp de Nour Chams est sans doute la fin de la terre, parce qu'il me semble qu'au-delà, il ne peut rien avoir, qu'on ne peut plus rien espérer. »* EE, p. 229
Nejma situe et décrit sa nouvelle « demeure » :

> *« Au dessus de moi, il y a les allées rectilignes du camp. Jour après jour, c'est devenu notre prison, et qui sait si ce ne sera pas notre cimetière ? Sur la plaine caillouteuse, limitée à l'est par le lit de l'oued desséché, le camp de Nour Chams fait une grande tache sombre, couleur de rouille et de boue, à laquelle aboutit la route de poussière. »* EE, p. 227

Une route de poussière qui mène vers un camp de poussière. Une poussière qui d'une part efface les repères et d'autre part, représente la mort puisqu'il est question non seulement de prison mais aussi de cimetière.

A Akka, Nejma errait déjà : *« Je me souviens, j'ai erré ce soir là.»* EE, p.227
C'est ce qu'elle fait aussi dans le camp de Nour Chams : *« Quand je marchais dans les rues de Nour Chams, sans but, au hasard longeant les rangs de maisons, les murs de carton goudronné, de vieilles planches…. »* EE, p.232
Tel est le décor où évolue Nejma.
Dans cette zone désertique, les puits commencent à tarir *« l'eau était devenue si rare qu'on ne pouvait plus se laver, ni laver les habits. »* EE, p.232.
Et si Nejma bouge, erre dans ce camp de désolation, la souffrance demeure et ne bouge pas d'un pouce : « *la souffrance est immobile* » EE, p.232.
*A*insi, la vie se dégrade au camp de jour en jour : la soif, la faim et enfin, la peste qui donne le dernier coup de massue à ces gens exilés dans leur propre pays sur leur propre terre.

Nejma doit donc partir avec Saadi le Baddawi, quitter le camp pour sauver sa vie et celle de Loula, le bébé de Roumya, une adolescente victime de la peste. Le narrateur reprend la parole et suit la marche de Saadi et Nejma et leur itinéraire : « *Ils ont marché chaque jour, du lever du soleil jusqu'à midi, vers le sud, à travers les collines desséchées* » EE, p. 282.

Passant par Djemmal, Haourah, jusqu' à la vallée d'Azzoun où ils se sont installés au bord de la rivière, jusqu'à l'arrivée d'autres fugitifs « *comme eux, qui marchaient la nuit et se cachaient le jour* » EE, p.289

Ils doivent donc de nouveau repartir : « *Saadi voulait partir, il disait que maintenant, d'autres gens allaient venir, et que les soldats les emmèneraient.* » EE, p.290

Ils ont pris le chemin du sud vers Al-Riha.

> « *Au crépuscule, ils ont rencontré d'autres fugitifs. C'était des hommes cette fois qui venaient d'Amman [...] Ils ont parlé des camps où les gens mouraient de faim et de fièvre [...] Ceux qui en avaient la force partaient vers le nord, vers le pays blanc, le Liban, vers Damas.* » EE, p. 291

Le lendemain, Saadi et Nejma ont commencé la marche vers Amman. « *Le soleil brillait haut dans le ciel, il brillait pour tous. La route n'avait pas de fin.* » EE, p. 292

Et comme la route n'a pas de fin, l'errance de Nejma n'en a pas une non plus.

Il s'agit d'une errance subie et non choisie tandis que commence une errance plus au moins volontaire pour Esther. Déçue par Jérusalem, elle s'installe avec sa mère au kibboutz[90] Ramat Yohanan qu'elle quittera pour échapper au deuil suite à la mort de Jacques. Elle s'installe à Montréal « rue Notre Dame » et donne naissance à son fils. En 1966, elle décide de regagner Jérusalem, le point extrême ou s'est arrêtée la fuite d'Esther. Enfin, la maladie de sa mère la ramène à Nice, été 1982. Nice jusque là invisible, presque innommée, apparaît en tant que ville c'est là que s'achève le roman, par un pèlerinage au cours duquel elle parcourt tous les lieux clés de son enfance.

« *La ville est un idiogramme. Le texte continue.* » [91]

Le voyage d'Esther est en fin de compte sous forme de boucle, elle est revenue à la ville qu'avaient fuie ses parents, elle retourne à Saint-Martin, son point de départ à elle, mais est ce que la boucle est bouclée ? Pour Elisabeth, oui : de Nice à Nice, et même si elle a choisi cette ville pour finir ses jours, ce n'est pas le nom de Nice qui revient sur ses lèvres de mourante, c'est le nom d'Amantea comme une jolie note

[90]- Le kibboutz, mot hébreu: " collectivité", en Israël, exploitation agricole de forme coopérative.

[91] - BARTHES Roland, *L'empire des signes*, Paris, Flammarion, 1970, p.44.

musicale, « *comme si cela avait été la seule ville au monde où la guerre n'était jamais arrivée* » EE, p.230

Amantea, le lieu où elle a vécu le plus grand bonheur de sa vie avec son mari.

Nous avons suivi de près le parcours géographique de nos deux protagonistes passant par les lieux qu'elles ont traversés afin de saisir leur mouvement erratique dépendant en partie de ces pérégrinations géographiques.

Leur exil initial, la guerre et l'instinct de vivre, tous ces facteurs les ont mises dans une situation de fuite, puis d'errance. Les villes et les pays traversés sont des lieux authentiques et repérables sur une carte, ils ont donc un double ancrage : d'une part ils renvoient au signifié réel, autrement dit aux endroits eux-mêmes ce qui donne au texte une assise dans la réalité sociogéographique. D'autre part, les noms de ces lieux, une fois insérés dans un texte littéraire, relèvent d'un signifiant fictif. Ce qui fait osciller le texte entre réalité et fiction, pour ne pas dire le fait errer entre réalité et fiction.

Nous avons parlé de lieux et de pays d'errance, restent les paysages notamment la mer et le désert deux éléments géographiques qui caractérisent énormément le parcours des deux protagonistes.

II-3-1-2- Des pays aux paysages de l'errance

« *Les deux voyages majeurs de J.M.G Le Clézio* sont *la mer et le désert.* »[92]

Parler de la mer en tant qu'élément géographique ne peut nous empêcher de passer d'abord par l'élément aquatique d'une manière générale et qui constitue une sorte de métaphore obsédante dans l'œuvre le clézienne. « *La mer avec la lumière, un thème obsessionnel par excellence.* » [93]

L'eau est souvent le lieu sur lequel s'ouvrent les récits de Le Clézio :

> « *La neige fondait et l'eau commençait à couler goutte à goutte de tous les rebords, de toutes les solives, des branches d'arbres et toutes les gouttes se réunissaient et formaient des ruisselets, les ruisselets allaient jusqu'aux*

[92] - De CORTANZE Gérard, *J.M.G Le Clézio*, *Le nomade immobile*, Editions du Chêne-Hachette Livre, 1999, p.199.

[93] - ONIMUS Jean, *Pour lire Le Clézio*, op.cit., p.48

ruisseaux et l'eau cascadait joyeusement dans toutes les rues du village. » EE, p.15

Voilà qui annonce d'ors et déjà un tissu textuel imbibé d'eau et qui est toute fluidité et mouvance à l'image de la mobilité des protagonistes. Il est aussi question de torrent et de rivière qui accompagnent les courses et les vagabondages d'Esther : « *Esther s'est mise à courir à travers les rues, le plus vite qu'elle a pu, puis elle est descendue à travers champs jusqu'au torrent.* » EE, p.52

Quant à la mer, elle est telle que la décrit Claude Cavallero :

« Infiniment profonde, riche d'analogie, la mer confirme sa vocation double : elle met à distance, et dans le même temps gouverne l'approche, occasionnant le confinement. » [94]

Sur le plan géographique, c'est la mer qui a permis à Esther de quitter la France, sa terre d'accueil, elle l'a fait parvenir en Israël, c'est aussi la mer qui l'a conduite au Canada, puis l'a fait revenir en Israël, ensuite à Nice.

Quant à Nejma, elle est privée de sa mer, elle qui est née à Akka devant la mer qu'elle ne reverra plus jamais et tel que le pense Jean Onimus : *« Un des malheurs des Palestiniens enfermés au camp de Nour Chams est d'être dans une vallée sèche où jamais ne vient la mer. »* [95]

Nejma a donc plus erré dans le désert, d'abord dans le désert du camp de Nour Chams, puis dans le désert d'un chemin sec et aride et qui plus est dévasté par la guerre sur la route d'Amman en compagnie de Saadi le nomade, leur trace est perdue aux frontières de la Jordanie.

Il existe d'autres métaphores qui peuvent renvoyer à l'errance géographique, on peut citer le vent si l'on se réfère au lexique du climat. L'errance n'est pas seulement explicitée par le déplacement des protagonistes et les lieux qu'ils ont parcourus, mais elle peut être suggérée, connotée par des éléments aussi bien géographiques que climatiques.

« *Chez tous les poètes, le vent a incarné l'esprit, un dynamisme de pure transcendance, perçu par ses effets matériels, mais, en soi invisible : de l'espace en mouvement !* » [96]

---

[94] - CAVALLERO Claude, *Le Clézio témoin du monde*, Editions Calliopées, p.222.

[95] - ONIMUS Jean, *Pour lire Le Clézio*, op.cit., p.48.

[96] - Ibid, p.50.

Dans son œuvre, L e Clézio a effectivement célébré le vent. Le vent qui bouge et fait bouger est à l'origine des tempêtes et du changement, le vent vient toujours d'un ailleurs et va vers un autre ailleurs. Dans *Étoile errante*, le vent symbolise l'errance et aussi la liberté. Quand Esther s'évade de sa prison à Toulon, elle va droit vers la côte où elle est accueillie par le vent et la mer :

> « *Quand j'arrive au dessus de la mer, le vent souffle si fort que j'ai du mal à respirer. […] Il n'y a rien d'autre ici que le vent et la mer. Jamais je n'avais ressenti une telle liberté. […] Je ne sens plus la peur, je ne sens plus la faim. […] Je suis libre, j'ai en moi la liberté du vent.* » EE, p.180.

Esther a oublié qu'elle était prisonnière, le vent lui a donné des ailes.

L'élément liquide est donc indissociable de la vie d'Esther : à Saint-Martin Vésubie, au fond des vallées, l'eau du torrent participe à ses jeux enfantins. Plus tard, la fascination pour l'eau est transposée dans l'immensité de la mer. La mer où convergent tous les éléments de la nature : l'eau, la terre et le ciel, exerce un rôle emblématique. Cet espace liquide, illimité et libre est l'itinéraire qui la conduit à son destin et à la ville lumière: Jérusalem. La mer incarne le rêve de la liberté. Dans les dernières pages du roman, la présence de la mer et le bruit du vent clôturent le parcours narratif d'Esther. C'est au crépuscule que la mer, source de vie, espace maternel, accueille les cendres d'Elisabeth, sa mère : « *Le vent de la nuit prend les cendres qui sortent de la boite métallique, les disperse vers la mer.* » EE, p.50.

Le vent, la mer et le désert sont donc des actants connotatifs de l'errance. L'idée du désert est étroitement liée au personnage de Saadi le Baddawi, un nomade que l'on peut considérer comme une autre figure de l'errance :

« *Saadi voulait partir. […]Il a dit cela calmement. Lui, il trouvait cela normal, de partir. Depuis qu'il était enfant, il n'avait pas cessé de faire ses paquets et de marcher dans le désert, derrière les troupeaux.* » EE, p.290.

Mais le nomade n'est pas l'errant même s'ils ont en commun le déplacement :

> « *Le nomade est celui qui se déplace constamment, celui qui ne se fixe pas, le nomade ne possède ni territoire, ni demeure. Il parcourt les lieux et fait du voyage sa demeure, se déplaçant inlassablement sur le territoire des autres.*

Le nomade ne connaît aucun territoire si ce n'est l'espace. C'est ainsi que le nomade n'est pas l'errant et que l'errance n'est pas le nomadisme. L'errance suggère une terre natale abandonnée ou l'attente d'une terre promise. »[97]

En compagnie de Nejma, Saadi est passé du statut de nomade à celui d'errant.

II-3-1-3- Isotopie du déplacement

Étoile errante renferme un très large champ lexical relatif au constant déplacement, à la mouvance des lieux et à l'extrême mobilité et instabilité des personnages. Un ensemble de lexèmes appartenant au réseau pragmatique de l'errance dans sa conception géographique en témoigne.

Nous avons essayé de relever les occurrences relatives à l'errance, qui par son ampleur, se reflète même sur le plan discursif. S'il y a un verbe qui sillonne le texte, le traverse de haut en bas, de long en large, c'est bien le verbe « marcher » utilisé dès l'incipit : *« Elle marchait entre son père et sa mère dans la rue du village, elle leur donnait la main »* EE, p.15.

Esther n'a plus cessé de marcher et quarante ans plus tard, on la retrouve à Nice marchant encore : *« Elle marche le long des quais »* EE, p.350.

Comme si le destin d'Esther et des Juifs était de marcher. Ils ont quitté Saint-Martin fuyant les Allemands en marchant : *« Les hommes marchaient en tête, suivis par les femmes, les vieillards et les enfants. »* EE, p.89.

Plus loin : *« La troupe marchait sur la route de pierres, entre les champs d'herbes. »* EE p.94.

Le verbe marcher est souvent relié au mot « pieds » ce qui connote ce qu'on appelle les piétons de l'histoire. *« Les pieds d'Esther étaient si endoloris qu'elle titubait sur le chemin de pierres. […]Mais il n'y avait plus de voix d'enfants, ni de rires. Seulement, à nouveau, le raclement des chaussures sur les pierres du chemin. »* EE, p.106.

Il en est de même dans un autre passage :

---

97 - BERTHET Dominique, *Figures de l'errance*, op.cit., p.168.

« C'était comme si on marchait sans but, penché en avant, alourdi par le poids des valises, trébuchant, les pieds meurtris par les arrêtes des cailloux. Esther et Elisabeth dépassaient des fugitifs qui étaient partis avant l'aube et qui étaient déjà fatigués. » EE, p.107

Dans les passages ci-dessus la marche est associée à la douleur physique, c'est une marche douloureuse qui met les pieds à rude épreuve sur un chemin de pierres, de cailloux qui connotent la dureté. Aussi s'agit-il de marcher sans but, l'important est de fuir le danger.

D'autres verbes de mouvement traversent le texte tels que : partir - aller - venir – traverser - monter - descendre - arriver et le verbe courir qui est très usité dans le premier chapitre en compagnie d'autres verbes de mouvement lors des vagabondages d'Esther à Saint-Martin : *« C'était cela qu'elle savait le mieux faire dans sa vie, pensait-elle : courir à travers les rochers, bondir légèrement […] Elle bondissait […] Elle sautait sans réfléchir. »* EE, p.61

Déjà enfant, Esther était prédestinée au mouvement. Cette marche, ce déplacement se déroulent dans un certain espace géographique mis en évidence par un grand nombre d'indicateurs de lieux : des prépositions et des locutions prépositives, des adverbes et des locutions adverbiales : *« Elles marchaient au même pas sur le chemin, dans la longue cohorte. »* EE, p.95 *« Jamais Esther n'était allée si loin dans la vallée. »* EE, p.95

Esther sur le chemin de l'éloignement qui la sépare de Saint-Martin, son paradis désormais perdu, voit son image se refléter dans trois petites filles polonaises : *« Maintenant, elles étaient ici, dans cette forêt profonde, au bord de ce torrent, chassées de nouveau, elles allaient vers l'inconnu. »* EE, p.99.

Ce passage à lui seul résume la vie d'Esther et des autres filles juives : un présent de perte dans la nature et qui est le prolongement d'un passé encadré par l'imparfait et un avenir incertain à l'image d'une destination et d'un destin incertains, inconnus.

Le mot « chemin » est omniprésent dans le texte non seulement en tant qu'indicateur de lieu en encadrant un itinéraire ou un trajet mais aussi en tant que sujet se déplaçant, agissant : *« Le chemin qui s'enfonçait dans les gorges. »* EE, p.112 *« Le chemin de pierres montait par lacets au-dessus de la chapelle. »* EE, p.113 *« Esther guettait le chemin. »* EE, p.115

« Le chemin montait en lacets entre les pitons. » EE, p.117

Le chemin est donc en mouvement tout comme les fugitifs. L'incertitude est le maître-mot sur ce chemin vers l'autre côté de la vallée :

> *« Cela semblait si lointain, si inaccessible, qu'Esther sentait le vertige. Comment pouvait-elle arriver jusque là ? Est-ce qu'on pouvait vraiment y arriver ? Ou bien on leur avait menti, et tous les gens allaient se perdre dans les glaciers, et dans les nuages, ils seraient engloutis dans les crevasses. »* EE, p.114

Cette incertitude est marquée par l'interrogation, l'alternance et le conditionnel. C'est aussi le chemin de la peur : *« Ce qui faisait peur surtout, c'était ce qu'on voyait au bout de la vallée, ce vers quoi on marchait depuis deux jours. »* EE, p.114
« Esther sentait son cœur battre plus fort, comme si quelque chose de douloureux et d'inéluctable était en train d'arriver, comme si c'était le monde entier qui marchait sur cette route, vers l'inconnu. » EE, p.91

N'est-il pas le propre de l'errance que de perdre ses repères, sa destination et de se retrouver sur le chemin de l'inconnu et de l'ailleurs indéfini ?
Toute cette pluralité de paysages géographiques : montagnes, vallées, forêts, pentes accompagnés tout au long du chemin par la préposition et secondés par l'adverbe font mouvoir l'espace au service de l'errance.

L'errance géographique concerne aussi Nejma au même titre qu'Esther à quelques variantes près. Le verbe errer apparaît à la page 227 *« J'ai erré ce soir là, seule… »* EE, p.227. Au début du chapitre de Nejma, on voit l'errance prendre l'aspect d'un adjectif qualifiant les chiens *« pour que les chiens errants ne puissent pas rouvrir la tombe. »* EE, p.223 Et de là, l'image des chiens errants revient souvent dans le texte jusqu'au départ de Nejma du camp de Nour Chams, même Saadi le Baddawi avait le regard des chiens errants : *« Quand je me suis approché, il m'a regardé, et j'ai vu la couleur de ses yeux, pareille à celle des chiens errants. »* EE, p.254. Mais il n'y a pas que Saadi qui a ce regard, Nejma et les enfants du camp l'ont aussi :

« Leurs yeux étaient agrandis par la fièvre […] Mais nous étions semblables à eux, moi, la fille de la ville de la mer, et lui, le Baddawi, plus rien ne nous distinguait, nous avions le même regard de chien errant. » EE, p.256

Dans un camp où l'humain a le regard d'un chien errant, c'est toute une humanité qui est bafouée et réduite à néant. Le drame est plus poignant quand il touche les enfants :

> *« Les soirs où la lune est ronde, les chiens errants aboient. "C'est la mort qui passe", dit Aamma Houriya. Au matin, les hommes vont jeter au loin les cadavres des chiens morts dans la nuit. Les enfants crient aussi dans la nuit. Je sens un frisson tout le long de mon corps. Est-ce qu'au matin, il faudra aller chercher les corps des enfants morts dans la nuit ? »* EE, p.253

Cela veut-il dire que les enfants meurent comme des chiens dans le camp de Nour Chams ? Si c'est le cas, alors ce frisson que sent Nejma devrait être senti par toute l'humanité.

Quelques occurrences verbales relatives à la mouvance géographique ponctuent le chapitre de Nejma notamment les deux verbes venir et arriver : « *Quand les soldats sont venus chez lui.* » EE, p.224

« Quand le camion arrive, on le sait. » EE, p.224

« Le bruit des paroles est venu d'abord de Jenin. » EE, p.224

« Je me souviens maintenant comment notre tante Houriya est arrivée […]Puisqu'elle était arrivée quelques jours après moi avec les réfugiés qui venaient d'Alquds […] Comme moi, elle est arrivée à Nour Chams dans un camion bâché des nations unies. » EE, p. 238

« Roumya était venue au camp de Nour Chams à la fin de l'été. » EE, p.247

« Et c'était ainsi qu'elle avait fini par arriver au bout de la route jusqu'à notre camp. » EE, p.247

« Dans le camion, arrivaient des réfugiés, hommes, femmes, enfants au visage défaits. Ce n'étaient plus les paysans pauvres comme au début. » EE, p.263

Pour les réfugiés, arriver à Nour Chams signifie ne plus pouvoir partir sauf les pieds devant et encore, il faudra être enterré dans le même camp. Il n'y a que Saadi et

Nejma qui sont partis pour sauver leur vie et celle du bébé de Roumiya. Et c'est là que le verbe "marcher" a pris le relais. Nous citons la marche de Nejma dans sa ville natale : *« J'ai marché un moment au milieu de ces corps. »* EE, p.228 et sa marche dans le camp : *« Quand je marchais dans les rues de Nour Chams, sans but, au hasard. »* EE, p.232

« Ils ont marché chaque jour du lever du soleil jusqu'à midi, vers le sud à travers les collines desséchées. » EE, p.282

Presque la même phrase revient à la page 284 : *« Ils ont marché chaque jour un peu plus loin vers le sud, à travers les collines. »* pour souligner la sécheresse et la monotonie des lieux jusqu'à la vallée d'Azzoun où la présence de la rivière leur a donné un second souffle et le repos mais pas pour longtemps : *« Ils sont partis au lever du jour. »* EE, p.290 *« Ils sont arrivés au grand fleuve. »* EE, p.291 et c'est la traversée : *« Saadi et Nejma ont traversé le fleuve avant la nuit. »* EE, p.291

Les autres fugitifs font de même : *« Sur le pont, les femmes, les enfants commençaient à traverser. »* EE, p.292 et tout ce monde marchait sur cette route *« qui n'avait pas de fin. »*

Dans cette série de verbes suivis d'indicateurs de lieux variés, le départ était une question de vie ou de mort pour les fugitifs, non chassés par les soldats mais plutôt par la misère et le spectre de la mort dans un camp qui passe pour un refuge mais qui est en réalité une prison ou une tombe collective. Le chronotope de l'errance de Nejma est plus incertain que celui d'Esther, n'est-elle pas sur *une route sans fin*?

Les scènes de départ ne finissent pas dans *Étoile errante* : *« Je sais que je vais quitter ce pays, pour toujours. Je ne sais pas si j'arriverai là-bas, mais nous allons bientôt partir. »* EE, p.143

Là-bas, cette locution adverbiale renvoie à Jérusalem sans être nommée car l'important dans l'immédiat est de partir, de quitter d'abord le pays. Pour cela, la marche à pied ne suffit pas, d'où interviennent les moyens de transport pour assurer les longs déplacements : *« Le voyage en train, depuis Paris. »* Dans une phrase nominale en tête de paragraphe, est mis en exergue le premier moyen de transport passant par des lieux de transit et d'attente : gare et quai et enfin le voyage par bateau :

«Il s'appelle le "Sette Fratelli", ce qui veut dire "Sept Frères". Quand j'ai entendu ce nom pour la première fois à Paris, j'ai pensé aux sept enfants perdus dans la forêt dans le conte du Petit Poucet. Il me semble qu'avec ce nom-là, rien ne peut nous arriver. » EE, p.154.

Cette référence littéraire redonne de l'espoir car les Sept Frères ont fini par retrouver leur chemin.

La récurrence des déplacements, la mise en scène d'itinéraires géographiques montrent à quel point l'espace est éclaté et multiple. Les adverbes, prépositions et locutions adverbiales et prépositionnelles de lieux ainsi que les verbes de mouvement traduisent cet éclatement et mettent en évidence la notion de l'errance.

L'exil et l'errance se manifestent donc par le déplacement physique dans l'espace, c'est à dire par une mouvance du corps dans certains lieux et contrées géographiques. Mais l'idéal pour un exilé serait de pouvoir déplacer son corps d'un temps à un autre pour échapper au mal être provoqué par l'exil et de revivre réellement des moments de bonheur passés ou bien d'aller carrément habiter l'avenir.
Hélas cela est impossible, le corps est condamné à vivre dans le présent, il n'y a que l'esprit, que le psychique qui peut voyager dans le temps. Cela nous mène à parler d'une autre forme d'exil et d'errance.

II-3-2- L'exil dans le temps ou le temps de l'exil

Une fois de plus, nous faisons référence au chronotope de Bakhtine. Car d'une manière générale, le chronotope, écrit Bakhtine, est la *« principal matérialisation du temps dans l'espace. »*[98] Ainsi, le retour au passé, faute de pouvoir se réaliser physiquement, se réalise psychiquement grâce au travail de la mémoire et à cet exil et errance géographiques correspond un exil et une errance psychiques où temps, mémoire, souvenirs et nostalgie jouent le premier rôle. L'homme, l'espace et le temps ne cessent de bouger.

Il est vrai que l'inscription textuelle de l'exil souligne un caractère géographique et extérieur, mais aussi personnel et intérieur. Laurent Déom propose une synthèse de la polyphonie du mot :

[98] - BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman,* op.cit., p.391.

« Au sème invariant de l'éloignement viennent s'ajouter des sèmes accidentels qui introduisent dans la définition deux sortes de variations. La première d'entre elles, subjective, s'intéresse au retentissement intérieur que provoque le déracinement chez la personne qui en est affectée : l'exil est tantôt extérieur (lorsque l'éloignement matériel ne s'accompagne pas chez la personne exilée d'un sentiment de déracinement), tantôt intérieur (lorsque le sujet souffre, en son for intérieur, de la séparation). La variation objective, quant à elle, concerne les deux catégories à laquelle appartient l'objet duquel l'exilé est obligé de se séparer : l'une est géographique, l'autre chronologique.»[99]

Derrière les variations « subjectives » et « objectives » se profilent les deux dimensions du temps et de l'espace qui structurent toute expérience de l'exil. Selon Max Milner, *« l'exil dans le temps est plus dur encore à supporter que l'exil dans l'espace et risque non seulement de se perpétuer lorsque celui-ci aura pris fin, mais de s'aggraver à mesure que le déroulement de l'histoire apporte son lot de fourvoiement et de déceptions. »* [100]

De ce fait, le temps présent de la diégèse paraît suspendu pour laisser place à un temps psychique qui se manifeste à travers les souvenirs.

Pour un exilé, déraciné, arraché à sa terre, à sa patrie, la mémoire devient par moment sa terre et sa patrie.

II-3-2-1- L'exilé et la mémoire

D'après Augustin Giovannoni:

« Certains sont exilés dans l'espace, mais nous sommes tous des exilés dans le temps, puisque nous sommes continuellement chassés du présent, nous nous déplaçons à partir d'un présent connu et sans retour vers un futur inconnu qui nous est commun.

---

[99] - DEOM Laurent, « *Esprit d'enfance contre exil intérieur* », dans Max Milner (dir), *Exil, errance et marginalité dans l'œuvre de Georges Bernanos*, Presses De La Sorbonne Nouvelle, 2004, p.97.

[100] - Ibid, p.13.

Dans notre "navigatio vitae", le passé apparaît comme notre patrie perdue, et la mémoire comme un véhicule pour voyager métaphoriquement en arrière et comme moyen de conserver les traces de cet endroit, pour le vouloir encore notre. » [101]

Cet endroit, cette espèce de paradis perdu, un peu spatial et beaucoup temporel, n'est revisité qu'à travers les souvenirs, ce matériel mnésique est peut-être le seul moyen capable de remédier à un état de nostalgie brûlante.

La nostalgie est un lieu d'exil psychologique par excellence, elle traduit le désir du pays, du lieu- source, un désir impossible à satisfaire sauf par la pensée et la mémoire.

Dans *Étoile errante*, se profile une dualité spatiale qui semble opposer deux espaces géographiques nettement distincts : la terre d'adoption confrontée à la terre d'origine. Saint Martin - Vésubie représente l'espace de l'enfance, du bonheur et de la liberté. Jérusalem et Israël représentent la terre promise et entre les deux, c'est l'espace de l'exil et de l'errance de Festiona à Paris jusqu'à Marseille et la baie d'Alon. Mais les choses ne sont pas si simples que ça car une fois la terre promise atteinte, commence un autre exil de la protagoniste juive, un exil plus ou moins volontaire cette fois-ci qui la mène au Canada, puis un nouveau retour en Israël et un dernier à Nice et Saint Martin.

Et, entre ces espaces multiples, la mémoire se déplace, voyage, erre et les souvenirs se chevauchent au gré d'une nostalgie qui va au delà d'un temps et d'un lieu de naissance personnels vers un temps et un lieu d'existence d'un peuple, d'une humanité. Tel est le cas d'Esther.

⋆ Esther ou les émois de la mémoire

Le roman s'ouvre dès les premières lignes sur les souvenirs d'enfance d'Esther où la mémoire auditive joue un rôle important : *« C'était peut-être ce bruit d'eau son plus ancien souvenir. Elle se souvenait du premier hiver à la montagne, et de la musique de l'eau au printemps [...] chaque fois qu'elle se souvenait de cela, elle avait envie de rire.* » EE, p.15

[101] - GIOVANNONI Augustin, *Ecritures de l'exil,* op.cit., p.19.

Nous passons de "c'était" qui représente un passé révolu à "maintenant" : *« Maintenant, avec la brûlure de l'été, le ciel d'un bleu intense, il y avait un bonheur qui emplissait tous les corps. »* EE, p.16

Dès les premiers instants de l'histoire, le temps bouge, passe de l'hiver à l'été, de "c'était" à "maintenant", un maintenant qui contraste avec l'emploi de l'imparfait, on se serait attendu à un présent, mais hiver, printemps, été font désormais partie de l'enfance d'Esther donc de son passé. Il en est de même pour le passage suivant : *« Depuis ce jour, tout avait changé. Maintenant, c'était l'été, les journées étaient devenues longues »* EE, p.29

L'adverbe de temps "maintenant" est très usité dans le texte : *« Maintenant, la journée brillait avec force. »* EE, p.86

« Maintenant les gens commençaient à partir. » EE, p.88

« Maintenant les gens marchaient sur la route. » EE, p.90

« Maintenant, les groupes de fugitifs s'étaient espacés. » EE, p.114

Dans ces passages, le "maintenant" actualise et fait vivre le départ et la marche des fugitifs juifs. Cet adverbe de temps est aussi très présent dans le chapitre d'Esther : *« Mais maintenant, il n'y a plus d'argent, et nous ne savons pas où aller [...] Maintenant je sais qu'il voulait dire mon père. »* EE, p.144

"Maintenant" marque le début de la maturité d'Esther, elle n'est plus l'enfant qui passe son temps à courir comme à Saint Martin et à Festiona, à présent, elle doit faire face à la difficulté de sa situation et surtout à la disparition de son père.

« Maintenant, nous sommes sur la plage, à l'abri du cabanon en ruines, nous attendons l'aube, » EE, p.154

« Le soleil maintenant brûle mon visage, brûle mes yeux. » EE, p.162

« Il doit venir maintenant, je le sens. » EE, p.162

Maintenant, la marche des Juifs s'oppose à leur vie plus ou moins paisible à saint Martin. Dans les passages ci-dessus, l'adverbe de temps "maintenant" met en exergue l'importance de ces moments d'attente du Sette Fratelli, le bateau qui emmènera les Juifs en Israël, le temps employé est le présent de l'indicatif parce qu'il est question de moments inoubliables, des moments clefs qui déterminent l'avenir de ce groupe de Juifs.

Esther erre toujours entre ses souvenirs et sa vie actuelle : « *Elle se souvenait qu'elle voulait aller avec les nuages parce qu'ils glissaient librement dans le vent […] Aujourd'hui c'était les mêmes nuages, et pourtant ils avaient quelque chose de menaçant.* » EE, p.94

« *Esther se souvenait des longues jambes bronzées de sa mère, de la peau si lisse sur ses tibias, de la lumière qui brillait sur ses épaules nues. Maintenant, sûrement, rien de tout cela ne pourrait revenir, car peut-on retrouver ce qu'on a laissé derrière soi en partant ?* » EE, p.96

On peut, peut-être, revenir à un lieu laissé derrière soi mais pas à un temps laissé derrière soi.

Les souvenirs d'Esther sont encore une fois liés à l'adverbe de temps "maintenant" : « *Esther se souvenait de Mario, comme il marchait dans les grands champs d'herbes à Saint-Martin, à la chasse aux vipères. Cela lui semblait loin, maintenant, comme dans un autre pays, comme dans une autre vie.* » EE, p.124

En effet, Esther n'est plus en France mais en Italie et Mario n'est plus du monde des vivants. Elle est à Festiona avec Brao et se rappelle Mario à Saint-Martin. Au port d'Alon (p.154), elle se souvient de son père, de leur passage à Paris, de leur séjour à Festiona et bien sûr, Saint-Martin, toujours Saint-Martin EE, pp.156-157

« *C'est à ces nuits que je pense maintenant, dans le gris de l'aube, en écoutant le bruit de la mer sur les rochers de la baie d'Alon. […] Je me souviens des nuits, quand nous sommes entrés au 26 de la rue des Gravilliers.* » EE, p.158

Aussi Esther est-elle partagée entre la présence de Jacques Berger à ses côtés et le souvenir de Tristan : « *Le Berger est venu me voir dans ma cachette. […] Je pense à Tristan, à l'odeur de son corps après l'eau de la rivière. C'est un souvenir très ancien, d'une autre vie.* » EE, p.166

Esther errait avec ses pensées entre son présent de fugitive et de captive et son passé de bonheur à Saint-Martin, de paix et de calme à Festiona, de détresse à Paris, d'attente au port d'Alon et à la prison de Toulon, mais aussi entre son présent et l'avenir. Un avenir maintenant possible et envisageable : « *C'était la première fois que j'entendais parler de cela, de l'avenir, du travail.* » EE, p.195

Mais songer à l'avenir l'a encore une fois fait revenir en arrière, au passé : *« Je pensais au champs de blé, à Roquebillière, et aux hommes qui avançaient en maniant les faux, aux enfants qui glanaient les épis. »* EE, p.195

« Nous irions au Canada, à Montréal, ou peut-être à Vancouver. Nous partirions quand Jacques aurait terminé son service dans l'armée. Nous nous marierions, et nous partirons. » EE, p.97

Et Nejma a-t-elle droit au rêve et à l'ambition ?

Le cas de Nejma la Palestinienne est à notre sens plus poignant, voire plus douloureux et plus tragique. L'espace géographique est plus restreint car Nejma est exilée dans son propre pays, et c'est cela qui est le plus dur. La dualité spatiale oppose sa ville natale Akka au camp de Nour Chams et c'est entre les deux qu'oscille la mémoire de Nejma. Mais l'errance va au-delà de Nour Chams et avec elle la mémoire de Nejma et même celle de Saadi le nomade.

- ★ **Nejma et ses réminiscences**

Comme Esther, Nejma se souvient. Avec nostalgie et désespoir, elle se souvient de Akka et des toits de Akka :

> *« Ici, en haut de la colline, dans le silence de l'après midi, j'aime imaginer les toits de Akka, toute la variété des toits plats des coupoles, des hautes tours et les murailles anciennes, au-dessus de la mer, où on voit les mouettes planer dans le vent, et les voiles minces des bateaux de pêche. Je comprends maintenant que jamais plus rien de cela ne sera pour nous. »* EE, p.227

Nejma prend conscience de ce qu'elle a perdu et l'adverbe de temps "maintenant" dresse une barrière entre ce qu'il y a eu et ce qu'il n'y aura plus jamais. Il y a même des moments où les souvenirs ont du mal à refaire surface : *« Il y a si longtemps que nous sommes prisonniers de ce camp, j'ai du mal à me souvenir comment c'était, avant, à Akka. La mer, l'odeur de la mer […] C'est tout cela que j'ai perdu. »* EE, p.252

Un sentiment de perte d'un lieu cher qui se prolonge jusqu'à frôler la perte du souvenir de ce lieu. Le verbe se souvenir omniprésent dans le texte, est souvent accompagné de la préposition "avant" ou de l'adverbe "autrefois" :

« Je me souviens, autrefois, sur la plage, avec mon père, je marchais, et des dessins des étoiles me semblaient familiers. C'étaient comme des lumières de villes inconnues suspendues dans le ciel. Maintenant leur lumière pâle et froide fait paraître notre camp encore plus obscur, plus abandonné. » EE, p.253

Nous remarquons qu'à chaque fois qu'il y a un aller vers "autrefois", il y a un retour vers "maintenant" pour marquer la perte et le sentiment de cette perte.

De même pour Nejma, tout comme pour Esther, la mémoire auditive est très accentuée :

> *« Alors j'écoutais la pluie tintinnabuler dans tous les récipients, et je retrouvais la même joie qu'autrefois, chez moi quand j'écoutais l'eau cascader le long du toit et sur les carreaux de la cour, et arroser les orangers en pots que mon père avait plantés. C'était un bruit qui me donnait envie de pleurer, aussi, parce qu'il me parlait, il me disait que jamais plus rien ne serait comme avant et que je ne retrouverais plus ma maison, ni mon père, ni les voisins, ni rien de ce que j'avais connu. »* EE, p.272

Dans ce passage, l'adverbe de temps "autrefois" ne se retrouve pas confronté à un "maintenant", mais c'est ce même bruit de la pluie qui a emmené Nejma dans son passé, chez elle, l'a ramenée vers le présent, vers un maintenant triste se manifestant par une envie de pleurer. Nejma regrette sa maison, son père, ses voisins, ce fort et amer sentiment de regret est mis en valeur par l'emploi du conditionnel présent. Et parce que : *« La nostalgie en tant que regret mélancolique, désir insatisfait, s'applique beaucoup plus dans le temps que dans l'espace. »* [102]

Le dernier songe de Nejma à Akka était au moment de quitter avec regret la vallée d'Azzoun près de la rivière : *« C'était le premier endroit où elle avait pu vivre sans penser à la guerre. C'était comme autrefois, à Akka, sous les remparts, quand elle regardait la mer, et qu'il n'y avait pas besoin d'avenir. »* EE, p.290

---

[102] - MADELAIN Jacques, *L'errance et l'itinéraire,* op.cit., p.66.

Jamais Nejma ne pourra retourner à Akka ni Saadi à al-Moujib de son enfance : *« Jamais nous n'arriverons à al-Moujib, nous ne verrons jamais les palais des Djenoune. Peut-être qu'ils sont partis eux aussi. »* EE, p.291

Après toutes les incertitudes qu'ils ont traversées, Saadi et Nejma se retrouvent face à une seule certitude : le retour impossible sur une route qui « *n'avait pas de fin* ».

En définitive, même si nous avons appréhendé les dimensions spatio-temporelle, géographique et chronologique de l'exil et de l'errance séparément, il demeure que ces deux dimensions sont étroitement liées voire soudées.

II-3-2-2- Le départ: une nouvelle dynamique spatio-temporelle

Le départ d'Esther et Nejma vers l'exil signifie la mort de leur vie antérieure : *« Cela ne servait à rien de regarder en arrière, tout cela avait cessé d'exister. »* EE, p.93

De là, commence pour elles une nouvelle dynamique spatio-temporelle. D'une vie insouciante au sein d'un village accueillant à la suspension du temps de l'enfance pour laisser place maintenant à une succession d'espaces, de noms géographiques inconnus, de chemins interminables : *« Quand tout cela finira-t-il ? Il me semble aujourd'hui que je n'ai jamais cessé de voyager depuis que je suis née… »* EE, p.148

Et le temps, autrefois régulier, devient un temps rythmé par l'errance, les dangers de la fuite et l'attente qui se prolonge à l'infini : *« Les minutes, les secondes duraient, chaque battement de cœur était séparé du suivant par une attente douloureuse. »* EE, p.199

Du point de vue de l'écriture, cette dimension spatio-temporelle est reflétée par un mécanisme d'enchâssement du temps passé dans le présent : il se crée ainsi dans le roman, deux plans temporels qui se projettent sur deux espaces nettement différenciés : celui de l'errance marqué par la fatigue, la douleur et des conditions climatiques très rudes : *« Le soleil brillait fort dans le ciel sans nuages, la chaleur faisait trembler les collines de pierres autour du camp. »* EE, p.277 *« La lumière n'était pas douce. Elle brûlait les yeux, elle était violente et féroce, et la peur était dans le vent, dans le ciel bleu, dans la mer. »* EE, p.208 *« La pluie commençait à tomber. Elle était drue et froide, elle piquait le visage et les mains… »* EE, p.118, et celui passé à Saint-Martin ou à Festiona : *« À Festiona, il n'y avait pas de temps, pas de mouvement, il n'y avait que*

les maisons grises aux toits de lauzes où traînait la fumée, les jardins silencieux… » EE, p.122.

L'errance d'Esther et de Nejma ainsi que la souffrance des réfugiés au camp de Nour Chams sont rythmées dans *Étoile errante* par cet emboîtement de l'espace-temps du passé dans le présent. Dans l'écriture, ce va et vient perpétuel entre l'espace-temps actuel et passé est marqué par la présence de deux groupes d'adverbes qui soulignent cette superposition récurrente : "ici" face à "là-bas" et "ailleurs" et "maintenant" face à "avant" et "autrefois" :

> *« C'était la fin de l'été, comme il y'a quarante ans, je me souviens très bien : le ciel immense, bleu, comme si on voyait le fond de l'espace […] tout cela est encore là, je n'ai pas oublié, c'était hier, quand nous marchions ma mère et moi, sur le chemin de pierres aiguës, vers le fond de la vallée, vers l'Italie à travers les nuages d'orages […] Ici, l'herbe enivre à la manière d'un parfum capiteux […] Maintenant, je suis dans une prairie immense qui va jusqu'aux rochers des sommets […] Tout à coup, je le sais j'en suis sûre. C'est ici. Ils étaient cachés ici dans les cabanes de pierres. Quand les fugitifs sont arrivés dans la plaine, les tueurs sont sortis, leur mitraillette à la hanche. »* EE, pp.342-343

Ceci est valable pour d'autres passages tels que:
« Ici, la nuit vient tout d'un coup, sans appel, sans prière, sans oiseaux […] Quand je suis arrivée, au printemps, les nuits étaient chaudes […] maintenant, c'est l'automne, les nuits sont froides. » EE, p.252
« Je me souviens, autrefois, avant Saint-Martin, j'attendais la nuit avec inquiétude. » EE, p.157

A côté de ces adverbes, un autre procédé d'écriture contribue à rendre plus floues les frontières entre la réalité du moment actuel et la recréation du passé. Il s'agit de l'emploi systématique dans *Étoile errante* de l'expression comparative "comme si" : *« Ici, au fond de la baie d'Alon, tout semble si loin comme si c'était arrivé à quelqu'un d'autre, dans un autre monde. »* EE, p.129. Simone Domange dans son étude sur Le Clézio, caractérise le procédé comme une :

« …véritable formule magique, sésame introduisant le lecteur dans les contrées interdites […] Sans rien affirmer jamais, laissant donc aux lecteurs l'impression d'une liberté totale, en ce sens il est proche du fantastique basé, comme on sait, sur le doute, il donne à voir l'immense champ des possibles, et ses obsédantes suggestions (emploi systématique de la figure de style) finissent par rendre crédible l'incroyable. » [103]

L'irruption de l'expression "comme si" introduit une sorte de passerelle entre la réalité et l'imaginaire qui fait naître pour quelques instants l'illusion d'une réalité autre, superposée à la triste situation des réfugiés :

« Au début, quand nous sommes arrivés au camp, il y avait encore ce bruit de voix, ces rires, comme si c'était n'importe où dans le monde, dans un endroit sans guerres et sans prisons. Les femmes prenaient des nouvelles des uns et des autres, colportaient les potins, inventaient des histoires, comme si tout cela n'était rien, comme si elles étaient simplement en voyage et qu'elles allaient bientôt rentrer chez elles. » EE, p.230

Aussi la remémoration du passé aide-t-elle à surmonter la douleur de l'errance et de l'exil :

« Au fond de l'église, de chaque côté de l'autel, une petite étoile de lumière vacillait dans le froid. Esther s'est approchée des lumières, comme si elle n'arrivait pas à détacher son regard […] Elle ne savait pas bien pourquoi elle faisait cela, elle voulait voir la lumière briller, comme ce soir, à Saint-Martin, quand elle était entrée dans le chalet en haut du village avec toutes ces flammes qui palpitaient. C'était la même lumière maintenant, comme si le temps ne passait pas, et qu'on était encore de l'autre côté, avant la barrière des montagnes. » EE, p.132

[103] - DOMANGE Simone, *Le Clézio ou la quête du désert*, Editeur Imago, 1993, p.129.

Les lumières de l'église de Festiona ont fortement rappelé à Esther les lumières du chalet de Saint-Martin au point d'avoir l'impression que le temps ne passe pas et qu'elle est encore à Saint-Martin.

Mais le temps passe que l'on veuille ou non, il passe et fait de nous des exilés temporels comme le souligne si bien Remo Bodei:

> *« ...car à chaque instant, nous sommes tous expulsés du temps que nous avions vécu jusqu'alors, expulsés du passé comme d'une patrie irrécupérable, et propulsés vers un avenir inconnu, à partir du quel il n'est plus possible de revenir en arrière : ce qui nous en empêche, c'est une autorité hostile et étrangère à notre volonté, "le temps tyran", que l'on n'accepte de reconnaître qu'à contre cœur. »* [104]

Dans *Étoile errante*, même les temps verbaux contribuent à mettre en évidence l'exil et l'errance.

II-3-2-3- Les temps verbaux ou l'inconséquence temporelle

L'usage des temps : présent, passé composé, passé simple… est soumis à des règles très strictes qu'on ne peut transgresser sous peine d'être confus quant à l'époque, à l'ordre, à la durée, à l'aspect des procès. Puisque ici, il s'agit justement d'être confus, du moins de faire sentir la confusion du temps, l'usage des temps verbaux se veut inconséquent.[105]

Le Clézio, a justement transgressé certaines règles quant à l'emploi des temps verbaux dans *Étoile errante*. Il en a fait un usage très particulier, très personnel, voire original comme le souligne Margareta Kastberg Sjöblom : *« L'emploi original des temps verbaux par Le Clézio a donc pour fonction de faire ressortir l'immobilité. »*[106]. C'est cette immobilité qui nous intéresse étant justement au cœur de l'immobilité

---

[104] - BODEI Remo, *Exilés dans le temps, Les deux exils*, dans *Ecriture de l'exil*, Augustin Giovannoni (dir), op.cit., p.13.

[105]- LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, op.cit., p.113.

[106] - KASTBERG SJOBLOM Margareta, *L'écriture de J.M.G Le Clézio, Des mots aux thèmes*, Paris Honoré Champion, 2006 p.191.

puisqu'il est question d'errance. L'errance qui fait éclater l'espace géographique, le temps chronologique et pourquoi pas les temps verbaux.

Dans son étude lexicométrique de l'œuvre de Le Clézio, Margareta Kastberg Sjöblom remarque que l'imparfait est attiré par les romans de la deuxième période de Le Clézio dont fait partie *Étoile errante*. Le passé simple est employé dans la période "Nouveau roman" qui concerne les premières œuvres de l'auteur de *Le procès-verbal* à *Désert*. Les ouvrages ethnologiques semblent favoriser le futur. Quant au présent, sa position est plus difficile à expliquer, il semble que ce temps soit beaucoup employé par Le Clézio dans les romans de la deuxième période y compris *Étoile errante* bien entendu. [107]

Nous commençons par appréhender l'imparfait étant donné que c'est le temps qui domine dans *Étoile errante* suivi du présent de l'indicatif.

Il est vrai que l'imparfait désigne bien un passé par rapport au présent. Mais il est aussi très souvent chez Le Clézio utilisé en fonction de son aspect. Etant donné que l'action du verbe à l'imparfait - à la différence du passé simple - est envisagée dans sa durée et non dans son achèvement, son emploi pourrait aussi suggérer une durée indécise et parfois inachevée de l'action racontée. L'imparfait devient ainsi le temps de la nostalgie.[108] Il en est ainsi dans *Étoile errante* et tous les passages où il est question de nostalgie sont à l'imparfait.

Selon Madeleine Borgomano :

> *« L'imparfait dominant donne souvent le ton au roman. Il suggère aussi une position du narrateur vis-à-vis de ce qu'il raconte : une position justement nostalgique, qui refuse de considérer le passé comme achevé, et désire, en le racontant, en l'écrivant, lui rendre la vie : le narrateur, alors, n'est pas aussi absent qu'il pourrait paraître d'abord ; en tout cas il n'est pas neutre. »*[109]

---

[107] - Ibid.

[108] - Ibid.

[109] - BORGOMANO Madeleine, *Onitsha, J.M.G Le Clézio, parcours de lecture*, Paris, Bernard La Coste, 1993, p.22.

L'imparfait a, en principe, des valeurs bien délimitées : c'est le temps soit du procès saisi dans son déroulement, donc envisagé comme singulatif, soit d'un procès qui se répète, donc itératif. L'usage courant veut que tous les imparfaits d'un paragraphe, à plus forte raison d'une phrase, aient la même valeur : ou singulative, ou itérative. Or l'amalgame des différents aspects de l'imparfait est courant des premiers aux derniers romans.

Dans *Étoile errante* quand Tristan arrive sur la place du petit village où les Juifs ont été rassemblés, il voit la file d'attente devant le quartier général des Italiens, la pluie qui tombe… La scène entière est notée à l'imparfait, ce qui laisse dans une totale imprécision les limites initiales et finales des procès, leur ordre, leur fréquence et leur donne une touche d'irréalité.

> *« A demi caché derrière les arbres, Tristan regardait Esther et ses parents qui attendaient. Il avait un peu honte, parce que sa mère et lui n'avaient pas besoin de faire, ils n'étaient pas comme les autres. C'était ici, sur la place qu'Esther l'avait regardé pour la première fois. Il pleuvait par à-coups. Les femmes se serraient dans leurs châles, ouvraient leurs grands parapluies noirs. Les enfants restaient auprès d'elles, sans crier. Dans l'ombre des platanes, Tristan regardait Esther, au milieu de la file d'attente. »* EE, p.29

Ce qui est mis en évidence ici c'est, d'une part, le refus d'une organisation temporelle. D'autre part, l'imparfait joue de son ambivalence. Les limites de l'action représentée, ses rapports avec les procès majeurs du texte, ici la rencontre entre Tristan et Esther à Saint-Martin-Vésubie, restent flous, semblent errer dans un passé peu sûr, non historique, presque virtuel.[110]

Quant au présent, il est surtout employé dans les chapitres racontés par Nejma et Esther et qui sont à la première personne.

« J'ai dix-sept ans, je sais que je vais quitter ce pays pour toujours. » EE, p.148

« Le soleil ne brille-t-il pas pour tous ? J'entends cette interrogation à chaque instant. » EE, p.223

---

[110] - LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque,* op.cit., p.115.

Le présent nous projette dans l'action, il rend l'aventure des protagonistes vivante et nous implique dans le sujet.

> *« Chaque fois qu'un locuteur emploie la forme grammaticale du présent (ou son équivalent), écrit Carl Vetters, il situe l'événement comme contemporain de l'instant du discours qui le mentionne. […] Ce présent qui se déplace avec le progrès du discours tout en demeurant présent, constitue la ligne de partage entre deux autres moments qu'il engendre et qui sont également inhérents à l'exercice de la parole : le moment où l'événement n'est plus contemporain du discours, est sorti du présent et doit être évoqué par rappel mémoriel, et le moment où l'événement n'est pas encore présent, va le devenir et surgir en prospection. »*[111]

Ainsi, la plus grande partie des chapitres d'Esther et de Nejma sont au présent de l'indicatif notamment là où l'instance narrative est la première personne justement pour donner plus de vie et d'animation à l'aventure de nos deux héroïnes et si l'imparfait présuppose une distance temporelle entre l'acte de narration et l'événement narré, le présent réduit cette distance et réduit par là même la distance entre nous et les personnages. Dans ces mêmes chapitres et les autres, à chaque fois qu'il est question de réminiscences et de souvenirs, c'est toujours l'imparfait qu'on pourrait dire de nostalgie qui reprend le dessus.

Nous avons remarqué aussi que l'emploi des temps est étroitement lié aux personnes verbales : le présent est pris en charge par la première personne, quant à l'imparfait qui est le temps caractéristique de la narration traditionnelle, fait appel à un récit à la troisième personne.

Ce qui est notable aussi chez Le Clézio dans *Étoile errante*, c'est l'emploi plutôt rare du passé simple, temps du récit par excellence comme le souligne Michelle Labbé, et qui *« non seulement traduit la consécution et la chronologie mais tend à poser toute action comme inévitable conséquence de la précédente et raison indéniable de la suivante. »*[112]. Le passé simple est remplacé tantôt par le présent, tantôt par l'imparfait

[111] - VETTERS Carl, *Temps, aspect et narration*, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 1996, p.5.

[112] - LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, op.cit. p.113.

et surtout par le passé composé. Dans certains passages, Nous sentons un certain refus de l'emploi du passé simple, un temps pourtant conçu pour alterner régulièrement avec l'imparfait :

> « *La lumière faisait mal à Esther, lui donnait le vertige. C'était peut-être à cause de ce qu'avait dit son père, que tout devait s'arrêter. Quand elle est entrée dans la grande salle, elle a senti un soulagement. Mais son cœur continuait à battre à grands coups dans sa poitrine. Elle a vu Rachel.* » EE, p.50

Dans le passage suivant, le refus du passé simple semble net notamment pour les verbes "aller" et "monter" : *« Cet après-midi-là, il faisait chaud, et tout semblait dormir dans le village, Esther est allée jusqu'à la maison de M.Ferne. Dans le jardin, il y avait un grand mûrier. Esther est montée sur le mur…* » EE, p.20

Si l'imparfait ne suggérait un passé révolu, on serait tenté de se demander si, au moment de la narration, Esther n'est pas toujours sur son mur. Le passé composé laisse le procès dans un vague temporel.

Au lieu du passé simple, nous trouvons encore le plus que parfait ou l'imparfait, souvent au mépris de la concordance des temps. C'est le cas du passage suivant où Esther en compagnie de Gasparini arrive devant les faucheurs : *« Il avait éclaté de rire, et les autres hommes aussi s'étaient arrêtés pour les dévisager. Gasparini avait haussé les épaules. Avec Esther, il marchait à l'autre bout du champ.* » EE, p.34

"Avait éclaté", "s'étaient arrêtés", "avait haussé", au lieu d'établir une antériorité par rapport à une autre action, comme on pourrait s'y attendre, instaure une consécution. L'ordre des verbes et le sens l'indiqueraient. Pourquoi alors brusquement cet imparfait "marchait" qui rompt la succession, instaure une durée là où l'intelligence du texte verrait un quatrième procès venant après les trois autres ? La chronologie, la logique se perdent.

Le temps donc chez Le Clézio n'a ni durée ni chronologie, ni logique, ni limites et à tout ce que l'on a cité au préalable s'ajoute parfois l'absence de verbe pour une même perte des traditionnels repères temporels. *« Le voyage en train, depuis Paris. Les wagons étaient bondés, il n'y avait aucune place assise.* » EE, p.145

La façon très personnelle et originale dont use Le Clézio dans l'emploi des temps verbaux représente un écart par rapport aux normes longtemps assises dans le roman traditionnel et l'écart n'est-il pas une errance car s'écarter d'un chemin bien tracé peut mener à l'errance.

Par là, Le Clézio ne tenterait-il pas, par son imaginaire d'aller au-delà de l'espace et du temps vers un ailleurs et un autre côté des temps, des lieux et des choses?

II-4- L'autre côté d'*Étoile errante*

> *« Par la pensée, je suis de l'autre côté du monde, j'ai franchi le vent et la mer, j'ai laissé derrière moi les tas noirs des caps et des îles où vivaient les hommes, où ils nous avaient emprisonnés. Comme un oiseau, j'ai glissé au ras de la mer, le long du vent, dans la lumière et la poussière du sel, j'ai aboli le temps et la distance, je suis arrivée de l'autre côté, là où la terre et les hommes sont libres, où tout est vraiment nouveau. »* EE, p.180

S'il y a un leitmotiv qui revient constamment dans la création littéraire de Le Clézio, c'est bien l'idée d'un "ailleurs" qui se concrétise dans son écriture par l'intermédiaire d'une expression récurrente : "l'autre côté"[113] qui est aussi : l'un des livres les plus fascinants de Le Clézio

Les protagonistes le clézien sont souvent à la quête d'un ailleurs au-delà du spatial et du temporel, un ailleurs où le temps et la distance sont abolis et comme nous l'avons signalé dans la première partie de ce travail, l'errance est cette tension vers l'ailleurs alors que l'exil présuppose l'existence de deux lieux antagonistes : un "ici" et un "là-bas". Et c'est pour cela qu'Esther et Nejma sont à la fois exilées et errantes.

Exilées parce qu'elles sont partagées entre cet "ici" et ce "là-bas".

La première entre Saint-Martin et Jérusalem, la deuxième entre le camp de Nour Chams et Akka. Mais il y a plus encore dans *Étoile errante*, plus qu'une oscillation entre deux lieux, il y a toute une série d'entre-deux problématiques : entre deux sexes : le père, la mère, entre deux âges : l'enfance et l'âge adulte, entre deux mondes : l'Europe et le Moyen Orient, entre deux religions : l'Islam et le Judaïsme, et le tout est dépassé par

---

[113] -LE CLEZIO, J.M.G, *Voyages de l'autre côté*, Gallimard, 1975.

cette espèce d’aspiration à l’ailleurs, à l’autre côté qui met les personnages dans un état d’errance dépassant ainsi dans leur mouvement le chronotope Bakhtinien.

Dans le texte, l’expression "l’autre côté" est souvent accompagnée d’une expansion : "l’autre côté du monde, "l’autre côté de la montagne", "l’autre côté de la mer", à cela s’ajoutent aussi des variantes : "un autre monde", "un autre pays", "une autre vie".

Jean Onimus donne une version plausible de ce qu’est l’autre côté : *« L’autre côté, c’est un peu l’autre face des choses, ce qu’on découvre quand on pénètre dedans assez profond pour en découvrir "l’envers". »*[114]

Dans *Étoile errante*, Esther découvre qu’il y a un autre côté de la réalité le jour où elle apprend que les Allemands emmènent les Juifs et les tuent. Il en est de même le jour où elle arrive sur la terre promise et se rend compte que même à Jérusalem, la ville mythique, il y a la guerre, il y a aussi les Palestiniens déportés qu’elle a croisés sur la route de Siloé, les enfants surtout et dont : *« Les yeux agrandis par la peur étaient dans son esprit, elle savait que rien ne pourrait effacer leur regard. »* EE, p.220

Nejma aussi découvre l’autre côté des choses et de la réalité lorsqu’elle a vu les soldats arabes gisant sous les remparts de la ville d’Akka et là encore, elle ne savait pas l'existence de cette autre face de la réalité : *« Nous ne savions pas que nous allions rejoindre les corps jetés sur la terre que j’avais vus, un soir, sous les remparts. »* EE, p.229

Ça, elle l’a su une fois débarquée au camp des réfugiés de Nour Chams.

L’autre côté, pour les personnages de Le Clézio est aussi l’idéal rêvé, l’aspiration à une vie différente, autre que celle renvoyée par le miroir de la réalité. Ainsi dans *Étoile errante*, cette forte et constante tendance à l'ailleurs, à l'autre côté transcende largement et les dimensions spatiales et les dimensions temporelles.

Claude Cavallero a sans doute raison en disant que : « *Même si elle traduit une fuite impossible, l'errance s'affirme solidaire à travers l'œuvre entière d'une métaphore récurrente de l'Ailleurs.* »[115]. Un ailleurs qui reste insaisissable.

[114] - ONIMUS Jean, *Pour lire Le Clézio*, op.cit., p.115.

[115] - CAVALLERO Claude, *Le Clézio témoin du monde*, op.cit., p.195.

La lecture *d'Étoile errante* passe de prime abord par la lecture de son titre, un titre qui renvoie non seulement à l'identité des protagonistes mais aussi et surtout à leur errance.

Esther et Nejma, les deux personnages principaux du roman sont deux enfants, deux jeunes femmes, deux exilées, deux errantes que la guerre a mises sur les routes. Chaque recoins de leur personnalité les prédispose à l'errance: leur nom, leurs vagabondages enfantins, leur condition d'orphelines et surtout leur refus de l'immobilité et de l'inertie. La première a pris des risques pour rejoindre clandestinement la terre promise et la seconde a brisé les chaînes qui l'emprisonnaient au camp de Nour Chams quitte à se perdre sur une route qui "*n'avait pas de fin*."

Les deux protagonistes se déplacent dans l'espace, les lieux traversés sont authentiques. L'élément aquatique est omniprésent dans les traversées accentuant le mouvement et la fluidité.

Sur le plan discursif, cette mouvance est mise en évidence à travers une myriade de verbes de mouvement, en particulier le verbe "marcher" auxquels s'ajoutent des indicateurs spatiaux, notamment "ici" et "là-bas"

Mais l'exil et l'errance ne sont pas que spatiaux, ils sont aussi et surtout temporels. Le déplacement dans le temps est assuré par la mémoire et mis en mot par des indicateurs de temps dont nous citons "maintenant" et "autrefois", le tout guidé par les remous de la nostalgie dont Jacques Madelain a dit très justement: *« la nostalgie est comme le prolongement souterrain des racines originelles*. »[116]

Ce prolongement souterrain nous ramène à la terre, donc à l'espace ainsi à la matérialisation du temps dans l'espace. Ceci justifie notre choix du chronotope bakhtinien pour visiter le déploiement de l'exil et de l'errance sur le plan spatial et temporel.

Les temps verbaux et la façon propre dont ils sont employés par Le Clézio sont une autre facette de l'errance des verbes et du verbe chez cet auteur.

Enfin, la quête d'un ailleurs est un trait distinctif qui caractérise l'œuvre de Le Clézio et son *Étoile errante*. Cet ailleurs qui est plus qu'un autre temps, plus qu'un autre espace, est-il littéraire? C'est ce que nous essayerons de visiter dans le troisième chapitre à

---

116 - MADELAIN Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, op.cit., p.65.

travers l'exil et l'errance d'Esther et de Nejma vus d'un autre angle, le narratif essentiellement.

CHAPITRE III :

Exil et errance de l'identité et de la narration

Nous allons dans ce chapitre nous pencher sur le déploiement textuel de l'exil et de l'errance. Notre regard portera particulièrement cette fois-ci sur la façon dont l'exil et l'errance sont énoncés surtout sur le plan narratif. Nous commencerons par visiter les tribulations identitaires des deux héroïnes, qui, prises dans un mouvement d'exil et d'errance forcés, se retrouvent face à leur moi tourmenté et face à une identité problématique voire meurtrière pour reprendre Maalouf.

Ces tribulations vont de paire avec l'impressionnante architecture narrative *d'Étoile errante* que nous tenterons d'appréhender par l'intermédiaire d'une étude de la polyphonie des voix narratives, la mise en abyme et l'intertextualité.

III-1- L'exil et la question de l'identité

On ne peut parler d'exil dans quelque sens qu'il soit, sans évoquer son corollaire dialectique : l'identité. Cette voie rend compte de toutes les crispations psychologiques du personnage, ses peurs, ses angoisses, ses attentes et ses désillusions, ses retranchements et ses fuites, bref tous les indices narratifs et énonciatifs d'un exil intérieur au personnage et d'un exil intérieur au texte.

Si l'exil investit les références identitaires des personnages, il les déstabilise aussi et ébranle leurs repères habituels de définition de soi et d'identification sociale.

Esther à Saint-Martin, interrogée par Gasparini : *« C'est vrai que tu es juive ? »* avait répondu : *« Moi ? Non, non ! »* Par cette réponse, elle a nié son identité, ce qui la perturbe et lui fait mal :

> *« Tout d'un coup, Esther avait senti son cœur battre plus fort, avec douleur, le sang gonfla les artères de son cou, battre dans ses tempes et ses oreilles. Sans comprendre pourquoi, ses yeux étaient pleins de larmes. C'était d'avoir menti qui lui faisait cela. »* EE, p.36

Quand Esther assumera-t-elle donc son identité juive ? Et qu'en est-il de Nejma, l'autre errante ?

III-1-1- Esther ou la quête de soi

Le roman trace l'évolution physique et spirituelle de la jeune héroïne Esther et s'inscrit dans la trajectoire d'un difficile et long voyage vers soi en rassemblant les pièces d'un puzzle identitaire marqué par la douleur, la menace et l'humiliation.

Toute évolution passe par des étapes, la première en ce qui concerne Esther est celle de son enfance à Saint-Martin, où, face à son insouciance et innocence, ses jeux et ses vagabondages, il y a cette espèce de flottement causé surtout par le fait qu'elle : *« n'arrivait pas à comprendre ce que tout cela signifiait, ces hommes et ces femmes, tellement différents, parlant toutes ces langues, venant de toutes les régions du monde sur cette place. »* EE, p.25

Esther ne comprenait donc pas la condition des Juifs dont elle fait partie. Mais sa prise de conscience ne tardera pas à venir, précisément à son départ en catastrophe de Saint-Martin avec sa mère et les autres Juifs.

> *« C'était la première fois, c'était une douleur, Esther s'apercevait qu'elle n'était pas comme les gens du village. Eux pouvaient rester chez eux, dans leurs maisons, ils pouvaient continuer à vivre dans cette vallée, sous ce ciel, boire l'eau des torrents. […] Elle devait marcher avec ceux qui, comme elle, n'avaient plus de maison, n'avaient plus droit au même ciel, à la même eau. »* EE, p.92

Elle a fini par comprendre : *« C'était la première fois, elle comprenait qu'elle était devenue une autre. »* EE, p.93

Esther est dépossédée du lieu d'ancrage le plus concret : une terre, un sol, ayant fui Nice et devant quitter Saint-Martin, or, une identité est difficilement concevable sans terre d'où la nécessité de la quête d'une terre.

III-1-1-1- La terre promise

Raymond Mbassi Atéba s'appuie sur l'avis d'Edouard Glissant pour dire que:

> *«L'espace -pays, terre- lieu est un support, de l'avis d'Edouard Glissant, "incontournable" dans toute articulation de l'identité. En effet, le "souffle du*

lieu", ainsi qu'il le désigne, c'est l'influence et le pouvoir réels qu'un espace exerce sur le personnage.» [117]

Les Juifs sont sans lieu d'ancrage ou d'enracinement, liés : *« non pas à un sol commun, mais par un livre et une mémoire qui sont la mémoire d'une traversée. »* [118]
Le hors place est pour eux une donnée de base et l'exil, une catégorie métaphysique.
Mais il existe pour eux une terre promise (Ertz-Israël), une ville lumière (Jérusalem), vers laquelle rivent tous les regards et tous les espoirs :
« Ils parlaient de la ville de lumière, étincelante avec ses dômes et ses minarets, là où se trouvait la fondation du peuple juif. » EE, p.125
« La ville de minarets et de dômes brillant au soleil, la ville de rêves et de prières suspendue au dessus du désert. » EE, p.159

La quête de cette terre promise est elle même la quête des origines et Jérusalem revêt un caractère mythique :
« La ville était l'endroit le plus beau du monde, où tout ce qu'on désirait se réalisait, où il ne pouvait y avoir de guerre, parce que tous ceux qui avaient été chassés et spoliés dans le monde, et qui avaient erré sans patrie, pouvaient y vivre en paix. » EE, p.217
Mais la réalité est toute autre, la guerre est bien là, d'où le désenchantement d'Esther dès son arrivée à Jérusalem. Et si le voyage, forme expressive de la quête, apporte un tant soit peu de réponses aux questionnements existentiels du personnage, il peut apporter quelque désillusion, ce qui pousse Esther de nouveau vers le voyage, cette fois-ci au Canada.

Cette terre promise n'est donc pas définitivement acquise, ne le sera-t-elle jamais ? Si la terre des origines ne correspond pas à l'image tant rêvée à cause de la souffrance humaine et de la guerre, cesse-t-elle d'être pour autant un point d'ancrage essentiel dans la (re)constitution du puzzle identitaire?
Si l'on considérait le retour postérieur en France, à la terre d'adoption, on serait tenté de dire que ce retour contraste avec l'espoir initial de retrouver la terre promise et qu'il

---

[115] - MBASSI ATEBA Raymond, *Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Une poétique de la mondialité, op.cit.*, p.127.

[118] - SCARPETTA Guy, « *Traversée* », Magazine littéraire n° 221, Juillet - août 1985, p.30.

correspond à une seconde recherche des racines et de là, une affirmation ou une réaffirmation de l'identité.

Esther reconstitue les traces effacées du passé pour se libérer des fantômes qui la hantaient en remettant à nouveau les pieds sur les lieux où avait été jadis fusillé son père par les Allemands. Aussi le retour définitif de la mère pour mourir au pays d'adoption au lieu du pays promis constitue-t- il une espèce de mouvance des valeurs spatiales qui dépasse la mouvance des espaces mêmes.

Mais il demeure que les Hébreux sont un peuple de l'errance, de part leur identité, cette errance va progressivement s'orienter vers une quête des origines, vers un nécessaire retour à Jérusalem comme l'affirme Ahmadou Kourouma : *« Il faut savoir d'où l'on vient, si on ne sait pas où l'on va. »* Ceci rejoint ce que Gérard de Cortanze avance: *«Où l'on va, c'est là d'où l'on vient. »* [119]

Ainsi Jérusalem -Yerouchaloyim- est plus qu'un espace-temps mémoriel, c'est la terre promise à tous les Juifs, leur paradis perdu, à reconquérir à tout prix, et "*ce fut fait*", mais…

Un autre élément constitutif de l'identité est:

III-1-1-2- La mémoire collective

Comme le souligne Michelle Labbé : *« La mémoire déborde le cadre de la vie du protagoniste, rejoint la mémoire collective et les grands mythes, se fait éternel retour. »* [120]

Il en est ainsi dans *Étoile errante*. Outre la mémoire personnelle d'Esther et qui fait le va et vient entre Saint-Martin et Israël, entre l'enfance et la maturité, il y'a une autre mémoire plus enfoncée dans le temps et dont Esther se revendique comme étant une partie :

> *« C'était le même ciel qu'autrefois quand Moïse attendait dans la maison de Pharaon, où quand Abraham rêvait comment avaient été faits le soleil et la lune, les étoiles, l'eau, la terre et tous les animaux du monde. Ici dans cette*

---

[119]- DE CORTANZE Gérard, *J.M.G Le Clézio, Le nomade immobile*, op.cit., p.24.

[120] - LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, op.cit., p.93.

prison de l'Arsenal, je savais que nous étions une partie de ce temps-là. »
EE, p.195

Esther se revendique donc de la fable fondatrice du peuple hébreux : la servitude en Egypte, la révolte contre Pharaon, le passage de la mer rouge, la traversée du désert et enfin la conquête et la colonisation de la terre promise.
Esther fait aussi partie d'une mémoire plus récente, celle de la deuxième guerre mondiale, celle des :

> *« Ombres que poursuivaient dans cette ville (Nice) les agents de la Gestapo, tous ceux qu'elle avait condamnés à mort et qui se cachaient dans les caves, dans les combles. Ceux que l'armée allemande avait capturés dans la vallée de la Stura, enfermés dans le camp de Borgo San Dalmazzo… »* EE, p.334

Là, c'est la mémoire des Juifs émigrés en Europe. Et entre le mythe de la terre promise et la réalité de la guerre, entre la mémoire personnelle et la mémoire collective, Esther erre mais finit par découvrir ce qui détermine l'identité des Juifs, à savoir: la religion.

III-1-1-3- La religion

Étoile errante est le roman de Le Clézio qui évoque l'holocauste juif -la Shoah- et les frustrations de ce peuple face à l'antisémitisme ambiant.
Le Judaïsme dans *Étoile errante* est pratiqué par : Reb Joël, Heinrich Ferne, Jacques Berger etc. C'est le support identitaire fondamental de ce peuple. Mais, Esther ne se reconnaît pas comme juive au début de l'histoire, même issue de parents juifs, elle n'a pas reçu une éducation religieuse de leur part, pour eux : *« la religion, c'était une affaire de choix. »* EE, p.155
Ils voient que leur fille choisira quand elle aura l'âge de choisir.
Le premier contact d'Esther avec la religion était à l'église lors de la cérémonie de la "Madone", vient ensuite la synagogue : *« C'est vendredi qu'Esther est entrée pour la première fois dans la synagogue en haut du village, là où avait lieu la cérémonie du Shabbat. »* EE, p.79

Et c’est là qu’Esther découvre la magie de la prière : *« Pour la première fois, Esther savait ce qu’était la prière. Elle ne comprenait pas comment cela était entré en elle mais c’était une certitude. »* EE, p.82

Les parents d'Esther n'ont donc jamais initié leur fille aux rites juifs, c'est elle-même qui a découvert la synagogue. C'est le lieu de culte, d'instruction et de rassemblement pour les Juifs. La synagogue plonge ses racines jusqu'à l'époque de l'exil à Babylone. Depuis, cette institution est conservée et développée même par les communautés juives installées à l'étranger.

Antonia Pagan Lopez de l'Université de Murcia tient des propos assez pertinents à ce sujet:

> *« La synagogue, foyer rayonnant des rites et des traditions ancestraux, l'espace sacré constitue un réflecteur de l’espace mythique: la synagogue agit en miroir qui renvoie l’image lointaine de l’espace des origines, de la terre mythique : Israël-Eretz. La synagogue, en terre étrangère, revêt l’aspect d’un lieu initiatique, une sorte de grotte mystérieuse qui, au rythme des rites religieux et des chants souterrains, produit la fusion de l’humain avec le cosmique et le sacré; la force des prières et la ferveur mystique transportent Esther ailleurs et lui font franchir le temps et l’espace jusqu’à Jérusalem. »* [121]

La synagogue est donc plus qu'un lieu de culte aux yeux des Juifs, sa représentation va bien au-delà des rites et des traditions. Elle rassemble le mythique et le mystique, et Esther vient tout juste de s'en rendre compte en se joignant à la prière commune des Juifs, ce qui la transpose jusqu'à la terre sacrée d'Israël.

> *« Esther balançait son corps, lentement, en avant, en arrière, les yeux fixés sur les lumières, et au fond d’elle la voix des hommes et des femmes appelait*

[121] - PAGON LOPEZ Antonia, *Errance, rêverie et mythe dans l'œuvre leclézienne,* http://digitum.um.es/xmlui/bitstream/10201/658/1/232614.pdf.

> *et répondait, aiguë, grave, en disant tous ces mots dans la langue du mystère, et Esther pouvait franchir le temps et les montagnes, comme l'oiseau noir que lui montrait son père, jusque de l'autre côté des mers, là où naissait la lumière, jusqu'à ErtzIsraël.* » EE, p.82

La religion est étroitement liée au livre sacré, au livre du commencement écrit dans cette langue étrange pour Esther. La langue est donc une autre composante de l'identité.

III-1-1-4- La langue

Esther parle le français, elle ne connaît pas l'hébreu, elle ne le parle pas, elle ne le comprend pas. Cette langue est parlée par des hommes et des femmes juifs à la synagogue à Saint-Martin : *« Ils sont allés jusqu'au centre de la pièce, devant les lumières, en parlant dans leur langue étrange.* » EE, p.81

« Elle cherchait à lire sur leurs lèvres les mots étranges, dans cette langue si belle, qui parlait au fond d'elle même, comme si les syllabes réveillaient des souvenirs. » EE, p.81
Des souvenirs qui la dépassent, qui dépassent sa mémoire.
Sur le chemin de la fuite, le Reb Eïzik salanter lisait à haute voix dans le livre sacré et :
« Esther écoutait à nouveau les paroles incompréhensibles, dans cette langue douce et saccadée. » EE, p.111
Dans la cale du Sette Fratelli, Esther écoutait Reb Joël : *« Il récite des paroles étranges, dans cette langue que je ne comprends pas. Il prononce lentement les mots qui résonnent, les mots âpres, longs, doux.* » EE, p.174
Et sa mère lui dit : *« Ecoute, c'est notre langue maintenant.* » EE, p.175
Ainsi Esther, tout au long de son exil, de son errance, découvre progressivement son peuple, sa religion, sa langue et fait ainsi un pas décisif vers la (re)constitution de son identité. Mais, est-ce que cela est suffisant pour qu'elle retrouve son équilibre, sa paix intérieure?

III-1-1-5- Esther et le vide intérieur

Esther reste hantée par la disparition de son père, sa racine immédiate ce qui crée un vide immense au fond d'elle : *« Je sentais les larmes qui glissaient hors de moi, le*

vide qui se creusait dans mon ventre, qui s'ouvrait au-dehors, un vide, un froid, et je ne pouvais m'empêcher de penser qu'il allait mourir, qu'il devait mourir. » EE, p.153

Ce vide, Esther le reconnaît en voyant les larmes de sa mère, des larmes sensées être de joie à l'arrivée du Sette Fratelli :

> *« Peut-être qu'elle pleure à cause de mon père qui n'est pas arrivé sur le chemin, là où on l'attendait. Elle n'a pas pleuré alors, même quand elle a compris qu'il ne viendrait plus. Et maintenant il y'a ce vide, ce vide en forme de navire immobile au milieu de la baie, et c'est plus fort qu'elle ne peut supporter. »* EE, p.168

Le bateau est là et elles doivent embarquer sans lui.

« Tout d'un coup, Esther n'a pas pu attendre davantage, elle a commencé à courir, comme autrefois sur la route de Roquebillière quand Gasparini l'avait emmenée voir la maison des blés et qu'elle avait senti un vide entrer en elle, la peur de la mort. » EE, p.137

Au port d'Alon, Esther s'est rappelé : *« Il y avait un vide, après Saint-Martin, après la marche à travers la montagne. Jusqu'en Italie, la longue marche jusqu'à Festiona, les souvenirs me revenaient comme des lambeaux. »* EE, p.156

A Paris : *« L'oncle Simon Ruben avait tout essayé. Il avait essayé la prière, il avait fait venir le rabbin et un médecin, pour me guérir de ce vide. »* EE, p.157

Cette récurrence du vide est souvent liée à l'idée de la mort, à la peur, aux lieux instables traversés, à cet enfermement au fond de soi surtout à Paris où Esther a connu un véritable exil intérieur à l'image de son enfermement dans un appartement « *au 26 de la rue des Gravilliers*. » EE, p.158

Esther a connu aussi le vide à Ramat Yohanan, un vide présage de la mort :

> *« C'était comme autrefois, sur la route près de Roquebillière, quand elle avait senti la mort posée sur son père, et que le vide s'était ouvert devant elle, et qu'elle avait couru jusqu'à perdre haleine. Esther s'est mise à courir […] Tout était étrangement vide. »* EE, p.310

Une fois de retour au Kibboutz, elle apprend la mort de Yohanan et le même jour celle de Jacques. Voilà ce qu'Esther a récolté sur la terre promise qu'elle quitte pour Montréal.

« Les autres, comment pouvaient-ils comprendre ? Ils avaient une famille, ils avaient un lieu de naissance, un cimetière où ils pouvaient voir les noms de leurs grands-parents, ils avaient des souvenirs. » EE, p.322

Ceci constitue tout ce dont Esther est dépossédée, et ça lui fait affreusement mal d'en être privée.

Il n'y a que la naissance de Michel son fils qui pourrait combler ce vide :

> *« Il serait l'enfant du soleil. Il serait en moi depuis toujours, fait avec ma chair et avec mon sang, ma terre et mon ciel. Il serait porté par les vagues de la mer jusqu'à la plage de sable où nous avons débarqué, où nous sommes nés. Ses os seraient les pierres blanches du mont Carmel et les rochers du Gelas et sa chair la terre rouge des collines de Galilée, son sang serait l'eau des sources, l'eau du torrent à Saint-Martin, l'eau boueuse de la Stura, l'eau du puits de Naplouse que la femme de Samarie avait donnée à boire à Jésus. Dans son corps, il aurait la force et l'agilité des bergers, dans ses yeux brillerait la lumière de Jérusalem. »* EE, p.321

Et : *« C'était la fin de septembre, quand mon soleil est né. »* EE, p.320

C'est l'enfant racine, l'enfant famille, l'enfant terre, l'enfant mer et mère. C'est l'enfant passerelle entre passé, présent et avenir.

Mais, cet enfant, tout ce soleil ont-ils pu guérir Esther ? Visiblement, non :

« J'ai mal au fond de moi, je ne pense pas oublier. » EE, p.313

Peut-on vraiment oublier, faut-il oublier ? Augustin Giovannoni répond :

> *« Nous avons besoin de la mémoire du passé comme expérience, mais aussi, et indissolublement, de l'oubli, de l'ouverture pour penser le nouveau et le possible, auxquels on accède à partir de la rupture par rapport à ce que nous étions, à ce que nous pensions. Nous avons donc autant besoin de la mémoire que de l'oubli. En effet, la mémoire et l'oubli*

sont liés de façon indissoluble, comme l'atteste ce proverbe latin "Nec tecum, nec sine te vivere possum", je ne peux vivre ni avec toi, ni sans toi. Cette condition rigoureusement commune à tous les hommes nous permet toutefois de faire notre deuil de ce que nous perdons et de trouver éventuellement, la force de nous construire d'une autre manière. » [122]

C'est justement ce deuil qu'Esther n'arrive pas à faire, le deuil de son enfance volée, de son père disparu, de Jacques son fiancé tué, de tous ceux qui avaient été pourchassés, déportés et tués.

Esther n'a pas pu jusque là avoir accès à ce deuil salvateur, elle a toujours cette espèce de ressentiment au fond d'elle et cela même si elle a pu se forger un moi en rassemblant les pièces éparses de sa mosaïque identitaire de l'exilée qu'elle était, en donnant la vie à un fils, en devenant médecin. Le mal n'a donc pas pu être conjuré : *« Si je ne trouve pas où est le mal, j'aurais perdu ma vie et ma vérité. Je continuerai à être errante. »* EE, p.335

Si Esther a traversé de multiples zones géographiques et temporelles, elle a traversé aussi des zones d'abattement et de tiraillement de l'être, des zones où le vide et le trouble intérieurs se réfractent dans le discours et vibrent dans chaque mot et phrase du texte : *« Il y'a un jardin aux arbres dénudés hérissé contre le ciel pâle. […] Seuls les corbeaux y ont laissé des traces. […] On dirait une épave prise par les glaces. »* EE, p.311

« Je croyais que tout était si loin, presque inaccessible, à l'autre bout du temps, au terme d'un voyage long et douloureux comme la mort. » EE, p.314

A Festiona : *« Le brouillard passait sur les champs, s'accrochait aux ruelles, montait du lit de la rivière avec la nuit. »* EE, p.125

« Je sens comme le froid au fond de moi. » EE, p.337

A la baie d'Alon : *« Le vent froid entre peu à peu en moi, me traverse. »* EE, p.155

A Ramat Yohanan : *« J'étais pareille à Nora, je vois le sang et la mort partout. »* EE, p.317

Quand il est question de vent, de froid, de brouillard, de nuit, de corbeaux, de sang, c'est que le mal est là et partout. Le mal n'a donc pas été conjuré. Pour ce faire, Esther a

[122] - GIOVANNONI Augustin, *Ecritures de l'exil* op.cit., p.20.

effectué deux mouvements/départs, deux mouvements/retours. Le premier vers Israël, le deuxième vers Nice : *« C'est difficile de partir […] C'est difficile de revenir […] C'est difficile de revenir bien plus que de partir. »* EE, pp. 312-313

Le premier voyage est pour son fils : *« C'est pour Michel que je retourne, pour qu'il trouve enfin sa terre et son ciel, qu'il soit enfin chez lui. »* EE, p.313

Le deuxième est pour Elisabeth sa mère mourante, pour son père aussi et pour elle-même pour qu'elle puisse enfin : *« (s)'en aller, oublier, recommencer sa vie, avec Michel, avec Philipe […] être dans le temps présent. »* EE, p.335

Pour être dans le temps présent, il faut faire face aux démons du passé, les regarder yeux dans les yeux. C'est pour cela qu'Esther a erré à Nice puis à Saint-Martin et s'est arrêtée à l'endroit où était mort son père, à Barthemont pour apprendre et comprendre : *« J'ai appris ce que je suis venue chercher. »* EE, p.341

Elle a compris à : *« la fin de l'été comme il y a quarante ans. »* EE, p.342

Maintenant elle : *« sent les larmes les larmes qui peuvent venir, pour la première fois depuis des années, depuis qu'elle a quitté son enfance. […] Elle sent les larmes venir comme si c'était la mer qui remontait jusqu'à ses yeux. »* EE, p.349-350

Esther peut maintenant éparpiller les cendres de sa mère dans la mer et retrouver la paix : *« Elle sent une grande fatigue, une grande paix. »* EE, p.350

Une paix qu'il a fallu rechercher pendant un long voyage (un voyage-exil, un voyage-errance) qui a duré quarante ans.

Au bout de ce voyage, Hélène retrouve Esther, ou Esther retrouve Esther, mais elle perd Nejma.

Bruno Thibault estime que : «*Chaque voyage est en effet chez cet écrivain un voyage vers soi, c'est-à-dire non seulement un voyage vers un Ailleurs et vers le Dehors, mais aussi un voyage vers le dedans, vers le monde intérieur et vers "l'autre côté" de la psyché. »* [123]

C'est ce qu'a fait Esther : un voyage physique durant toute sa vie et dont la dernière étape était un retour sur les lieux du mal, c'est aussi un voyage vers elle-même, vers le dedans pour combattre le vide et le vent qui se sont engouffrés en elle, un voyage vers la paix de l'âme.

[123] - THIBAULT Bruno, *J.M.G Le Clézio Et la métaphore exotique*, op.cit., p.14.

Est-ce qu'il en est de même pour l'autre errante: Nejma?

III-1-2- Nejma et la perte de soi

Le parcours de Nejma n’est pas totalement similaire à celui d’Esther même étant toutes les deux des errantes. Si Esther a pu décanter le passé, débusquer ses blessures jusqu’à en guérir retrouvant enfin son soi, Nejma dont le destin reste en suspens a fini par disparaître sur un chemin sans fin emportant avec elle ses maux et ses blessures.

L’errance spatiale et temporelle d’Esther porte dans chacun de ses recoins un profond effort de quête identitaire qui a fini par aboutir, mais Nejma ?

La question de l’identité ne se pose pas pour Nejma, du moins pas comme elle se pose pour Esther.

Nejma n’est pas à même de chercher son identité, elle est musulmane pour ce qui est de la religion, arabe pour ce qui est de la langue, palestinienne pour ce qui est de la nationalité, quant à son lieu d’exil et d’errance, c’est la Palestine, son propre pays. Les repères identitaires ne sont pas si brouillés pour Nejma sauf peut-être celui de la terre étant expulsée de sa ville natale à l’instar de tous les autres Palestiniens, mais là encore l’arrachement n’est pas total, il est plus géographique et physique car les Palestiniens, même ayant perdu leur terre, ils l’ont emportée avec eux dans leur cœur. Ainsi la terre qu’ils n’habitent plus, elle, elle les habite jusqu’à la moelle, tout comme le souligne John Dos Passos : « *Vous pouvez arracher l’homme du pays, mais vous ne pouvez arracher le pays du cœur de l’homme.* » Et c’est sans doute là le mal et le drame de l’exilé.

L’identité pour Nejma n’est donc pas objet d’une quête ou d’une découverte, tout ce à quoi elle aspire est une place sous le soleil, ce soleil qui « *brille pour tous* » et sous lequel elle pourra retrouver sa dignité humaine. Une dignité perdue dans un camp où :

> « *Peu à peu même les enfants avaient cessé de courir et de crier et de se battre aux abords du camp. Maintenant, ils restaient autour des huttes, assis à l’ombre dans la poussière, faméliques et semblables à des chiens. […]Petites filles maigres aux épaules voûtées, leur corps flottant dans des robes trop grandes pour elles, petits garçons à demi-nus, aux jambes arqués, aux genoux trop gros, la peau d’un gris sombre, couleur de cendre, le cuir chevelu mangé par la teigne, les yeux envahis de moucherons.* » EE, pp.231-232

Et où :

> *« L'eau était devenue si rare qu'on ne pouvait plus se laver, ni laver les habits. Les vêtements des enfants étaient souillé d'excréments, de nourriture, de terre, et les robes des femmes étaient devenues rigides de crasse, pareilles à de l'écorce. Les vieilles femmes, le visage noir, les cheveux emmêlés, sentaient une odeur de charogne. »* EE, pp.232-233

La nourriture aussi était devenue rare une fois que le camp était abandonné par les Nations Unies : *« Il y avait longtemps que le camion des Nations Unies n'était pas revenu. Les enfants allaient dans les collines à la recherche de racines à manger, de feuilles et de fruits de myrte. »* EE, p.272

Cette dégradation de l'humain n'était pas que physique, mais elle avait une incidence sur le psychique et le comportement des habitants du camp, notamment Nejma, qui, suite à toute cette horreur autour d'elle, a eu, une nuit, un comportement bizarre :

> *« Une nuit, j'étais si mal, je brûlais dans ma peau. Je sentais comme une pierre posée sur ma poitrine. Je suis sortie. […] C'était comme si tout le monde était mort, comme si tout avait disparu à jamais. Je ne sais pourquoi j'ai agi ainsi : j'avais peur soudain, j'avais trop mal à cause de ce poids sur ma poitrine, à cause de la fièvre qui me brûlait jusqu'aux os. Alors je me suis mise à courir le long des allées du camp, sans savoir où j'allais, et je criais : " Réveillez-vous !…Réveillez-vous !…" D'abord, ma voix ne parvenait pas à travers ma gorge, je poussais seulement un cri rauque qui me déchirait, un cri de folie. »* EE, p.258

Rester dans le camp de Nour Chams signifie mourir ou sombrer dans la folie : *« C'était en hiver, quand notre camp avait connu le désespoir, la faim, l'abandon. Les enfants et les vieux mouraient à cause des fièvres et des maladies que donnait l'eau des puits. »* EE, p.271

Et ainsi de suite jusqu'au coup fatal infligé aux réfugiés, celui de la peste : *« C'était une peste, qui parcourait les allées du camp, et semait la mort en plein jour, à chaque instant, même chez les hommes les plus valides. »* EE, p.276

Il faut donc quitter Nour Chams, cette grande fosse commune. Partir non pour oublier comme l'a fait Esther, mais partir pour avoir la vie sauve. Nejma en partant tente de sortir du cauchemar de Nour Chams, où mort et folie sont le maître – mot. Avec Saadi le nomade, commence une autre errance hors des limites assassines du camp, mais dans les limites meurtrières de la guerre.

« Et il m'a entraîné sur le chemin. » EE, p.281

Un chemin qui les a conduits aux frontières de la Jordanie, ce pays frère où ils espéraient recommencer à vivre.

Mais les massacres des réfugiés palestiniens au Liban dans les camps de Sabra et Chatila (1982) évoquées dans l'épilogue du roman montre que la vie des réfugiés est continuellement sous le signe de la menace que ce soit à l'intérieur de la Palestine dans un camp tel que Nour Chams ou en dehors, dans un pays voisin, c'est peut-être pour cette raison que Le Clézio a choisi de clore le chapitre de Nejma sur une phrase telle que : *« La route n'avait pas de fin. »* Ainsi Nejma continue d'être errante, tout comme l'est son peuple qui est jusqu'à l'heure actuelle sans repos et sans répit.

La marche d'Esther, son voyage en Israël, au Canada, son retour constituent une longue marche vers soi-même, une marche douloureuse, oui, mais constructive. Quant à Nejma, son errance est, au contraire, une perte graduelle mise en scène d'abord à travers la détérioration progressive de la vie des réfugiés dans le camp, puis à travers le spectacle de la désolation causée par la guerre, sur le chemin de l'errance jusqu'aux frontières de la Jordanie et là, sera-t-elle chez elle comme elle l'a été à Akka ou sera-t-elle toujours une étrangère? Ou bien aura-t-elle pour demeure ce territoire dangereux qu'évoque Edward Said :

> *« Juste derrière la frontière qui "nous" sépare des "étranger" se trouve le territoire dangereux de la non - appartenance : c'est là qu'étaient bannis les peuples à une époque primitive, et c'est là qu'aujourd'hui d'immenses fragments d'humanité errent, en tant que réfugiés et déportés. »* [124]

[124] - EDWARD W. Said, *Réflexion sur l'exil et autres essais,* op.cit., p.245.

Telle est la place que Nejma a sous le soleil.

Dans son journal, Nejma a plus parlé des autres que d'elle-même, elle a plus décrit ce qui se passe autour d'elle que ce qui se passe en elle, elle a peint la décomposition d'êtres humains encore en vie dans cet ignoble camp. Les rares fois où elle est avec elle-même, exclusivement avec elle-même, c'est quand elle songe à Akka, à son passé, à la mer. Pour le reste, il est tantôt question de Aamma Houria, tantôt de Saadi, de Roumiya, des vieillards, des enfants, et aussi des chiens.

C'est comme si Nejma est sortie d'elle même. Le poids de la douleur autour d'elle l'a fait exiler d'elle même jusqu'à frôler la perte de soi, si ce n'est l'écriture : l'écriture de ce journal. L'écriture où certains impossibles peuvent devenir possibles.

III-2- La rencontre d'Esther et de Nejma ou l'utopie de la rencontre

Esther et sa mère sont transportées par un convoi de camions vers Jérusalem à travers des passages arides brouillés par les fumées de la guerre entre les armées arabes coalisées et l'armée israélienne. Esther observe sur la route de Siloé des villages, désertés et des groupes de femmes et d'enfants palestiniens en fuite, terrorisés et traumatisés par la violence :

> *« Ils étaient une centaine, peut-être davantage, seulement des femmes et de jeunes enfants. Vêtus de haillons, pieds nus, la tête enveloppée dans des chiffons […] Il y avait un silence pesant, un silence mortel sur ces visages pareil à des masques de poussière et de pierre. Seuls les enfants regardaient, avec la peur dans leurs yeux. »* EE, p.218

Une image non moins poignante que celle des Juifs pourchassés de Saint-Martin par les Allemands. A un moment et sans s'y attendre, une jeune Palestinienne se détache de l'un des groupes et s'approche d'Esther comme pour la prendre à témoin, lui tend un cahier noir sur lequel elle vient d'écrire son nom « Nejma ». Puis elle invite Esther à y écrire le sien et Nejma : *« resta un instant encore, le cahier noir serré contre sa poitrine, comme si c'était la chose la plus importante du monde. »* EE, p.219

Elle retourne enfin parmi les siens c'est à dire les fugitifs palestiniens tandis qu'Esther s'éloigne dans le camion des colons juifs, elle arrive à Jérusalem le soir. Mais, déception ! *« Dans le ciel couleur de cuivre, une grande fumée noire montait du centre, s'élargissait, formait un nuage menaçant où commençait la nuit. »* EE, p.220
Voilà une image qui n'est pas tout à fait conforme à l'image d'une ville dite "de lumière" située sur une "terre promise".

La rencontre avec Nejma sur le chemin n'était qu'un avant-goût de ce qu'Esther allait voir à Jérusalem, la ville de ses rêves et de ses espoirs. Au moment où Esther a pu enfin avoir accès à la terre promise, Nejma est contrainte de quitter sa terre, ainsi l'exode de l'une ne touche à sa fin que parce que commence l'errance de l'autre.
Une rencontre fugace et fulgurante, une rencontre-éclair entre deux étoiles errantes, deux étoiles filantes dans l'image de deux jeunes femmes que tout oppose : une Juive et une Palestinienne, une identité meurtrière et une identité meurtrie. Leurs présences sur le même espace-temps sont incompatibles, et toute la tragédie est là, celle d'un partage impossible encore quand paraît le roman en 1992, encore aujourd'hui et sans doute à jamais.
« Les Palestiniens estiment que les Juifs, le peuple proverbial de l'exil, ont fait d'eux des exilés. » [125]
Cette rencontre combien même improbable a eu lieu dans *Étoile errante*, Le Clézio l'a arrachée à l'espace, au temps, à l'Histoire et à l'histoire.
Qu'est-ce qui pourrait justifier une telle rencontre dans le roman entre deux héroïnes malgré toutes les barrières qu'il y a entre elles ?

D'abord, elles sont toutes les deux des exilées doublées d'errantes, d'ailleurs le spectacle des réfugiés palestiniens sur la route de Siloé à deux doigts de la fatidique rencontre a évoqué dans l'esprit d'Esther celui des fugitifs juifs talonnés par les Nazis.
Aussi, les deux protagonistes au moment où se produit la rencontre, traversent une crise personnelle aiguë, chacune est arrivée à un tournant décisif de son existence.
Mais au delà de leur exil, de leur errance, de leur crise personnelle qui les rapprochent et de leurs identités qui les éloignent, il y a leur humanité, cette humanité que Le Clézio met toujours sur un piédestal dans son œuvre alors que la réalité est toute autre et que

[125] - Ibid, p.247.

l'humanité est de tout temps bafouée, meurtrie. C'est sans doute de cette réalité que parle Raymond Mbassi Atéba :

> *« Le Clézio montre que si certains moments de l'histoire divisent Esther et Nejma, les Juifs et les Arabes, leur humanité, en somme, ne les divise pas. L'utopie du tout-monde glissantien passe par la tolérance et non par le fondamentalisme, dont la vanité n'est plus à démontrer. L'œuvre Le clézienne, à travers Étoile errante, se fait le metteur en scène de cette utopie. »*[126]

Et la rencontre d'Esther et de Nejma est une scène de cette utopie, sauf que par l'écriture et dans la littérature se réalisent tous les possibles et aussi tous les impossibles. C'est par l'écriture que cette rencontre a eu lieu malgré les évènements qui dressent entre les peuples antagonistes un mur de haine et d'incompréhension dans un monde marqué par les abus de l'antisémitisme, du racisme anti-arabe et de toute forme de discrimination.

Donc, et tel que le souligne Raymond Mbassi Atéba *« Le Clézio réussit à réconcilier dans l'art deux ressortissants de deux communautés divisées par leurs représentations : la paix rêvée et idéalisée devient opérationnelle dans l'imaginaire. »*[127]

Il n'y a que l'art et l'imaginaire qui soient capables d'un tel exploit.

III-3- L'exil et l'écriture

Chacune des deux étoiles va tenir un journal intime, secrètement adressé à l'autre. Nejma note:

> *« Pour cela Saadi Abou Talib, le Baddawi, celui qui fut plus tard mon mari et qui ne savait ni lire ni écrire, ayant appris que j'avais été à l'école à Al-jazzar, m'avait demandé d'écrire tout ce que nous endurons ici, au camp de*

[126] - MBASSI ATEBA Raymond, *Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Une poétique de la mondialité*, *op.cit.*, p.181.

[127] - Ibid, p.260.

Nour Chams, afin que cela se sache, et que nul n'ose l'oublier. Et moi, je l'ai écouté, et pour cela j'ai écrit la vie jour après jour sur les cahiers d'école que j'avais apportés avec moi. » EE, p.234

L'écriture dévoile la réalité des abus contre l'humanité, notamment dans les camps des réfugiés, elle témoigne et se dresse contre l'oubli car les écrits restent et ne s'effacent pas, elle préserve ainsi la mémoire.
Nejma a écrit aussi pour son père :

> *« C'est Ahmed, mon père, avant de partir pour le nord d'où il n'est jamais revenu, qui a eu la volonté de me faire apprendre à lire et à écrire comme si j'étais un garçon [...] Avait-il pensé qu'un jour je me servirais de l'écriture pour remplir ces cahiers de ma mémoire ? Il me semble qu'il l'aurait approuvé. »* EE, p.234

Nejma a écrit aussi pour Esther :
« Et pour elle aussi j'ai écrit, pour celle qui a marqué son nom en haut du cahier, sur la route de la source de Latrun, Esther Grève, dans l'espoir qu'elle lira un jour cela, et qu'elle viendra jusqu'à moi. Elle est venue ce jour-là, et j'ai lu ma destinée sur son visage. » EE, p.234
Il est vrai que Nejma et Esther partagent une destinée commune, celle de l'exil et de l'errance, mais après leur rencontre, la première est enfermée dans un camp qui n'a rien à envier à l'enfer et la deuxième commence une nouvelle vie dans le Kiboutz de Ramat-Yohannan où elle a droit à tous les espoirs : elle commence une nouvelle vie et un mariage avec Jacques Berger, des études de médecine, se pointent à l'horizon.

Esther a rêvé du cahier de Nejma :

> *« Je le voyais dans la nuit, couvert d'une écriture fine, marquée avec le même crayon noir que nous avions tenu à tour de rôle. J'ai rêvé que je savais déchiffrer cette écriture et que j'avais lu ce qu'elle racontait, pour moi seule, une histoire d'amour et d'errance qui aurait pu être la mienne. »* EE, p.315.

Le cahier de Nejma n'est jamais parvenu à Esther. Cette dernière a aussi acheté un cahier et écrit pour Nejma : *« Alors j'avais acheté un cahier noir, moi aussi, sur le quel j'avais écrit à la première page son nom, Nejma. Mais c'était ma vie que j'y mettais, un peu chaque jour [...] C'était-elle, c'était moi, je ne savais plus. »* EE, p.316

Nejma espère voir Esther venir vers elle, et Esther espère retrouver Nejma :
« Un jour, je retournerai sur la route de Siloé, et le nuage de poussière s'ouvrirait, et Nejma marcherait vers moi. Nous échangerions nos cahiers pour abolir le temps, pour éteindre les souffrances et la brûlure des morts. » EE, p.316

Mais le roman s'achève sans que cette rencontre n'ait pu avoir lieu car pour cela, il faudrait signer entre les deux peuples ennemis un traité de paix tout comme Esther et Nejma ont signé leur cahier ce qui n'est pas près de se réaliser car la coexistence des deux peuples sur la même terre est quasiment impossible.

L'échange et le partage ne sont donc possibles qu'à travers l'écriture, la seule capable de relier ce que et ceux que des abîmes séparent.

D'autre part, l'écriture est la contrée de prédilection de l'exilé, elle lui permet de mettre à nu ses peurs, ses angoisses, ses déceptions, bref son mal être et de pouvoir ainsi l'affronter et lui faire face. En écrivant, l'exilé prend peu à peu de la distance et du recul par rapport à sa douleur afin de l'apprivoiser, de vivre avec durant un moment et pouvoir enfin la dépasser.

Ecrire son exil est une sorte de passage à l'action, à la vie afin de ne pas sombrer dans la folie et de ne pas se laisser mourir. Cela peut même être une espèce de seconde naissance, tel que l'atteste Augustin Giovannoni : *« Ecrire l'exil coïncide avec une seconde naissance. »*[128]

L'écriture a permis d'une certaine façon à Nejma et à Esther de triompher de la mort et de la folie, de combler le vide béant occasionné par leur exil. Augustin Giovannoni pense que :

> *« L'exil ne se constitue qu'à travers l'acte même de se raconter, qu'à travers son écriture. Prendre en compte cet espace des narrations place la question non seulement sous le signe du deuil et de la séparation mais*

---

[128] - GIOVANNONI Augustin, *Ecritures de l'exil* op.cit., p.08.

également sous les configurations de la réappropriation de soi et de l'affirmation. »[129]

On dit que l'écriture elle-même est un exil, elle est donc pour Nejma et Esther un exil dans l'exil, mais elle leur permet malgré tout de surmonter leur exil, le vrai, celui qu'elles reconstituent en l'écrivant, ce qui leur permet de le regarder en face et droit dans les yeux.

D'un autre côté, nos deux étoiles en écrivant reprennent un peu possession de soi du moins pour Esther, mais pour Nejma, on n'est pas tout à fait sûr car son soi reste en suspens tout comme l'est celui de son peuple jusqu'à cet instant.

Ce qui ne nous éloigne pas de ce que pense Bruno Thibault : *« Les cahiers d'Esther et de Nejma mettent donc en scène ces "passages" et ces "impasses" qui sont les voies éprouvantes mais incontournables d'une certaine définition de soi. »* [130]

Il est à noter, néanmoins qu'à la fin, ce à quoi arrive Esther, à savoir une "grande paix" n'est pas valable pour Nejma dont le récit se termine par une phrase ambiguë, désespérante même : *« La route n'avait pas de fin. »* et là, parler de définition, de réappropriation ou d'affirmation de soi ne correspond pas tout à fait à Nejma du moins jusqu'à ce qu'elle s'arrache une place sous ce soleil qui brille ou qui brûle pour tous.

Quoiqu'il en soit, et tel que l'affirme Augustin Giovannoni : *« Ecrire l'exil est un moyen en tout homme de sortir de l'aveuglement à l'autre, de briser le triomphe du même et de rendre à elle même la puissance de la pensée. »* [131]

Et qu'est-ce qui pourrait abolir l'aveuglement à l'autre plus que la rencontre d'une Palestinienne et d'une Juive ?

Ceci dit, les cahiers d'Esther et de Nejma pourraient d'une certaine façon symboliser la pratique scripturale de l'auteur lui même.

Cette rencontre entre peuples errants est aussi génératrice d'art, car c'est à la suite de sa rencontre avec Esther que Nejma décide d'écrire ses expériences au camp de Nour Chams pour laisser un témoignage écrit.

---

[129] - Ibid, p.09

[130] - THIBAULT Bruno, op.cit., p.175.

[131] - GIOVANNONI Augustin, *Ecritures de l'exil,* op.cit., p.08.

Enfin, écrire est une nouvelle patrie pour les sans patrie, un second espace de reterritorialisation faute du premier espace.

Et si l'humanité n'est pas suffisante pour rapprocher et unir des peuples ennemis que tout éloigne et sépare, l'écriture l'est. La rencontre d'Esther et de Nejma en est la preuve. Une rencontre au milieu de la guerre et de la haine, une halte brève dérobée à une éternité d'errance, par un échange de gestes, un échange muet où le seul recours au langage est l'inscription de deux prénoms sur un cahier noir. Ce geste est une sorte de défit aux regards détournés et aux paroles de haine proférées par les autres femmes : *« Les femmes se détournaient, certaines lui criaient des mots durs dans leur langue. »* EE, p.219.

Ce comportement est celui des Palestiniennes qui voient Esther s'approcher. Quant aux femmes juives, l'une d'elles dit à Esther : *« Il n'y a pas d'innocents, ce sont les mères et les femmes de ceux qui nous tuent. »* EE, p.220

Malgré tout, le rapprochement a eu lieu, la rencontre a eu lieu dès lors que chacune s'est détachée de son groupe, a fait abstraction de son identité collective pour pénétrer dans une nouvelle sphère qui transcende les limites des communautés et des idéologies. Cet élan des deux jeunes filles l'une vers l'autre au-delà de sa charge symbolique et politique, dépasse tout entendement, et même étant réalisé dans le texte, à travers le texte, semble échapper au texte.

Combien même cette rencontre est importante, elle n'a pas mis un terme à l'exil et à l'errance de Nejma et d'Esther, toutes les deux encore et toujours en mouvement et en déplacement, font mouvoir et déplacer avec elles les mots, les voix et les voies ce qui nous mène à étudier l'exil et l'errance à travers le prisme de la polyphonie, de la mise en abyme et des digressions narratologiques et enfin de l'intertextualité.

III-4- L'errance de la narration

Ce dernier point d'inspiration essentiellement narratologique est sans doute le plus important du présent chapitre, nous y tenterons de montrer que la mise en texte de l'exil et de l'errance passe par une variation des perspectives et une énonciation plurielle. Aussi le récit estil brisé par l'effet des anachronies, des ellipses ainsi que par la

mise en abyme. Enfin l'intertextualité contribue à la mouvance de l'écriture dans *Étoile errante*.

III-4-1- L'errance de la voix narrative ou la polyphonie des voix

En ce sens, la polyphonie énonciative n’est pas un simple exercice de variation pronominale mais une autre façon de penser et de lire la thématique de l’exil et de l’errance.

En effet, l’éclatement vocalique, à l’instar de l’éclatement spatial et temporel, est très représentatif de cette mouvance qui anime *Étoile errante*. D’un autre côté, cette instabilité énonciative révèle des personnages profondément bouleversés, intérieurement divisés.

Avant d’étudier les variations vocaliques dans *Étoile errante,* nous avons jugé utile de revisiter le statut du narrateur qui est la voix du récit à la lumière des travaux de Gérard Genette éclairés par ceux de Vincent Jouve. Aborder la question de la voix dans un roman, c’est tenter de répondre à la question « Qui parle ? »

Le statut du narrateur dépend de deux données : sa relation à l’histoire (est-il présent ou non comme personnage dans l’univers du roman ?) et le niveau narratif auquel il se situe (raconte-t-il son histoire en récit premier ou est-il lui même objet d’un récit ?).

- ✓ **La relation à l’histoire**

Concernant la relation du narrateur à son histoire, deux cas peuvent se présenter. Pour reprendre la terminologie de Genette, on sera confronté soit à un narrateur homodiégétique (présent dans la diégèse, c’est à dire dans l’univers spatio-temporel du récit) soit à un narrateur hétérodiégétique (absent de la diégèse). Le cas des narrateurs anonymes et omniscients relève de la seconde catégorie. Parmi les narrateurs homodiégétiques, on peut distinguer entre ceux qui jouent un rôle secondaire et ceux qui se présentent comme héros de l’histoire qu’ils racontent. On parlera concernant ces derniers de narrateurs autodiégétiques.

- **Le niveau narratif**

Concernant le niveau narratif, la question est de savoir si le narrateur considéré est lui-même l'objet d'un récit fait par un autre narrateur. En d'autres termes, il s'agit de s'interroger sur l'éventuel enchâssement du récit.

L'exemple classique est celui des Mille et Une Nuits où Schéhérazade narratrice de l'ensemble des contes qui composent l'œuvre, est elle-même le personnage d'un récit narré par un narrateur anonyme. Il y a aussi deux narrateurs dans les Mille et Une Nuits : le narrateur premier qui raconte l'histoire de Schéhérazade et Schéhérazade qui raconte les contes des Mille et Une Nuits. Le premier sera qualifié de narrateur extradiégétique (il n'est lui-même objet d'aucun récit), la seconde narratrice intradiégétique (elle ne narre que des récits seconds, étant elle-même objet d'un récit premier)[132].

A partir de là, nous tenterons d'identifier les différents narrateurs *d'Étoile errante* et l'alternance de leur apparition dans le texte constituant un réseau polyphonique basé sur cette espèce de relation variable pouvant exister entre le narrateur et le personnage ou entre les personnages et eux même. Cette polyphonie vocalique contribuera à démontrer une fois de plus le déploiement de l'exil et de l'errance dans le roman.

Étoile errante raconte les histoires parallèles et la brève rencontre de deux exilées : Esther la Juive et Nejma la Palestinienne. Et là, Le Clézio conçoit ce roman comme un enchevêtrement de voix. L'histoire d'Esther occupe la majeure partie du roman.

Des cinq parties qui le forment, les deux premières parties sont consacrées à l'histoire d'Esther. La troisième, c'est à dire la partie centrale, marque une inflexion dans le récit car nous abandonnons la vie d'Esther pour suivre la destinée de Nejma. Dans la quatrième et cinquième partie, nous revenons à l'histoire d'Esther.

Tout au long de ces cinq parties, la narration est prise en charge tantôt par un narrateur abstrait hétérodiégétique et extradiégétique selon la terminologie de Genette, tantôt par un narrateur homodiégétique et autodiégétiques car l'auteur donne aussi bien à Esther

[132] - GENETTE Gérard, *Figures III,* op.cit., p.225-227.

qu'à Nejma accès à la parole directe ce qui rend la question des narrateurs dans *Étoile errante* un peu complexe.

Sur les cinq parties que comporte le roman, seule la première est écrite à la troisième personne, il s'agit de la partie intitulée Hélène, qui, ne l'oublions pas, n'est pas le vrai prénom de l'héroïne. Cette partie coïncide avec l'enfance d'Esther, avec sa vie insouciante antérieure à l'errance.

La deuxième partie intitulée Esther est racontée presque entièrement à la première personne, et c'est cette partie justement qui coïncide avec une douloureuse prise de conscience des événements et de la réalité. Le passage du "il" au "je" équivaut aussi au passage de l'enfance à l'âge adulte, le passage de la phase où l'on est le jouet des événements à la phase où l'on commence à s'assumer et à prendre sa vie en main.

Le passage du mode romanesque impersonnel au "je" se charge donc de significations. La première personne indique que l'exclu tend à se définir, à se déterminer lui même en reconstituant sa mosaïque identitaire à laquelle s'ajoute ses expériences personnelles, tel est le cas des protagonistes d'*Étoile errante*, Esther notamment.

Cependant à l'intérieur des parties centrées sur le personnage d'Esther, le récit n'est pas toujours assumé par elle, nous assistons à une alternance de voix même à l'intérieur de chaque partie qui lui est consacrée : la présence ou l'absence du narrateur semble refléter l'engagement plus ou moins intime des personnages par rapport aux événements racontés, d'ailleurs, le récit à la première personne coïncide avec les moments les plus intenses lors de la traversée clandestine dans le Sette Fratelli, le bateau qui conduit Esther à Jérusalem :

> *« C'est en moi, je le sens, au fond de moi, malgré moi. C'est dans mes yeux, c'est dans mon cœur, comme si j'étais en dehors de moi et que je voyais au-delà de l'horizon, au-delà de la mer. Et tout ce que je vois maintenant signifie quelque chose, m'emporte, me lance dans le vent, au-dessus de la mer. Jamais je n'avais senti cela. »* EE, p.167

Il n'y a que "je", "moi", "mon" et "mes" qui peuvent dire une telle émotion. Aux dernières pages de cette partie, le narrateur extradiégétique reprend les rennes de la

narration pour donner semble-t-il une vue panoramique de l'itinéraire du Sette Fratelli jusqu'à la terre promise.

Le récit consacré à Nejma est au cœur du roman, il est fait, pour la plupart, par la première personne et prend les traits d'un journal intime : *« Ceci est la mémoire des jours que nous avons vécus au camp de Nour Chams, telle que j'ai décidé de l'écrire, moi, Nejma… »* EE, p.223

Ici, Le Clézio a choisi de donner la parole à un "je", à un moi non étranger à l'aventure comme si on ne saurait confier le dire de son exil à une entité discursive non concernée. Quels mots sauraient épouser les contours de l'exil de Nejma que les mots de Nejma elle-même et quelle voix pourrait être l'écho de l'errance de Nejma que sa propre voix ? Nejma est consciente du drame qui a bouleversé sa vie et elle nous le confie elle-même : *« Quand les soldats étrangers nous ont fait monter dans les camions bâchés pour nous conduire jusqu'ici au bout de la terre, jusqu'à cet endroit tel qu'on ne peut aller plus loin, j'ai compris que je ne reverrai plus jamais ce que j'aimais. »* EE, p.236

Le "je" de Nejma est presque toujours relié à un "nous" inclusif qui rattache son sort à celui de son peuple : *« Ainsi en ont décidé les étrangers, pour que nous disparaissions à jamais de la surface de la terre. »* EE, p.225

Comme pour le récit d'Esther, la fin du récit de Nejma passe de la première personne à la troisième personne coïncidant avec le moment où elle part du camp des réfugiés en compagnie de Saadi le Baddawi et de l'enfant qu'elle vient d'adopter. Le narrateur extradiégétique prend le relais pour raconter le voyage de Nejma jusqu'à la frontière jordanienne où le lecteur perd sa trace.

Quant à la quatrième partie dont le titre est "L'enfant du soleil", elle est au début narrée par l'intermédiaire de la voix d'Esther qui parle de son séjour au kibboutz de Ramat Yohanan et surtout de sa vie intime avec Jacques et de leurs projets d'avenir : *« C'était Nora qui nous prêtait sa chambre pour que nous fassions l'amour. Je ne voulais pas que ma mère sache. […] Nous partirions quand Jacques aurait terminé son service dans l'armée. Nous nous marierions, et nous partirions. »* EE, p.297

Au bout d'à peine trois pages, le "je" d'Esther cède la place à la troisième personne. Le "je" ne revient qu'une fois à Montréal pour qu'Esther, de sa vive voix, puisse raconter un des plus grand moments de sa vie : la naissance de son fils Michel, tout comme sa naissance à elle sur la plage où l'a déposée le Sette Fratelli en Ertzraël :

« J'avais des larmes dans les yeux, les vagues passaient dans mon ventre. Et Michel est né. J'étais aveuglée par toute la lumière. […] J'ai dormi longtemps, couchée sur la grande plage lisse où j'étais enfin arrivée. » EE, p.323

La voix d'Esther continue à résonner jusqu' à la dernière partie racontant son retour à Nice et le décès de sa mère Elisabeth : *« Elisabeth, celle qui a été ma mère, est morte hier, il y a déjà si longtemps, et j'éparpillerai, selon sa volonté, ses cendres sur la mer qu'elle aime. »* EE, p.327

Elle raconte aussi ses errances à Nice et à Saint-Martin sur les traces du passé. Vers la fin de cette partie et du roman, le narrateur extradiégétique se charge de la narration pour résumer toutes les voix qui ont traversé la vie d'Esther :

> *« La voix de son père qui disait son nom, comme cela, Estrellita, petite étoile, la voix de M.Ferne, la voix des enfants qui criaient sur la place, à Saint-Martin, la voix de Tristan, la voix de Rachel, la voix de Jacques Berger quand il traduisait les paroles de Reb Joël, dans la prison de Toulon. La voix de Nora, la voix de Lola. C'est terrible, les voix qui s'éloignent. »* EE, p.349

Il reste un point assez saisissant dans le sens vocalique aussi bien qu'il l'est dans le sens symbolique, c'est la rencontre d'Esther et de Nejma. Le moment où les deux protagonistes se croisent structure le roman et signale le point de convergence des deux récits : celui d'Esther et celui de Nejma. Ce moment revêt un intérêt particulier car il est raconté dans le roman par trois voix narratives différentes.

La rencontre est racontée en premier lieu par un narrateur extérieur à la fin du récit d'Esther et avant le début du journal de Nejma :

> *« Les camions ont ralenti. […] Soudain, de la troupe se détache une très jeune fille. Elle marcha vers Esther […] Puis, de la poche de sa veste, elle sortit son cahier vierge […] Elle écrivit son nom, comme ceci en lettres majuscules : NEJMA. Elle tendit le cahier et le crayon à Esther pour qu'elle marque aussi son nom. »* EE, p.223

Cette même scène est racontée par Nejma dans la partie du roman qui lui est consacrée, ou du moins elle y a fait allusion : « *Et pour elle aussi, j'ai écrit, pour celle qui a marqué son nom en haut du cahier. […] Elle est venue ce jour là […] Un bref instant nous étions réunies…* » EE, p.234

Quant à Esther, elle évoque la rencontre dans la quatrième partie lorsqu'elle se trouve déjà à Montréal : *« C'est à elle que je pense maintenant, Nejma, ma sœur au profile d'indienne aux yeux pâles, elle que je n'ai rencontrée qu'une fois sur la route de Siloé près de Jérusalem. »* EE, p.315

D'une manière générale, la transition de la première à la troisième personne, et inversement, coïncide avec le début d'un nouveau chapitre, mais parfois les changements sont plus brusques. L'exemple le plus frappant est la description du travail dont s'occupe Esther et sa mère Elisabeth en Israël, le récit change de personne d'un paragraphe à l'autre : *« Les champs étaient immenses…Garçons et filles travaillaient ensemble […]. On avançait à croupetons […] De temps en temps, devant nous, s'échappaient des vols de passereaux. »* EE, p.298.

Comme le montre si bien Marina Salles, la polyphonie chez Le Clézio :

> *« Représente plus qu'un procédé : une perception et un art poétique. Elle accomplit, dans une forme non pas simplifiée mais très exigeante, ce qui était assigné comme fin à la littérature dès les premiers livres : s'emparer de la vie dans sa richesse et sa diversité, embrasser la matière la plus ample, faire éclater les limites spatio-temporelles de l'existence individuelle, se soustraire aux conditionnements culturels, donner à entendre la parole de l'autre, le bruissement des voix extérieures et intérieures, les dissonances, les accords, les échos. »* [133]

« *Et cela fut fait* » dans *Étoile errante* grâce à la voix de Nejma, à la voix d'Esther et même la voix du narrateur neutre et anonyme. Si l'instance énonciative est instable dans *Étoile errante*, c'est justement pour suivre les méandres d'une thématique qui est toute mouvance et mouvement à savoir l'exil et l'errance.

[133] - SALLES Marina, *Le Clézio notre contemporain*, op.cit., p.249.

L'instabilité vocalique est accompagnée d'une certaine instabilité de la focalisation. Même avec la présence d'un prénom placé en tête de chapitre pour désigner qui voit ou qui parle, le point de vue continue d'errer d'un être à un autre.
Ainsi, dans *Étoile errante*, il y a au départ une alternance des regards d'Esther, de Tristan et de Rachel. Au milieu du roman, nous retrouvons une autre héroïne Nejma dont nous suivons la voix et le regard jusqu'au retour d'Esther de nouveau.

Tout ceci contribue à faire d'*Étoile errante* un réseau de voix et de points de vue qui coexistent, qui se côtoient, qui se complètent et qui parfois se contredisent même, à tel point que le lecteur risque de se retrouver désorienté ayant du mal à discerner qui parle, qui voit et qui est vu. Par exemple dans le prologue du roman, la narration est faite à la troisième personne mais tout porte à croire que c'est Esther elle même qui raconte son histoire mais plus tard, après un moment de recul, à une date indéterminée, cette orientation qui désoriente est suscitée surtout par l'emploi des verbes "savoir" et "se souvenir" : *« Elle savait que l'hiver était fini quand elle entendait le bruit de l'eau. »* EE, p.15
« Elle se souvenait du premier hiver à la montagne et de la musique de l'eau au printemps. » EE, p.15
Aussi, Esther sait elle, au moment où elle raconte ses souvenirs, les menaces de la guerre qui pèse sur Saint-Martin : *« Pour les enfants, les vacances qui avaient commencé allaient être longues. Ils ne savaient pas que, pour beaucoup d'entre eux, elles s'achèveraient dans la mort. »* EE, p.16
Ainsi, la polyphonie dans *Étoile errante* est très particulière, elle est parfois même déroutante à l'image de l'exilé dérouté et de l'errant désorienté sur un chemin où les repères sont brouillés.

De là, nous passons à un autre aspect de la déroute dans le roman, c'est celui des digressions et de l'absence de linéarité dans la diégèse.
Donc, ce que les voix d'*Étoile errante* racontent ne vient pas dans une linéarité et un ordre immuable ce qui nous mène à étudier la façon dont les voix exilées et errantes du roman racontent leur histoire.

III-4-2- Le récit brisé et les détours diégétiques

Si *Étoile errante* n'est pas un roman monocentrique avec un personnage-nombril à unique voix, il est un roman à structure narrative assez complexe, un roman anti linéaire en quelque sorte. Cette instabilité est le signe d'une errance narrative que nous tenterons de lire à travers l'anachronie, l'ellipse et la mise en abyme.

III-4-2-1- L'anachronie

Selon Gérard Genette :

> *« Etudier l'ordre temporel d'un récit, c'est confronter l'ordre de disposition des événements ou segments temporels dans le discours narratif à l'ordre de succession de ces mêmes événements ou segments temporels dans l'histoire, en tant qu'il est indiqué par le récit lui-même, ou qu'on peut l'inférer de tel ou tel indice indirect. »*[134]

Et justement, nous remarquons que dans *Étoile errante*, l'ordre de disposition des événements dans le récit n'est pas toujours conforme à l'ordre de leur succession dans la diégèse. Il est donc question d'anachronies narratives qui sont d'après Gérard Genette : *« Les différentes formes de discordance entre l'ordre de l'histoire et celui du récit. »* [135]

Si l'on se réfère à la disposition des chapitres ou des parties du roman, nous remarquons qu'il n'y a pas vraiment d'atteinte à la linéarité ou du moins, elle n'est pas manifeste : le roman s'ouvre par la partie d'Hélène, l'enfant qui devient par la suite Esther l'adolescente dans la deuxième partie. Le récit d'Esther est brisé par celui de Nejma dans la troisième partie (nous reviendrons sur ce point ultérieurement).

L'adolescente Esther grandit, évolue, mûrit, elle devient médecin, maman de l'enfant du soleil et la femme d'un certain Philipe dans la quatrième partie. Enfin, à la cinquième et dernière partie, Esther, la femme mûre vient au chevet de sa mère, l'assiste jusqu'au dernier souffle, puis éparpille ses cendres dans les eaux de la Méditerranée.

---

[134]- GENETTE Gérard, *Figures III*, op.cit., pp.78-79.

[135] - Ibid, p.79.

De même, du point de vue des dates mentionnées en tête de chapitres : Saint-Martin-Vésubie, été 1943, Festiona 1944, Port d'Alon, décembre 1947, Camp de Nour Chams 1948, Ramat Yohanan 1950, Montréal, rue Notre-Dame, hiver 1966, Nice, été 1982, Hôtel de la Solitude, on présuppose l'existence d'un certain ordre temporel du récit hormis les quelques moments occultés (et sur lesquels nous reviendrons par la suite).

Mais en s'infiltrant à l'intérieur des parties et des chapitres, on se rend compte que l'ordre n'est pas si clair qu'il n'en a l'air, nous avons affaire à des anachronies qui sont de deux sortes : la prolepse et l'analepse.
Genette désigne par Prolepse:

> *« Toute manœuvre narrative consistant à raconter ou évoquer d'avance un événement ultérieur et par analepse toute évocation après coup d'un événement antérieur au point de l'histoire où l'on se trouve, et réservant le terme général d'anachronie pour désigner toutes les formes de discordance entre les deux ordres temporels. »* [136]

Notons que les deux ordres temporels dont il est question sont l'ordre du récit et l'ordre de l'histoire car : *« Le récit est une séquence deux fois temporelle… : il y a le temps de la chose racontée et le temps du récit (temps du signifié et temps du signifiant). »* [137]

Dans *Étoile errante*, les anachronies se présentent surtout sous forme d'analepses dont il y a un nombre assez important, nous avons relevé les plus pertinentes à notre sens.

Le récit commence à Saint-Martin en 1943, Hélène, à vrai dire, Esther, avait alors treize ans, elle était réfugiée avec ses parents dans ce village de l'arrière pays niçois transformé en ghetto, or, le premier événement de l'histoire commence à la cent cinquantième page du roman au début de la guerre quand Esther avait dix ans : *« Je me souviens quand j'avais dix ans, c'était au début de la guerre, quand nous avions fui Nice vers Saint-Martin. »* EE, p.150
L'événement est évoqué en analepse. L'histoire commence donc à Nice en 1940.

---

[136] - Ibid, p.82.

[137] - Ibid, p.77

Sur le plan narratif, le récit est passé de Festiona 1944 au Port d'Alon 1947, mais Esther et sa mère n'ont passé qu'un an à Festiona : *« Il y'avait un an, Esther et Elisabeth avaient franchi ces montagnes avec tous les gens qui fuyaient les Allemands. »* EE, p.138

De Festiona, on retrouve directement Esther au port d'Alon en décembre 1947 où elle attend, elle et sa mère avec d'autres Juifs le bateau qui les emmènera en Israël. Et c'est durant cette attente qu'Esther fait un flash back sur son séjour à Paris après la guerre c'est à dire après Festiona et avant le port d'Alon donc à partir de 1945. Ensuite Esther évoque leur marche depuis la gare de Saint-Cyr jusqu'à à un cabanon en ruine au port d'Alon puis elle relate le voyage en train depuis Paris dans des conditions d'extrême inconfort.

Les voilà à Marseille : *« A Marseille, il pleut. Pendant des heures, nous attendons, sur le quai immense. »* EE, p.146

En attendant le train, le récit d'Esther se focalise longuement sur Jacques Berger :

« Je l'ai vu, alors, sur le même quai, sous la grande horloge qui ressemble à une lune blafarde. Il était sur le quai de la gare, à Paris, avant le départ du train, il y a si longtemps que j'ai l'impression que cela fait des semaines. » EE, p.147

Une fois de plus, Esther quitte son présent et fait un virage vers le passé en repensant à son père : *« Je pense à lui. Quelquefois je fais semblant de croire que c'est lui que nous allons retrouver, au bout de ce voyage. »* EE, p.156

Une foule de souvenirs remonte alors à la surface, des souvenirs relatifs surtout à ses parents : *« Je me souviens aussi un jour, avec maman, nous étions allées nous promener du côté de Berthemont, nous avons suivi le torrent soufré au-dessus de l'hôtel en ruine. Déjà mon père était parti, il avait rejoint les gens des maquis, c'était mystérieux. »* EE, p.151

Mais quand Esther est revenue sur terre, c'est à dire quand elle a quitté le monde des souvenirs, au lieu de la retrouver à Marseille sur le quai à la gare là où nous l'avons laissée, nous la retrouvons au port d'Alon, le point de départ de cette partie : *« Ici, au fond de la baie d'Alon… »* EE, p.153

Mais non pour longtemps car le récit d'Esther nous replonge dans les trains et les wagons :

> *« Le bruit de la mer me rassure, même si c'est la tempête. C'est la première fois de ma vie que je couche au bord de la mer. Par la fenêtre du wagon, debout dans le couloir à côté de maman, avant d'arriver à Marseille, je l'ai vue dans le crépuscule, un instant étincelante, ridée par le vent. »* EE, p.153

On voit bien que le récit se brise non seulement d'un chapitre à un autre ou d'un paragraphe à un autre mais aussi d'une phrase à une autre. *« Ensuite dans le train qui roulait vers Bandol, j'ai essayé de l'apercevoir… Le train s'est arrêté à la gare de Cassis… Ensuite le train s'est ébranlé lentement. »* EE, p.153.
Ainsi, erre le récit d'Esther d'une gare à une autre, d'un quai à un autre et d'un train à un autre jusqu'à Saint-Cyr :

> *« Ensuite nous sommes arrivés à Saint-Cyr, et tout le monde est descendu. Sur le quai de la gare, un homme nous attendait. Il a rassemblé tous ceux qui devaient partir, et on a commencé à marcher sur la route, guidés par la lumière de sa torche électrique, jusqu'au port d'Alon. »* EE, p.154

Notons bien que cette même marche a été déjà évoquée à la page 144 :

> *« Ici, nous sommes arrivés ici dans la pénombre de l'aube, après avoir marché dans la nuit sous la pluie depuis la gare de Saint-Cyr […] Combien d'heures avons-nous marché, sans parler à l'aveuglette, guidées par la mince lumière de la torche électrique, trempées par la pluie froide. »* EE, p.144

Maintenant, au moins nous savons à qui appartient cette torche électrique.

A présent, Esther et sa maman sont au port d'Alon, elles attendent le bateau qui les emmènera à Jérusalem : *« Maintenant, nous sommes sur la plage, à l'abri du cabanon en ruine, nous attendons l'aube. Peut-être que d'autres cherchent à voir, comme moi. »* EE, p.154
Et là, dans cette attente de l'aube, du bateau, de Jérusalem, les réminiscences d'Esther se déploient et couvrent jusqu'à trois quarts de sa jeune vie. Le récit survole l'histoire

d'Esther dans un mouvement en zigzague : Paris, puis Festiona, puis Paris tout comme les souvenirs d'Esther qui : *« revenaient comme des lambeaux. »* EE, p.156

Étoile errante est donc un récit extrêmement anachronique, il est traversé par d'innombrables analepses concernant Esther mais aussi d'autres personnages : Nejma, Elisabeth.

Nous avons choisi l'exemple du récit d'Esther (port d'Alon, décembre 1947) parce qu'il est à notre sens assez pertinent, peut-être le plus déroutant et où la narration est plus errante.

Quant aux prolepses, elles sont beaucoup moins nombreuses et ne constituent pas vraiment une entrave pour le déroulement des événements en tout cas pas comme le font les analepses.

D'après Genette : *« L'anticipation, ou prolepse temporelle, est manifestement beaucoup moins fréquente que la figure inverse, au moins dans la tradition narrative occidentale. »*[138].

Nous pouvons citer à ce titre un exemple à la page 16 à propos des enfants qui ne savaient pas que leurs vacances *« s'achèveraient dans la mort. »* Nous ajouterons les projets d'avenir d'Esther et de Jacques Berger ou ceux de Nejma et de Saadi : *« Je veux que tu viennes avec moi, nous irons de l'autre côté du fleuve, jusqu'à la vallée où je suis né, à Al-Moujib. Tu seras ma femme, et nous aurons des fils, si Dieu le permet. »* EE, p.260

Qu'il s'agisse d'analepse ou de prolepse, il est clair que la structure du roman échappe à la linéarité pratiquement du prologue jusqu'à l'épilogue tout comme les protagonistes qui échappent à la fixation et à la stabilité ou ce sont la stabilité et la fixation qui leur échappent.

Un autre procédé dans *Étoile errante* permet de brouiller les pistes de la narration, il s'agit de l'ellipse.

III-4-2-2- L'ellipse

Vincent Jouve la définit ainsi :

---

[138] - Ibid, p.105.

« Elle correspond à une durée d'histoire que le récit passe sous silence. La logique événementielle montre qu'il s'est produit quelque chose, mais le texte ne l'a pas mentionné. Le narrateur met donc infiniment moins de temps à raconter les faits qu'ils n'en ont mis à se produire, puisqu'il n'écrit rien alors qu'il s'est produit quelque chose. » [139]

Dans *Étoile errante*, si l'on considère les indications spatio-temporelles : Ramat Yohanan 1950 et Montréal, rue Notre-Dame, hiver 1966, la datation est chronologique, mais discontinue, trouée de longs silences pouvant aller, d'ailleurs jusqu'à Nice 1982.
Dans la partie intitulée « *L'enfant du soleil* », Esther commence une vie plus au moins paisible dans le kibboutz de Ramat Yohanan mais toujours dans l'intention de partir, elle et Jacques, après la guerre et après leur mariage au Canada où ils comptent étudier la médecine. La mort de son futur mari a anticipé son départ. Nous la retrouvons seize ans après à Montréal préparant un nouveau départ ou plutôt un retour en Israël. Le récit des seize années passées au Canada est très elliptique.
Il n'y a que le moment de la mise au monde de Michel qui se développe rétrospectivement sur quelques pages comme si cet enfant récapitulait toute la vie d'Esther, aussi cette naissance fait elle place à la mort d'Elisabeth, c'est pourquoi le récit d'Esther n'a pas fait abstraction de cet événement déterminant et essentiel par rapport aux autres durant ces seize années passées sous silence.

Le récit est marqué par une autre ellipse entre Montréal 1966 et Nice 1982, une durée de seize années encore que le récit élide de l'histoire d'Esther. Cette ellipse peut même être considérée comme le prolongement de la première. Nous ne savons pas beaucoup de choses sur les seize années qu'Esther a passées en Israël après qu'elle a quitté le Canada en 1966 et avant qu'elle ne retourne à Nice en 1982. Mais encore une fois et toujours d'une manière rétrospective, la narration revient sur des événements qui ne peuvent être omis du récit et qu'Esther résume ainsi : *« Elisabeth est partie en 1973 pendant la guerre du désert de Sin, et c'est cette année là que j'ai épousé Philip et que j'ai ouvert un cabinet de consultation de pédiatrie, dans une rue bruyante de Tel-Aviv. »* EE, p.328

[139] - JOUVE Vincent, *La poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2001, p.37

Le départ d'Elisabeth, le mariage d'Esther et l'ouverture de son cabinet sont racontés d'une manière très succincte pour laisser place à deux événements incontournables : la mort de la mère Elisabeth et le retour sur les lieux où le père a été tué.

La présence de l'ellipse dans *Étoile errante* contribue à apporter une note de flou et de vague au récit à l'image du parcours chaotique de l'exilé errant sur des chemins à court de repères. Il apparaît clair que les déplacements et les errances physiques ou psychiques des protagonistes exilés servent de trame narrative ou du moins influencent et marquent cette trame narrative.

Outre les anachronies et l'ellipse, la linéarité du récit est brisée par la présence de micro-récits constituant des digressions diégétiques à travers une structure en abîme.

III-4-2-3- La mise en abyme

Lorsqu'un récit s'insère dans la trame d'un récit initial, lorsqu'une histoire est introduite dans une autre histoire, il y a enchâssement. La mise en abyme est une des formes d'enchâssement, c'est en quelque sorte le micro-récit du récit. Elle est définie par André Gide de la façon suivante : *« J'aime assez qu'en une œuvre d'art, on retrouve ainsi transposé, à l'échelle des personnages, le sujet même de cette œuvre. Rien ne l'éclaire et n'établit plus sûrement les proportions de l'ensemble. »* [140]

Michelle Labbé remarque que :

> *« J.M.G Le Clézio trouve, particulièrement dans les œuvres du Moyen-Orient, une structure, celle de l'emboîtement ou de la mise en abyme, où un conte peut contenir un autre conte qui peut contenir un autre conte, où sont associées formes longues et brèves, où se dénonce de l'intérieur le leurre que représente la narration mais où s'établit aussi son pouvoir salvateur. »*[141]

Elle voit aussi que :

[140] - GIDE André, Journal 1889-1939, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I, p.41

[141] - LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, op.cit., p.64.

> *« Quelque soient le refus ou la difficulté du récit principal à s'organiser, tous les romans de J.M.G Le Clézio donnent naissance à des micro-récits, fortement et traditionnellement structurés et qui se poursuivent jusqu'à leur fin : contes, légendes, mythes… que racontent les personnages, par oral ou par écrit. »*[142]

Qu'en est-il donc d'*Étoile errante* ?

C'est d'abord une histoire emboîtée dans l'Histoire sans être pour autant un roman historique ni un simple écho plus ou moins romancé des récits des historiens. *Étoile errante* est aussi une histoire emboîtée dans la vie de Le Clézio lui-même car en l'écrivant, il s'est inspiré d'un épisode de son enfance : le séjour à Saint-Martin-Vésubie, village du haut pays niçois où sa mère et lui ont dû se réfugier pendant la guerre. Le Clézio né en 1943 s'est fait vieillir d'au moins une dizaine d'années, il a prêté ses traits à Tristan pour le représenter dans le monde fictif de Saint-Martin sans que le roman ne soit une autobiographie de l'auteur.

Le récit de Nejma est emboîté dans celui d'Esther, les deux héroïnes quoique opposées de part leur origine et leur identité, ont en commun leur condition d'exilées errantes, l'écriture les a rapprochées, mais le parallèle entre elles s'arrête quand Nejma disparaît sur une route sans fin alors qu'Esther rebâtit sa vie petit à petit jusqu'à la paix finale.

Le récit principal d'*Étoile errante* que nous présumons être celui d'Esther bouge, se meut, voire erre, cela en refusant de s'organiser du moins traditionnellement parlant, il en est de même pour le second récit : celui de Nejma, qui, rappelons-le, n'est pas raconté par Esther ou par un autre personnage du récit d'Esther mais par Nejma elle même sous forme de journal intime et par un narrateur extradiégétique, ainsi, le récit de Nejma, même étant emboîté dans le récit principal d'Esther, se suffit à lui même et va jusqu'à donner naissance à des micro-récits qui ne sont autres que les contes racontés par Aamma Houria dans le camp de Nour-Chams.

Si l'on se réfère à Genette, nous considérerons que la relation entre le récit d'Esther et celui de Nejma est du deuxième type :

---

[142] - Ibid, p.184.

« Le deuxième type consiste en une relation thématique [...] relation de contraste ou d'analogie [...] La fameuse structure en abyme, si prisée naguère par le "nouveau roman" des années soixante, est évidemment une forme extrême de ce rapport d'analogie, poussée jusqu'aux limites de l'identité. »[143]

Il est question bien entendu d'analogie entre Esther et Nejma et leurs histoires respectives, des histoires marquées surtout par le sceau de l'exil et de l'errance sauf qu'au bout du chemin, la première sort indemne et la deuxième se perd sur une route sans fin.

Quant aux contes racontés par Aamma Houria à Nejma et aux enfants du camp, ils peuvent être pris sous l'aile de ce que Genette appelle le troisième type de récit métadiégétique :

« Ces termes ont été déjà proposés dans Figures II, p.202. Le préfixe méta connote évidemment ici, comme dans "métalangage", le passage au second degré : le métarécit est un récit dans le récit, la métadiégèse est l'univers de ce récit second comme la diégèse désigne (selon un usage maintenant répandu l'univers du récit premier. »[144]

« Le troisième type ne comporte aucune relation explicite entre les deux niveaux d'histoire : c'est l'acte de narration lui-même qui remplit une fonction dans la diégèse, indépendamment du contenu métadiégétique. »[145]

Ainsi, si nous prenons à titre d'exemple l'histoire de Souad et Safi racontée par Aamma, nous voyons bien que ce micro-récit se déroule dans un passé imprécis, légendaire rompant totalement tout lien spatio-temporel avec le reste de l'œuvre, cela d'une part, et d'autre part, nous ne voyons pas, du moins explicitement, de relation entre les deux niveaux d'histoire.

Mais si l'on considère la ou les fonctions de ces micro-récits, toujours selon Genette qui avance qu'il y a :

---

[143] - GENETTE Gérard, *Figures III*, op.cit., p.242.

[144] - Ibid, p.239.

[145] - Ibid, p.243.

« Fonction de distraction, par exemple, et ou d'obstruction. L'exemple le plus illustre s'en trouve à coup sûr dans les Mille et une Nuit, où Schéhérazade repousse la mort à coup de récits, quels qu'ils soient (pourvu qu'ils intéressent le sultan). »[146]

Nous comprendrons qu'il y a recherche de distraction et d'évasion dans un camp où tout tue tout. Cela rejoint ce que avance Jean Onimus : *« Le conte vous emporte hors du temps, rend présent l'invraisemblable et possible l'impossible. Il écarte le présent et, en délassant rend le malheur presque supportable. »* [147]

C'est pour cela que Nejma dit :

> *« J'oubliais qui j'étais, où j'étais, j'oubliais les trois puits à sec, les baraques misérables où les hommes et les femmes étaient couchés sur le sol, attendant la nuit, attendant l'inconnu, j'oubliais les enfants affamés qui guettaient en haut de la colline de pierres l'arrivée des camions des Nations Unies et qui criaient quand ils voyaient le nuage de poussière sur la route:"Le pain! La farine!Le lait! La farine! " »* EE, pp.241, 242.

Nejma, l'instant d'un conte, s'évade d'un présent désastreux et oublie tout ce qui fait son malheur et le malheur des autres réfugiés au camp de Nour Chams.

Outre cette fonction de distraction, il peut aussi être question d'obstruction, obstruction à la mort, Aamma raconte pour ne pas se laisser mourir, Nejma écrit aussi son journal pour résister à la mort, la mort de l'âme, la mort psychique et morale au moins, car la mort physique est là, dans la faim, la soif et les maladies.

S'il n'y a pas toujours de relation explicite entre les deux niveaux d'histoire, il y a au moins une implicite. Revenons encore une fois à l'histoire des frères Souad et Safi devenus ennemis se faisant la guerre et s'entretuant, cette histoire renvoie d'une certaine manière au récit principal où les Palestiniens et les Israéliens sont des ennemis déclarés, ces deux frères : *« nés du même père et de deux mères différentes, et qui à cause de cela se haïssaient, chacun voulant garder pour soi la part du jardin de l'autre. »* EE, p.245 Le père étant Abraham, la mère des Palestiniens Agar, la mère des Israéliens Sara, ce

[146] - Ibid, p.243.

[147] - ONIMUS Jean, *Pour lire Le Clézio*, op.cit., p.186.

fait établit le rapport entre le conte de Aamma, le récit de Nejma, celui d'Esther, la fiction d'*Étoile errante* et la réalité du conflit israélo-palestinien.

Ainsi le va et vient de la narration entre récit et micro-récit, récit principal et récit second et entre diégèse et métadiégèse laisse entendre largement l'écho de l'exil et de l'errance. De la trajectoire d'un récit entrecoupé par des mises en abyme transparaît une fois de plus l'errance narrative.

Dans le même ordre d'idées, nous entamons le dernier point du chapitre à savoir l'intertextualité comme modalité de déplacement et de mouvance dans *Étoile errante.*

III-4-3- L'intertextualité comme modalité de déplacement

Nous commençons de prime abord par un bref aperçu sur le concept d'intertextualité ce qui nous permettra de l'aborder aisément dans le texte de notre corpus.

Le mot "intertextualité" a été introduit dans la critique littéraire en 1969 par Julia Kristeva, selon elle : *« Tout texte est une mosaïque d'autres textes. »* [148]

Quant à Barthes, il considère que : *« Tout texte est un tissu nouveau de citations révolues. »* [149] Quant à Gérard Genette, il définit l'intertextualité comme : *« la relation de coprésence entre deux ou plusieurs textes, c'est à dire (…) la présence effective d'un texte dans un autre. »* [150]

Nous tenons à préciser dans un premier temps que le recours à l'intertextualité suggère que l'énonciation romanesque est foncièrement plurielle, ce qui est le cas de notre corpus.

L'intertextualité dans *Étoile errante* se manifeste par l'insertion dans le récit principal d'extraits du livre du commencement comportant des mots en hébreu et énoncés par Reb Joël : *« Elohim, Elohim, lui seul au milieu des autres, le plus grand des êtres… »* EE, p.188 Elohim signifie Dieu.

Dans un autre passage, nous lisons : *« Alors lui, le plus grand des êtres, il donna comme nom à la lumière IOM, et à l'obscurité, LAYLA. »* EE, p.189

---

[148] - KRISTEVA Julia, *Séméiotiké, Recherche pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, coll. Points, 1969, p.84.

[149] - BARTHES Roland, Article « *Texte* » dans l'encyclopaedia universalis.

[150] - GENETTE Gérard, *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982, p.08

D'autres fragments intertextuels se rapportant à la parole sacrée peuvent être retrouvés aux pages : 190-191, p.323

Nous avons affaire dans ces passages à des citations littérales et explicites.

La référence à la parole sacrée ne se limite pas à ces fragments cités littéralement car nous décelons encore cette référence d'une manière différente mais non moins subtile à travers les propos d'Esther à l'arrivée du bateau : le Sette Fratelli, les sept frères :

> *« Un jour, avec mon père, on avait parlé des enfants de Jacob, ceux qui se sont répandus dans le monde. Je ne me souvenais pas de tous leurs noms, mais il y en avait deux dont j'aimais les noms parce qu'ils étaient pleins de mystère. L'un c'était Benjamin, le loup dévorant. L'autre, c'était Zabulon, le marin. […]Alors c'était peut-être Zabulon qui revenait aujourd'hui sur son navire, pour nous ramener jusqu'aux rives de nos ancêtres, après avoir errer tant et tant de siècles sur la mer. »* EE, p.168-169

Aussi la présence des Juifs dans le ventre du bateau peut-elle être lue comme référence au prophète Jonas qui a vécu un moment dans le ventre d'un poisson : *« La tempête revient quand nous sommes tous dans le ventre du bateau. »* EE, p.169

La situation des Juifs dans la cale du Sette Fratelli rappelle celle des noirs africains arrachés à leur terre et transportés vers une autre terre étrangère : *« La plupart des passagers sont déjà malades. Dans la pénombre de la cale, je vois leurs formes étendues par terre. »* EE, p.170

Mais la différence est de taille entre les nègres transportés en tant qu'esclaves et les Juifs transportés en tant qu'immigrants clandestins, voire collons.

Quant au bateau, le Sette Fratelli, il constitue une référence littéraire au conte des sept frères. Il en est de même pour le conte de Sinbad le marin des *Mille et une Nuit*: *«C'était un endroit comme il n'en avait jamais imaginé, même en écoutant sa mère lui lire des livres, le Cinquième voyage de Sinbad le Marin quand il arrive près de l'île déserte où vivent les rocs. »* EE, p.71.

Le prénom de l'héroïne palestinienne Nejma est un intertexte rappelant Nedjma de Kateb Yacine comme nous l'avons signalé dans l'étude des noms des deux personnages principaux.

Un autre passage au début du chapitre d'Elisabeth représente un autre intertexte littéraire : *« Elisabeth, celle qui a été ma mère, est morte hier, il y a déjà longtemps, et j'éparpillerai, selon sa volonté, ses cendres sur la mer qu'elle aime […] Je ferai cela sans larmes, sans rien ressentir presque. »* EE, p.327

Cet extrait rappelle *l'Etranger* de Camus.

Le fragment de la chanson péruvienne dont nous avons parlé en étudiant le titre du roman peut aussi être considéré comme une forme d'intertexte.

L'intertextualité comporte aussi les noms des sonates et des compositions musicales : *« M. Ferne cherchait sur une pile de cahiers, où il y avait écrit des noms mystérieux. Sonaten für Pianoforte Von W.A Mozart... »* EE, p. 22

Tous ces fragments intertextuels sont incrustés dans la structure narrative mais restent décelables car ils sont étrangers au texte mais aussi familiers.

L'intertexte est étranger car il évoque la présence d'un autre texte, il est familier car il fait corps avec le texte. Il assure aussi le déplacement du texte le clézien vers d'autres textes (sacrés et profanes), d'autres arts (musique et chanson) et d'autres langues (hébreu et arabe) et surtout vers d'autres cultures comme l'atteste Miriam Stendal Boulos dans *Lectures d'une œuvre* : *« Chez Le Clézio l'intertextualité est cependant plus qu'une façon de se situer par rapport à une tradition littéraire. Son intertextualité est intimement liée à son interculturalité.»* [151]

Dans ce chapitre, l'accent est mis essentiellement sur la façon dont l'exil et l'errance sont racontés dans *Étoile errante*.

L'exil implique inéluctablement la question de l'identité. L'exil et l'errance de l'héroïne juive l'ont conduite à la (re)définition de son identité, au terme de son voyage, c'est elle qu'elle a fini par (re)trouver. Après bien des tourments et des passages à vide, la paix était là au bout du chemin.

Quant à Nejma, l'héroïne palestinienne, elle s'est lancée sur les chemins de l'exil et de l'errance pour échapper à une mort certaine dans le camp de Nour Chams. Mais à la différence d'Esther, Nejma n'a pas retrouvé Nejma, elle s'est plutôt perdue sur les chemins de l'exil et de l'errance en essayant de passer de son pays conquis à la Jordanie.

---

[151] - STENDAL BOULOS Miriam, *Lectures d'une œuvre, J.M.G Le Clézio*, ouvrage collectif coordonné par Sophie Jollin-Bertocchi et Bruno Thibault, Paris, Editions du Temps, 2004, p.72.

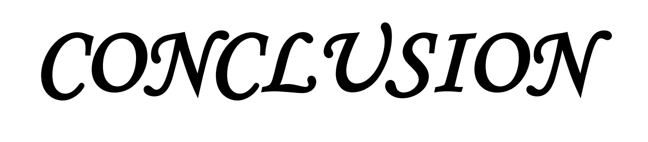
Esther et Nejma ont eu une rencontre chargée d'une multitude de significations dont l'écriture et l'humanité comme possibles médiatrices entre deux peuples ennemis.

Le Clézio a doté *Étoile errante* d'une architecture narrative portant dans ses moindres détails l'écho de l'exil et l'empreinte de l'errance dont une polyphonie vocalique faisant mouvoir l'histoire d'un narrateur à un autre.

L'errance narrative s'annonce et se prononce non seulement par des voix multiples mais prend aussi des voies tortueuses, sinueuses, non linéaires du moins. L'anachronie y fait figure de proue jusqu à frôler la déroute.

Aussi la linéarité est-elle mise à rude épreuve par l'ellipse qui nous fait par moments osciller entre la logique événementielle et le texte qui ne dit pas tout. Ce même texte qui passe par des détours diégétiques assez impressionnants dont la mise en abyme qui dévoile l'abîme de l'exil et de l'errance.

En dernier lieu, Le Clézio fait voyager son texte vers divers autres textes, arts et cultures faisant de l'intertextualité une espèce de tapis volant qui va au-delà des contes de Aamma Houria.


CONCLUSION

Si l'exil est le destin des premiers êtres humains et l'errance sur la terre est leur lot après une naissance au paradis, il n'est guère étonnant de voir de tels phénomènes au cœur de toute forme de création tout comme ils ont été au cœur de la genèse des premières sociétés humaines.

C'est ce qui nous a conduit à retracer le cheminement de l'exil et de l'errance des livres sacrés jusqu'aux créations contemporaines passant par la mythologie grecque et l'antiquité romaine. L'idée, là, n'est pas de dresser un inventaire des textes qui ont traité de ce sujet mais surtout d'y retrouver des caractéristiques susceptibles d'être exploitées dans le texte de notre corpus. Il en est de même pour les définitions qui ont suivi.

Ces caractéristiques, nous les avons retrouvées effectivement dans *Étoile errante* notamment l'aspect physique et géographique de l'exil et de l'errance, leur dimension psychologique et temporelle. Dans le même volet, nous avons rappelé le substrat biographique de l'auteur Jean-Marie Gustave Le Clézio, descendant d'un arrière-grand-père breton immigré à l'île Maurice, fils d'un médecin de brousse exerçant au fin fond de l'Afrique noire, nous pouvons dire que Le Clézio porte déjà les gènes de la mouvance dans son sang avant de porter les mots de l'errance dans l'encre de sa plume.

La bibliographie est totalement en harmonie avec l'homme, des errances d'Adam Polo dans *Le Procès verbal* à la fluidité de Jean Marrot dans *Révolutions* passant par l'exil d'Esther et de Nejma dans *Étoile errante*.

De là, nous avons donné un aperçu sur le roman qui concentre une des plus grandes questions, et qui reste d'actualité à savoir le conflit israélo-palestinien mais à travers une histoire personnelle ou plutôt deux histoires personnelles.

Il s'agit d'un roman où s'imbriquent réalité et fiction, destins individuels et histoire sans afficher pour autant un contenu idéologique.

Mais le pas le plus important dans notre recherche n'est pas d'aborder l'exil et l'errance comme simples phénomènes géographiques, historiques ou politiques, mais en tant que représentation dans la fiction ce qui exige de nous d'être surtout attentifs à ses répercutions scripturales. C'est dans ce sens que nous avons œuvré dans les deux chapitres suivants. La question était d'examiner comment l'exil et l'errance se manifestaient dans *Étoile errante* et comment au-delà des pérégrinations dans l'espace géographique et temporel et au-delà des aléas de l'histoire, ils se déployaient dans la composition discursive et narrative.

Pour ce faire, nous avons procédé dans le deuxième chapitre à l'analyse textuelle du roman. Nous avons commencé par l'analyse du titre "*Étoile errante*" qui, dès le départ, annonce le thème et présente les protagonistes dont nous avons étudié le profile et décelé une prédisposition à l'errance ajoutée à une onomastique motivée. Quant à l'errance géographique, elle se lit à travers la multiplicité des lieux traversés par les protagonistes et à travers une somme de déictiques spatiaux récurrents. Une mouvance temporelle fait écho à cette errance territoriale: l'exilé revisite par la force de sa mémoire des moments du passé avec nostalgie.

Même les temps verbaux subissent le contrecoup de la mobilité. Mais il existe un autre côté dans *Étoile errante*, celui qui dépasse et le temps et l'espace par une aspiration à un ailleurs toujours insaisissable ou du moins multiple.

Dans le troisième chapitre, nous avons axé notre attention sur la question de l'identité qui est souvent inhérente à l'exil. Esther la Juive, qui, après perte, vide, déception, désillusion, a fini par se retrouver avec elle même en rassemblant les pièces éparses de son identité. Ça lui a coûté quarante années d'errance, mais son voyage a abouti, Nejma la Palestinienne n'était pas à même de découvrir sa langue, sa religion, sa terre car elle-même, elle s'est perdue sur une route qui n'avait pas de fin.

Tout ceci porte à croire que c'est elle la vraie errante justifiant le singulier du titre.

Encore une fois, l'exil et l'errance ne s'arrêtent pas là et continuent leur déploiement jusqu'à atteindre la structure narrative du roman: polyphonie vocalique, linéarité brisée par l'effet des anachronies, des ellipses et de la mise en abîme. Tous ces procédés auxquels est adjointe l'intertextualité montrent une fois de plus que l'exil et l'errance dans *Étoile errante* débordent largement du cadre de l'espace et du temps, des individus et des peuples.

Le littéraire a eu donc raison des politiques, des idéologies et de l'Histoire par la voix de Le Clézio sur la voie de l'exil et de l'errance. On ne se serait pas attendu à moins que cela d'un écrivain dont Marina Salles dit si bien ceci: *« "être en accord et en errance", la belle formule d'Edward Glissant pourrait assez bien définir la posture de Le Clézio dans le siècle. »* [152]

[152] - Salles Marina, Le Clézio notre contemporain, op.cit., p.310.

Et c'est aussi sa posture dans *Étoile errante*. En accord avec lui-même, avec le monde et avec l'humanité. En errance, en refusant le cantonnement et le cloisonnement en faisant du mouvement un moyen de transcendance.

Au terme de notre recherche et même s'il n'est pas vraiment facile de conclure, nous tenons à signaler que malgré toutes les difficultés que nous avons eues dans le cadre de la documentation sur Le Clézio, il demeure un auteur digne d'être étudié, et son œuvre digne d'être exploitée tant elle ouvre au chercheur en littérature des horizons encore insoupçonnés.

Quant à l'exil et l'errance, nous ne pouvons clôturer leur sujet que par les propos d'Edward Said qui cite les belles phrases d'un moine du XII siècle :

> *«Hugues de Saint-Victor, un moine saxon du XIIème siècle, est l'auteur de ces lignes, qui nous hantent par leur beauté:*
> *"C'est donc une grande source de vertu pour l'esprit avisé que d'apprendre progressivement, tout d'abord à évoluer par rapport aux choses invisibles et transitoires, afin d'être ensuite capable d'y renoncer entièrement.*
> *L'homme qui trouve que sa patrie est douce est encore un tendre novice, celui à qui chaque terre semble natale est déjà fort, mais c'est celui pour qui le monde entier est une contrée étrangère qui est parfait. L'âme tendre s'est attachée à un endroit du monde, l'homme fort a étendu son attachement à tous les lieux, l'homme parfait n'éprouve plus aucun attachement de ce genre". »*[153]

Encore faut-il trouver ce sésame qui permettrait à l'homme de passer du tendre novice à l'homme fort et enfin à l'homme parfait. D'ici là, l'homme restera errant jusqu'au bout de la nuit pour reprendre les mots de Céline.

[153] - EDWARD W. Said, *Réflexion sur l'exil et autres essais,* op.cit., p.255.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus :

[1] LE CLEZIO J.M.G, *Étoile errante*, éditions Gallimard, 1992.

Ouvrages théoriques :

[2] BAKHTINE Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, Paris, Gallimard, 1978.

[3] BARTHES Roland, *L'aventure sémiologique*, Paris, Seuil, 1985.

[4] BARTHES Roland, *Le degré zéro de l'écriture*, suivi de *nouveaux essais critiques*, Paris, Seuil, 1972.

[5] BARTHES Roland, *L'empire des signes*, Paris, Flammarion, 1970.

[6] BARTHES Roland, « *introduction à l'analyse structurale des récits* » Communications, N°8, Paris, Seuil, 1966.

[7] GENETTE Gérard, *Figures III*, Paris, Seuil, 1972.

[8] GENETTE Gérard, *Palimpsestes : La littérature au second degré*, Paris, Seuil, 1982.

[9] GOLDENSTEIN Jean-Pierre, *Lire le roman*, Bruxelles, De Boeck Ducolot, 1999.

[10] GIDE André, Journal 1889-1939, Paris, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, tome I.

[11] JOUVE Vincent, *La poétique du roman*, Paris, Armand Colin, 2001.

[12] KERBRAT-ORECCHIONI Katherine, *L'énonciation de la subjectivité dans le langag*e, Paris, Armand Colin, 1980.

[13] KRISTEVA Julia, *Séméiotiké, Recherche pour une sémanalyse*, Paris, Seuil, coll. Points, 1969.

[14] MAINGUENEAU Dominique, *L'énonciation en linguistique française*, Hachette Livre, Paris, 1994.

[15] VETTERS Carl, *Temps, aspect et narration*, Amsterdam Atlanta, Rodopi, 1996.

Textes et ouvrages sur l'exil et l'errance :

[16] ALBERT Christiane, *L'immigration dans le roman francophone contemporain*, Paris, Karthala, 2005.

[17] BERQUE Jacques, Le Coran, essai de traduction de l'arabe, Paris, Sindbad, 1990.

[18] BERTHET Dominique, *Figures de l'errance*, Paris, L'Harmattan, 2007.

[19] BONN Charles, *Littératures des Immigrations*, volume1: *Un espace littéraire émergent*, Paris, L'Harmattan, 1995

[20] BONN Charles, *Littératures des Immigrations*, volume2: *Exils croisés*, Paris, L'Harmattan, 1995.

[21] CACERS Béatrice, *Exils et littérature*, Paris L' Harmattan, 2001.

[22] DARWICHE Mahmoud, *La Palestine comme métaphore*, entretiens, Arles, Actes Sud. 1997

[23] EDWARD W. Said, *Des intellectuels et du pouvoir (Representations of the intellectuel)*, traduction française par Paul Chemla, Paris, Seuil, 1996.

[24] EDWARD W. Said, *Réflexion sur l'exil et autres essais*, traduit de l'anglais par CharlotteWoillez, Actes Sud, 2008.

[25] GIOVANNONI Augustin, *Écritures de l'exil*, Paris, L'Harmattan, 2006

[26] HOMERE, *L'Odyssée*, traduction, introduction, note et index par Médéric Dufour et Jeanne Raison, Paris, Garnier- Flammarion, 1965.

[27] KRISTEVA Julia, *Etrangers à nous-mêmes*, Editions Fayard, 1989.

[28] MADELAIN Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Paris, Sindbad, 1983.

[29] MAKOUTA MBOUKOU Jean-Pierre, *Les littérature de l'exil, Des textes sacrés aux œuvres profanes*, Paris, L'Harmattan, 1993.

[30] MILNER Max*, Exil, errance et marginalité dans l'œuvre de Georges Bernanos,* Presses De La Sorbonne Nouvelle, *2004*.

[31] MOUNIER Jacques, *Exil et Littérature*, Grenoble, ELLUG, 1986.

[32] SARTRE Jean-Paul, *Orphée Noir*, préface à *l'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache*, Paris, PUF, 1969.

Ouvrages sur Le Clézio :

[33] BORGOMANO Madeleine, *Onitsha, J.M.G Le Clézio, parcours de lecture*, Paris, Bernard La Coste, 1993.

[34] CAVALLERO Claude, *Le Clézio témoin du monde*, Editions Calliopées.

[35] De CORTANZE Gérard, *J.M.G Le Clézio, Le nomade immobile*, Editions du Chêne-Hachette L ivre, 1999.

[36] DOMANGE Simone, *Le Clézio ou la quête du désert*, Editeur Imago, 1993.

[37] JOLLIN-BRTOCCHI Sophie et THIBAULT Bruno, *Lectures d'un œuvre J.M.G Le Clézio*, Editions du Temps, 2004.

[38] KASTBERG SJOBLOM Margareta, *L'écriture de J.M.G Le Clézio, Des mots aux thèmes*, Paris Honoré Champion, 2006.

[39] LABBE Michelle, *Le Clézio, l'écart romanesque*, Paris, L'Harmattan, 1999.

[40] MBASSI ATEBA Raymond, *Identité et fluidité dans l'œuvre de Jean-Marie Gustave Le Clézio, Une poétique de la mondialité*, Paris, L'Harmattan, 2008.

[41] ONIMUS Jean, *Pour Le Clézio*, Presses Universitaires de France, 1994.

[42] RIDON Jean – Xavier, Henri Michaux, J.M.G Le Clézio, L'exil des mots, Paris, Editions Kimé, 1995.

[43] ROUSSEL-GILLET Isabelle et SALLES Marina, Les Cahiers de J-M.G Le Clézio N°1, *A propos de Nice*, Paris, Complicités, 2008.

[44] THIBAULT Bruno, *J.M.G Le Clézio et la métaphore exotique*, Amsterdam, Rodopi, 2009.

Articles et revues :

[45] BARTHES Roland, Article « *Texte* » in Encyclopaedia Universalis, 1973.

[46] De CORTANZE Gérard, « *Le Clézio, errances et mythologies* » in Magazine Littéraire N° 362, février 1998.

[47] LAHENS Yanick, « *Quand l'exil devient errance* » in Conjonction, N°169, avril-juin 1986.

[48] SCARPETTA Guy, « *Traversée* » in Magazine littéraire n° 221, Juillet - août 1985.

Dictionnaire :

[49] Le Nouveau **Petit Robert** de langue française, Nouvelle édition du Petit Robert de Paul Robert, texte remanié et amplifié sous la direction de REY-DEBOVE Josette et REY Alain, Le Robert, Paris, 2010.

Thèse :

[50] Stéphane Hoarau, *Écritures de l'exil, Exil des écritures*, thèse de doctorat, Université Lumière Lion2.

Sites:

[51] http://remacle.org/bloodwolf/poetes/ovide/tristes.htm

[52] http://.Africultures.com/php/index.php?nav=article&n.htm

[53] http://.www.limag.fr

[54] http://.www.edaf.com

[55] greenstone.lecames.org/collect/revue/index/assoc/…/B-008-01-105-117.pdf

[56] http://digitum.um.es/xmlui/bitstream/10201/658/1/232614.pdf.

Résumé

La prédilection de Jean-Marie Gustave Le Clézio pour les thèmes de l'exil et de l'errance est on ne peut plus évidente.

Dans *Étoile errante*, ces deux thèmes se déploient à tous les niveaux de lecture et de réflexion qu'un texte littéraire puisse offrir.

Les protagonistes exilés et de surcroît errants se meuvent dans l'espace et dans le temps, et entre ces deux dimensions, ils cherchent et se cherchent.

Au-delà de la géographie et de la temporalité, au-delà de l'histoire et de l'idéologie, l'exil et l'errance se profilent à travers l'écriture d'*Étoile errante*.

Une écriture placée sous le signe de la mouvance et du déplacement et dont l'analyse sous le prisme de l'énonciation et de la narratologie nous semble de rigueur.

Ceci permet de relever tout un réseau d'isotopies et d'embrayeurs spatiotemporels qui mettent en évidence la thématique dont il est question dans cette recherche.

Cette posture discursive vouée à l'errance est relayée par une structure narrative qui reflète à son tour la mobilité à travers un éclatement vocalique et diégétique.

Ainsi J.M.G Le Clézio a illustré d'une manière hautement pertinente l'exil et l'errance au point d'en faire une partie intégrante de la littérarité du roman.

Abstract

Jean-Marie Gustave Le Clézio's predilection for the themes of exile and wandering is utterly evident.

In his novel *'Wandering star'* both themes are displayed at all reading and thinking levels any literary text may offer.

The exiled and what is more wandering protagonists move in time and space searching and looking for themselves between these two dimensions.

Beyond the notions of geography and temporality and far away from history and ideology both 'exile' and 'wandering' stand out all along the *'Wandering star'*.

Such writing related to movement and moving, and whose analysis is under prism's enunciation and narratology is surely of some rigor.

A great deal of spatiotemporal isotopies and shifters highlight the theme of our research work.

The discursive position focusing the act of wandering is relayed by a narrative structure which in turn reflects mobility trough a vocalic and diegetic burst.

J.M.G Le Clézio has in a highly pertinent manner illustrated 'exile' and 'wandering' to a point they have become part and parcel of the novel's literariness.

ملخص

إن تفضيل جون ماري غوستاف لو كليزيو لموضوعي المنفى و الهيمان لجلي للغاية . و في كتابه "النجم التائه" يظهر هذان الموضوعان على جميع مستويات القراءة و التفكير التي يمكن لأي نص أدبي أن يعرضها.

يتحرك أبطال القصة المنفيين بل و أيضا التائهين عبر المكان و الزمان و بين هذين البعدين تراهم يفتشون و حتى يبحثون عن أنفسهم.

بعيدا عن البعد الجغرافي و الزماني وكذا التاريخ و الايدولوجيا,يتراءى المنقى و الهيمان من خلال قصة النجم التائه.

و تأتي هذه الكتابة تحت شعار الحركة و الانتقال و التي يبين تحليلها من خلال موشور الكلام و فن السرد أنها تتسم فعلا بالصرامة.

و هذا ما يسمح بإظهار شبكة من الايزوتوبيات و مؤشرات التحول الزماني التي تبرز موضوع بحثنا إن هذا الوضع الاستطرادي المكرس للهيمان تعقبه تركيبة سردية تعكس بدورها الحركية من خلال التفجر في الأصوات و مكان و زمان القصة

و هكذا يكون ج.م.غ لو كليزيو قد أوضح بشكل مناسب للغاية المنفى و الهيمان إلى درجة أنهما أصبحا جزءا لا يتجزأ من أدبية الرواية.